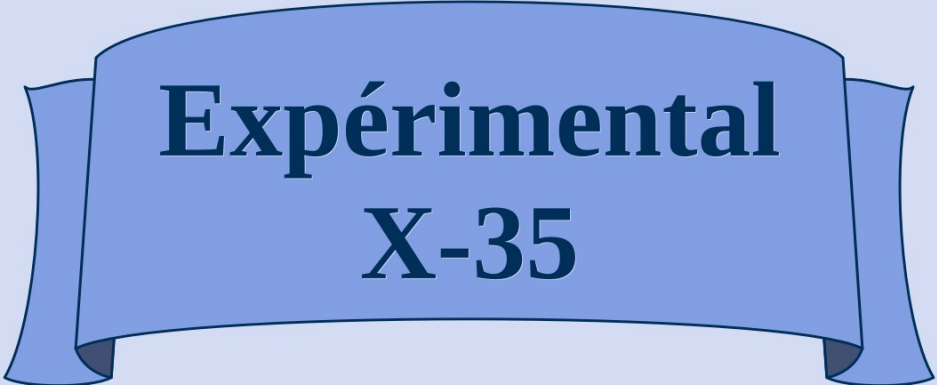




Expérimental X-35

Jimmy Guieu - 018

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

science fiction

18

SF

JIMMY GUIEU

expérimental X-35



Plon

EXPERIMENTAL X-35

SF

JIMMY GUIEU

Grand Prix du Roman Science-Fiction 1954

Prix du Roman Esotérique 1969

Grand Prix du Roman S.F. Claude Auvray 1973

EXPERIMENTAL X-35

Plon

N.B. — Les noms des personnages, dans ce roman, sont fictifs. Toutes similitudes ou ressemblances avec des personnes vivantes ou mortes ne seraient que pures coïncidences. Sujet envers lequel l'auteur décline toute responsabilité.

Remanié par l'Auteur, ce roman est la vivante adaptation de l'ouvrage paru sous le même titre, en 1960 dans la Collection « Anticipation » des Éditions • Fleuve Noir.

Illustration de couverture : Pieri-Dominique Lacombe

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article 41, d'une part, que les *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite* (alinéa 1^{er} de l'Article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code Pénal.

© Édition Fleuve Noir 1960

© Plon — GECEP — Fleuve Noir 1981 pour la présente édition

ISBN 2-259-00846-1

CHAPITRE PREMIER

Le silence.

La faible rubescence d'un voyant lumineux qui décline et jette sur le tableau de bord sa lueur agonisante.

Le silence troublé par une respiration saccadée. La respiration d'un mort vivant. Etre ou non être ? D'un homme qui ne pense plus à force d'avoir pensé. Des jours et des jours, des nuits et des nuits. Périodes de temps sans signification pour l'occupant de cette capsule spatiale, épave en détresse dans l'espace sans fin.

Engoncé dans sa combinaison de vol pressurisée, l'homme ouvre les yeux et s'agite sous l'aiguillon émoussé de sa volonté faiblissante. Les minces tubes en polyéthylène assurant son alimentation en eau et en gelée nutritive meurtrissent la commissure de ses lèvres.

Les batteries d'accumulateurs de la capsule larguable sont « mortes » ou ne valent guère mieux. L'anémique rougeoiement du voyant rompt à peine l'obscurité de ce caisson cylindro-conique au fond duquel, ceinturé sur une couchette, gît l'astronaute naufragé. L'air synthétique, perpétuellement « recyclé » par les dispositifs purificateurs automatiques, parvient normalement à l'inhalateur de son casque globulaire : le générateur auxiliaire de secours fonctionne donc encore.

Sur le matelas-mousse qui épouse les formes de son corps boudiné par son vidoscopie, l'homme ferme les yeux et cesse de s'agiter. Il halète. Sa gorge est sèche. Quelle quantité de gelée nutritive ou d'eau reste-t-il dans les poches-réservoirs de son scaphandre ? Mais est-ce dans ces poches-là ou bien dans les cuves-réservoirs de la capsule spatiale que puisent ces tubes d'alimentation ? Il n'en a cure, réalisant confusément qu'avant longtemps cette question n'aura plus aucune espèce d'importance : l'un et l'autre des réservoirs ne tarderont pas à être vides.

Aveugle. L'occupant de la capsule est comme un aveugle qui ne percevrait dans sa nuit qu'un unique point rouge. L'effrayante solitude de ce cercueil de métal l'opprime. Il s'agite de nouveau, remue ses doigts dans les gants du vidoscopie, ses pieds dans les bottes fourrées mais très étroites.

Une voix ; depuis combien de temps n'a-t-il plus entendu une voix ? Une voix *humaine* et non pas *leur* voix ! La sienne, lorsqu'il se surprend à monologuer, est comme un murmure ouaté qui parvient difficilement à ses oreilles. La peur de la mort ? Non. L'homme a fini par s'habituer à cette inéluctable fin. Sa peur est subconsciente et non pas métaphysique. Une peur larvée de l'invisible qui l'entoure dans

cette cabine où, pourtant, il est seul. Pour toujours. Où et quand la fusée a donc largué sa capsule ? Loin, très loin de la Terre ? Il n'est même pas certain que l'éjection automatique a eu lieu. Non. Elle n'a pas eu lieu. Il *sait* que c'est *autre chose* qui s'est produit. Une « autre chose » dont il ne se souvient plus très bien. Un voile pèse sur son esprit.

— *Parler ! Il faut que je parle !* Je... Je vais devenir dingue dans...

Les vibrations de ses paroles, sous son casque, affectent ses tympans. C'est alors seulement qu'il réalise avoir réellement prononcé cette phrase. Le bourdonnement de sa voix est une manière de réconfort.

— Larry... Larry Burns... J'ai trente-deux ans... Ou bien suis-je parti depuis des années ? Je suis... Je *serais* riche si je revenais sur la Terre... Et *s'ils* ne me *la* prenaient pas...

Dans l'obscurité, ses doigts gantés palpent un sac qu'il porte en bandoulière, sur le côté gauche. Un sac en matière translucide, d'environ trente centimètres sur quarante, rempli aux trois quarts et bosselé par son contenu.

L'astronaute déglutit, la gorge douloureuse, l'esprit embrumé, les yeux grands ouverts sur la nuit de son cercueil de métal. Ses doigts se crispent sur l'une des bosses du sac :

— Ils me la... confisqueront... au nom de la science... si je sauve ma peau... Foutaise ! Je vais crever ! Crever sans avoir pu te revoir, te serrer dans mes bras... Vénus, mon amie...

Larry Burns s'agite une fois encore. Dents serrées, il soulève avec peine son bras droit et repousse, d'un geste qu'il veut énergique, une présence imaginaire à ses côtés :

— Je n'ai que faire de ta... sollicitude hypocrite ! Tu n'es pas *elle* ! Tu es laide... ou laid, affreux... Trente-deux ans ; Larry Burns. Ingénieur-physicien. Pilote... *Pilote* !

Un rire nerveux le secoue qui meurt dans un sanglot étranglé.

— Pilote ! Non, cadavre en puissance. Enfermé dans cette capsule en forme d'entonnoir ! Piètre pilote que sa machine inerte entraîne avec elle dans l'infini et vers la mort !

Des « choses » lumineuses, floues, des formes fantasmagoriques flottent vers Larry Burns. Réelles ou imaginaires, ces « choses » sans nom dansent devant ses yeux et provoquent chez l'astronaute un rictus de mépris.

— *Elle ose me narguer, cette camarade ([1]) !*

Dans un sursaut, l'homme crache une série d'obscénités, puis :

— Cesse de tourner autour de moi... Tu me répugnes ! DISPARAIS !

Dans les ondulations lumineuses qui l'enveloppent, un visage se forme peu à peu. Visage féminin d'une extraordinaire beauté et dont les yeux remplis de tendresse posent sur Larry Burns leur regard un

peu mélancolique.

— Oui, tu es belle. Mais tu n'es qu'une image, un fantasme trompeur. Je ne tomberai pas dans ton piège. Tu peux t'évanouir, t'évaporer. Je ne suis pas fou. Pas encore... Ou pas tout à fait.

Larry Burns fait entendre un long ricanement et le fantasme s'estompe, laissant comme une rémanence phosphorescente qui se résorbe en un point scintillant et bleuâtre. Le point rayonne, s'élargit, enfle et devient un tunnel, infini et bleuâtre. Un gouffre géométrique sans fond dans lequel plongent la capsule et son occupant qui lutte et hurle, au bord de la démence.

Le général Patrick Nelson, commandant en chef du Kennedy Space Center, Floride, entra en coup de vent dans la salle des opérations. Plusieurs officiers et trois hommes en civil — physiciens attachés à la base astronautique — marchaient sur ses talons. A leur entrée, les *radarmen* tournèrent la tête un instant et reportèrent immédiatement leur attention vers les écrans verdâtres au fond de leur niche.

Sec et nerveux, impeccablement sanglé dans son uniforme, volontiers bougon mais aimé de tous, le général n'était en rien un bureaucrate. Dévoué corps et âme aux missions spatiales menées fiévreusement depuis les premiers vols Apollo, on le voyait fréquemment circuler dans les divers laboratoires et autres sections techniques, ou s'attarder dans le gigantesque hangar de montage. Là s'achevait la mise au point du X. 39, le vaisseau destiné à Vénus et devant emporter, trois jours plus tard, une quinzaine de spécialistes triés sur le volet. Sélectionnés après un entraînement des plus sévères, ceux-ci dirigeaient actuellement la plupart des laboratoires d'étude et sections de recherches à la base.

Guidé par un lieutenant de l'USAF, le général Nelson, soucieux, alla se poster derrière un radariste. Pardessus l'épaule de l'opérateur, il épiait le repère qui balayait l'écran et faisait apparaître un faible écho lumineux à chacune de ses rotations.

— Avez-vous pu identifier l'objet ? questionna-t-il en allumant une MS International.

— Non, Général. Il est à deux cent mille pieds environ et descend lentement à la verticale. D'après le *blip*... Je veux dire l'écho...

— Merci, j'avais compris, coupa le général.

— D'après le *blip*, ce n'est pas un avion. Il n'est plus en chute libre et ralentit graduellement sa descente...

Le général Nelson se tourna vers le chef des opérations :

— Stanley, faites décoller une escadrille d'observation. Ordre d'évoluer à distance autour de cet... objet.

Le commandant Stanley transmet l'ordre à la Patrick Air Force Base

([2]) ; bientôt, le miaulement des réacteurs d'une escadrille de YF 16 leur parvint, étouffé par les murs, tandis que sur les scopes des radars panoramiques apparaissaient les *blips* des quatre jets supersoniques à ailes à géométrie variable.

— Le ralentissement de la chute de l'objet s'accroît au fur et à mesure qu'il s'enfonce dans les couches denses de l'atmosphère, indiqua l'opérateur.

— Aucun appareil n'a été précédemment détecté, Commandant ?

— Aucun, Général. Dès que nos radars ont pris cet objet dans leurs faisceaux, la tour de contrôle a essayé d'établir avec lui le contact radio. Pas de réponse. J'ai alerté aussitôt le SAC ([3]) dont le QG m'a affirmé n'avoir aucun appareil en vol sur notre région.

— Mais enfin, ce machin-là descend bien de quelque part ! fit Nelson en tirant sur sa MS.

— Heu... Oui, sans doute, Général. Mais nos radars l'ont détecté alors qu'il semblait *apparaître* subitement dans l'ionosphère, à cent quatre-vingts kilomètres d'altitude environ. Toutefois, quelques secondes plus tôt, nous avons enregistré une perturbation générale des radars. Les écrans ont été spontanément brouillés par un vif éclat lumineux ; une sorte de brouillage comme nous n'en avons jamais eu auparavant.

Une voix nasillarde sortit de l'un des baffles du poste de transmission :

— F 210 appelle Kennedy... F 210 appelle Kennedy...

— Kennedy à F 210, répliqua immédiatement le radio en réponse à l'appel du chef d'escadrille d'observation.

— Objet inconnu sur mon scope à trois heures. Distance : vingt-cinq miles. Nous allons décrire un vol circulaire autour de lui. Altitude : cent mille pieds. Terminé.

Le général Nelson, qui s'était vivement rapproché du bloc émetteur-récepteur, lança en se penchant sur le micro :

— Général Nelson à F 210. Rapprochez-vous de l'objet en décrivant une spirale concentrique. Mais soyez extrêmement prudent et décrochez à la moindre... alerte. Terminé.

— Roger ([4]), Général.

Sur les scopes verdâtres, au creux de leur niche, les *blips* des quatre chasseurs se rapprochaient graduellement de l'écho lumineux, renvoyé par l'objet. Au bout de quelques minutes, le chef d'escadrille rétablit le contact avec le John Fitzgerald Kennedy Space Center.

— Parlez, F 210, enjoignit l'opérateur.

— Général ! Nous avons l'objet dans le collimateur !... C'est... C'est *une capsule spatiale* !

La voix du pilote dénotait une extrême émotion teintée

d'incrédulité.

— Une cap... capsule *spatiale* ? s'écria le chef de la base.

Nul n'eut envie de rire de ce bafouillage.

— Oui, Général... Et j'ose dire qu'elle est en tout point identique à celles que nous avons déjà récupérées, naguère, lors des lancements des vaisseaux expérimentaux qui précédèrent l'envol du X. 35, il y a cinq mois.

— Une capsule spatiale, répéta l'officier supérieur, comme pour bien se pénétrer de la singulière nouvelle. Bien entendu, nous ne sommes pas dans le coup. Les Russes auront lancé un Soyouz et celui-ci aura vasouillé, quelque part au-dessus de notre territoire. Un sacré colis qui va dégringoler Dieu sait où ! Pas sur une ville, j'espère ! En attendant, nous allons réceptionner le pilote dans sa...

On entendit un juron étouffé et la voix du chef d'escadrille prit un ton suraigu, cocasse, un ton d'adolescent dont la voix mue :

— Général ! Général ! La... La capsule ! Je distingue parfaitement sur sa co... coque, l'indicatif de... du...

— Eh bien ! Parlez, bon sang !

— X. 35, Général.

— X. 35 ? Vous divaguez, ou quoi ?

— Non, non, Général ! C'est bien ce que je vois. Les caractères de l'indicatif sont à peine ternis par la friction des molécules d'air sur le métal, avant que ne se soit ouvert le parachute...

— Mais c'est *impossible* ! Le X. 35 a disparu au voisinage de Vénus ! Cela va faire environ cinq mois. Il n'a pas respecté son plan de vol et a dû s'écraser sur la planète... sans même avoir pu décrire autour d'elle une orbite complète.

— Pardonnez-moi, Général, mais la coque de cette capsule porte bien X. 35. C'est donc indéniablement la capsule éjectée par l'astronef expérimental X. 35.

Les yeux fixant le micro sans le voir, le général Nelson semblait se parler à lui-même :

— Une catastrophe s'est donc produite à bord du X. 35 ; entre Vénus et la Terre, lors du vol de retour par conséquent, puisque nous avons perdu le contact radio alors que l'appareil amorçait son premier vol circumvénusien. Larry Burns aura eu le temps de s'installer dans la capsule de secours et de commander son éjection de l'astronef. Pris dans le champ gravitationnel de la Terre, il sera « tombé » vers notre planète. Quant à son astronef, il aura poursuivi sa route folle... A moins qu'il n'ait été capté par le soleil pour devenir son « satellite ».

— La capsule larguable contenait de l'air et des vivres pour *une semaine maximum*, observa le chef des opérations.

Il secoua doucement la tête :

— Pauvre vieux Larry. Plus de quatre mois dans l'espace ! Il a dû

mourir fou, plutôt que d'inanition.

Suspendue à son immense parachute en nylon métallisé — dont le dôme gonflé était lui-même précédé d'une « grappe » de parachutes extracteurs de dimensions réduites — la capsule plongeait avec un *plouf* visqueux dans les marécages des lacs Mary Jane & Amanda, à une quarantaine de miles à l'ouest du Centre Spatial J. F. Kennedy.

Le gros hélicoptère Piasecki qui avait suivi la capsule dans sa chute finale s'immobilisa au-dessus de l'objet et le battement de ses pales plaqua le parachute dans la boue.

Successivement, quatre hommes chaussés de palmes furent descendus à l'aide du treuil et, rapidement, avec des gestes méthodiques, ils entreprirent de sectionner les attaches du parachute avant de fixer des grappins d'acier autour de la capsule. La solidité de l'arrimage vérifiée, les quatre hommes furent remontés par le treuil et bientôt, le lourd appareil s'éleva en douceur ; les câbles se tendirent et la capsule fut arrachée aux marécages avec un bruit de suction.

Le précieux chargement suspendu aux élingues put alors prendre le chemin de la base de lancement, où un camion allait pouvoir le transférer dans un hangar isolé, à l'opposé des tours de service qui, sur le pas de tir, enveloppaient l'ogive scintillante du vaisseau X. 39.

Les portes montées sur rails furent soigneusement refermées après qu'une vingtaine de techniciens, civils et militaires, et un groupe d'officiers supérieurs y eurent pénétré.

Un pont roulant souleva la capsule — haute de quatre mètres cinquante et large de trois mètres à sa base — et la déposa sur un praticable. Imprimé dans la masse du métal de la coque par un flux d'ultrasons, l'indicatif X. 35 demeurait bien visible. Tout au plus, les contours de l'inscription avaient-ils été estompés par la friction des molécules d'air lors de la rentrée de l'engin dans notre atmosphère.

A l'écart, dans un angle du hangar, et entouré des autres officiers et savants de la base, le général Patrick Nelson ne pouvait se défaire d'un sentiment d'incrédulité, devant cette capsule considérée jusqu'ici comme irrémédiablement perdue.

Les heures à venir allaient pourtant lui réserver bien d'autres sujets d'étonnement...

Un homme revêtu d'une combinaison blanchâtre antiradiations — identique à celles que portaient les membres de l'équipage de récupération — s'approcha de la capsule en braquant sur elle la sonde de son compteur Geiger. Méthodiquement, il promena son instrument sur le métal, fit le tour du caisson cylindro-conique sans quitter des yeux l'aiguille du cadran lumineux et revint vers les autres en fermant le contact du Geiger.

L'opérateur se débarrassa de son casque transparent et s'extirpa de son scaphandre souple en annonçant :

— Radioactivité tout à fait négligeable.

Il raccrocha son scaphandre à un support mural et ajouta, perplexe :

— Pourtant, nous étions en droit de nous attendre à une dose d'irradiation bien supérieure. En effet, cette capsule a *obligatoirement* traversé les deux barrières de radiations qui entourent la Terre. Elle aurait dû, sans conteste, en conserver une rémanence notable, sinon dangereuse du moins nettement supérieure à celle qu'a révélée le Geiger. La capsule a donc simplement récolté une faible radioactivité *dans notre atmosphère* où se promènent les poussières radioactives projetées par les innombrables explosions atomiques des trois décennies écoulées.

« En ce qui me concerne, je vous cède la place, fit-il à ses collègues en emportant son instrument. Pas de danger de radiations.

Quatre techniciens grimpèrent sur une plateforme avancée qui dessinait un U dont les deux branches — larges d'un mètre et longues de trois — enserraient le cylindre vertical surmontant le cône de la capsule. Le déverrouillage de l'écotille fut laborieux mais les techniciens en vinrent à bout et le lourd disque de métal — tel un énorme couvercle d'autocuiseur ! — joua sur ses gonds, au sommet du cylindre. Ce cylindre dans lequel, près de cinq mois plus tôt, Larry Burns avait dû se glisser, contraint d'abandonner son astronef pour une cause inconnue.

En confiant son existence à cette capsule de secours, le malheureux se doutait-il qu'elle allait devenir son cercueil ? Allongé dans la partie basse du cône, quatre mètres plus bas, Larry Burns dormait de son dernier sommeil. Son nom s'ajouterait au long martyrologe de la Science où figuraient déjà ceux de ses collègues qui, naguère, avaient péri lors des lancements ou au cours de leur rentrée dans l'atmosphère.

Tant du côté américain que de celui des Russes, l'exploration lunaire, en revanche, s'était déroulée dans des conditions beaucoup moins meurtrières.

Satisfaisants pour la Lune, ces résultats n'inclinaient pourtant guère à l'optimisme quant au projet d'exploration de Vénus. Les renseignements fournis par les sondes soviétiques Venera n'avaient rien d'encourageant : la température au sol oscillait autour de 475 °C, la pression y était vingt-cinq fois supérieure à celle de la Terre et « l'air » se composait en fait de quatre-vingt-quinze pour cent de CO₂ (avec une approximation de vingt-cinq pour cent) !

Pour parfaire ses connaissances sur ce milieu inhumain, la NASA, dans un premier temps, avait décidé de lancer un homme à bord d'un

vaisseau — le X. 35 — ayant pour mission d'orbiter autour de Vénus et de revenir ensuite sur la Terre. Larry Burns avait été désigné pour accomplir cette mission.

Dans un second temps, un vaisseau géant de la seconde génération — le X. 39 — devait s'envoler à destination de Vénus avec, à son bord, une quinzaine de techniciens, savants et spécialistes... qui ne fouleraient point le sol brûlant de la planète, mais déverseraient dans son atmosphère d'énormes quantités d'algues microscopiques — une variété mutante de *Chlorella* — susceptibles d'absorber le CO₂ et de le transformer en oxygène. Dès lors, le temps aidant, l'atmosphère toxique deviendrait peu à peu respirable et permettrait ultérieurement à des pionniers d'installer sur Vénus une base permanente.

Le général Nelson songeait à tout cela en suivant attentivement l'ouverture de l'écouille ; maussade, il réalisait que le dramatique échec de Larry Burns allait singulièrement retarder l'envol du X. 39, partant, l'exécution de la mission d'ensemencement de l'atmosphère vénusienne.

L'officier supérieur eut un imperceptible mouvement de la tête et des épaules pour chasser — si faire se pouvait — ces pensées débilitantes.

Les techniciens évacuèrent alors la plateforme pour laisser la place à deux hommes en blouse blanche, gantés de caoutchouc et portant un masque à oxygène : les biologistes Michael Barnett et Alfred Morrisson. Ceux-ci, au pied du praticable, suivaient des yeux les derniers préparatifs qui allaient leur permettre d'opérer.

— A vous de jouer, maintenant...

Grimpés sur la plateforme, les biologistes gantés et masqués inclinèrent la tête avant de s'introduire l'un après l'autre dans la cheminée pourvue d'échelons descendant vers le cône de la capsule où reposait le cadavre de Larry Burns.

Avant de disparaître, les biologistes rajustèrent sur leur visage le masque à oxygène. Précaution élémentaire avant de pénétrer dans cette minuscule cellule probablement bourrée de ptomaines toxiques et autres substances alcaloïdiques nocives dégagées par le cadavre lors de sa putréfaction. Substances capables d'avoir survécu, en état d'anabiose, dans ses tissus putréfiés et ultérieurement momifiés par le froid. Le terrible froid de l'espace qui avait dû régner dans la capsule après l'arrêt de son climatiseur.

Le premier des biologistes ralentit sa descente et s'arrêta en touchant le mollet de son collègue descendant au-dessus de lui. Morrisson obéit et se pencha pour interroger Michael Barnett. Mais son regard, plongeant vers le fond de la capsule, prit soudain une expression hallucinée. Intrigué par sa mimique derrière son masque, Barnett tourna lui aussi la tête et regarda pardessus son épaule.

Une vague de panique, de terreur irraisonnée le submergea et il crut que le tremblement de ses membres se communiquait aux montants de l'échelle. Car les montants vibraient... secoués par l'escalade précipitée d'Alfred Morrisson qui remontait, haletant et trempé d'une sueur froide...

CHAPITRE II

Surpris de voir les biologistes surgir si précipitamment du cylindre, le général Nelson s'écria :

— Eh bien ! Que se passe-t-il ?

Le Dr Alfred Morrisson souleva son masque inhalateur. Son visage paraissait blanchâtre sous la lumière crue des rampes au néon qui éclairaient le hangar.

— Le corps... Il... Il a *bougé* !

Lèvres pincées, le général Nelson eut un haut-le-corps.

— Dites donc, Morrisson, vous avez bu, ou vous vous fichez de moi ?

— Mais... Général, je l'ai... *vu* et Barnett l'a vu aussi : *Larry Burns* a bougé ! Il a tourné la tête et son bras gauche a décrit un moulinet, comme pour écarter quelque chose...

— Vous vous payez ma tête, ma parole ! Ce pauvre Burns est enfermé dans cette capsule depuis environ cinq mois ! En outre, il n'avait de l'air, des vivres et de l'eau que pour tenir *deux semaines*. DEUX SEMAINES, répéta-t-il en haussant le ton, et non pas vingt fois plus !

Un incident des plus anodins vint faire diversion : au plafond, les longues rampes au néon faiblissaient. On entendit de petits claquements dans les tubes cependant que leur éclat diminuait graduellement. Après quelques instants de variations d'intensité, l'éclairage redevint normal.

— Simple chute de tension, nota un technicien avec insouciance.

Tout à coup, les officiers et spécialistes civils rassemblés devant le podium sursautèrent. Là, dans le cône de la capsule, quelque chose *remuait*. A travers le métal, un choc assourdi leur parvint, suivi bientôt par le bruit d'une respiration saccadée. Ce halètement semblait provenir de la cheminée qui surmontait le cône. Le souffle se rapprocha puis une voix, rauque, retentit :

— Larry Burns... Je suis Larry Burns... Tu fais de la lumière, maintenant ? Qu'est-ce que tu manigances... encore ?

Le général Nelson et ses compagnons, figés sur place, échangeaient des regards médusés. Cette voix, quoique faible, altérée, ressemblait étrangement à celle de Larry Burns !

— Tu te caches, hein ? Qu'attends-tu pour me rendre dingue tout à fait, espèce de...

Un chapelet d'injures accompagna ces vociférations.

— Nom de Dieu ! blasphéma soudain le général Nelson, livide. Mais grimpez donc là-haut ! ordonna-t-il aux biologistes en désignant

la « cheminée » de la capsule spatiale. Vous ne... Vous ne comprenez donc pas qu'il est VIVANT ?

Michael Barnett et Alfred Morrisson tressaillirent puis, escortés par un groupe de techniciens, ils sautèrent sur le podium, gravirent en courant le plan incliné de la plateforme et se coulèrent ensuite dans le cylindre. On les entendit s'agiter, balbutier et, au bout d'une minute, Morrisson reparut, sortit du cylindre et tendit les bras vers l'orifice. Deux mains gantées de brun se saisirent des siennes et l'on vit émerger la tête casquée, les épaules et le buste de l'astronaute, soutenu par le Dr Barnett.

— Burns ! Larry Burns, *vivant* ! murmura Nelson d'une voix étranglée.

Le casque partiellement débloqué de sa collerette d'étanchéité, Larry Burns, dans sa combinaison de vol pressurisée, laissait errer un regard hébété sur les hommes réunis autour du podium. Soutenu par les deux biologistes, il s'extirpa du cylindre et descendit de la plateforme. Suspendu à son cou par une espèce de ruban métallique, un sac translucide assez volumineux ballottait sur sa poitrine.

— Et il peut *marcher* ! exhala Patrick Nelson en dévisageant le rescapé avant d'arrêter son attention sur le sac en matière translucide — d'une bizarre opalescence irisée — qu'il portait suspendu à son cou.

Un sac de vingt-cinq centimètres sur trente-cinq environ, gonflé par des objets indiscernables mais qui paraissaient en outre émerger d'une poudre, du sable peut-être, dont le sac était rempli.

Le Dr Morrisson détacha complètement le casque globulaire de l'astronaute et le lui retira. Larry Burns promena autour de lui un regard terne qui, peu à peu, s'anima. Ses yeux se mirent à briller, reflétant une stupeur sans bornes. Il les referma, secoua vigoureusement la tête et les rouvrit.

— Nelson... Général Nelson ! balbutia-t-il, estomaqué, les joues mangées de barbe.

Très ému, le chef de la base fit un pas vers le « miraculé ». Celui-ci eut alors un mouvement de recul et sa bouche dessina un rictus bizarre :

— Nelson... ou son fantasma, peut-être !

— Je *suis* le général Nelson, Burns, pro-testa-t-il interloqué. Grâce à Dieu, vous êtes bien vivant !

— Ouais, je suis vivant. Mais *vous* ?

— M... *Moi* ?

Cette question saugrenue acheva de désorienter l'officier supérieur. Le biologiste Michael Barnett crut bon alors d'intervenir :

— Excusez-moi, Général, mais Burns est visiblement sous l'emprise de... d'une psy-cho-névrose due à...

— Oh ! Vous, ça va ! grogna Burns en se dégageant. Je ne suis pas

dingue ! Mais j'ai bien failli le devenir dans cette boîte à conserve et avec ce...

Il darda un regard haineux vers la capsule spatiale et revint à son entourage qu'il considéra, cette fois, avec plus d'attention :

— Je ne sais pas si vous êtes *réellement* là, sous mes yeux, ou bien si vous êtes simplement le produit de... mon imagination.

Il haussa les épaules et parut se résigner. La fatigue, maintenant, alourdissait ses membres.

— OK, Général Nelson. Fantôme ou pas, je n'en peux plus de chasser les ombres ! Je mets les pouces et à Dieu vat !

Il se laissa choir sur le bord du podium mais le Dr Barnett l'agrippa prestement par la manche boudinée de son scaphandre.

— Transportez-le immédiatement à l'infirmerie ! ordonna le général. Et débarrassez-le de ce sac qu'il porte sur la poitrine.

Une étincelle de vitalité éclaira fugitivement le regard de l'astronaute qu'on venait d'étendre sur une civière. Ses mains gantées se refermèrent sur le sac.

— Ne touchez pas à ça ! cracha-t-il. Ce... Ce sac m'appartient ! J'ai failli crever *pour le ramener de cette... foutue planète* !

Nelson, compréhensif, ne releva pas l'acrimonie de cette repartie.

— OK, Burns. Gardez-le donc, si ça vous chante...

Il hocha discrètement la tête et fit un signe imperceptible à l'adresse du Dr Morrisson. Le biologiste acquiesça d'un battement de paupières et déclara, lorsque Burns eut été emmené sur la civière :

— Nous allons pratiquer une analyse complète de son métabolisme basai avant de lui administrer un somnifère. Vous pourrez alors récupérer ce sac bizarre auquel notre miraculé semble tenir énormément...

Le chef du Kennedy Space Center, pensif, agréa muettement d'un signe de tête.

Le Dr Alfred Morrisson mordillait sa lèvre inférieure en regardant, perplexe, son collègue et ami Michael Barnett. Tous deux posèrent ensuite un regard appuyé sur le corps de Larry Burns, dévêtu, allongé sur un « billard » qui avait été roulé de l'infirmerie voisine jusqu'à leur laboratoire de biologie, annexe de la Section de Médecine Spatiale.

L'entrée du général Nelson dans la vaste pièce encombrée d'instruments, d'appareils et autres verreries dissipa un instant la perplexité des biologistes.

— Alors, messieurs, comment est-il ?

— Même pas anémié, Général ! Son métabolisme basai, compte tenu d'une fatigue, d'une lassitude évidente ainsi que de la tension psychique de laquelle notre héros a souffert dans sa capsule, son

métabolisme, je le répète, *est excellent*. Aucune avitaminose ni oligochromémie ([5]). Il est tout bonnement groggy de fatigue, d'insomnie. Je pense même que son épuisement tout relatif est dû pour une notable part à cette extraordinaire tension psychique dont la cause exacte nous échappe. Claustrophobie ? Mmmm, insuffisant, comme explication. D'ailleurs, rien dans son incroyable aventure ne peut trouver une explication rationnelle, du moins avec le peu d'indications dont nous disposons.

— Sur le plan diagnostic, Barnett, vous êtes d'accord ?

— Absolument, Général. Mais sur le plan mental, Fowler, notre collègue psychanalyste, pourrait ultérieurement nous fournir un avis plus autorisé.

Nelson étouffa un soupir :

— C'est un cadavre, pourtant, que nous aurions dû retrouver dans la capsule spatiale ! Or, Burns est vivant, et mis à part cet état de fatigue anodin, il se porte bien ! Je renonce à comprendre.

— Cela nous dépasse, nous aussi, Général, avoua Barnett. Et je suis persuadé que Burns sera remis dans un jour ou deux. Toutefois, il est peut-être prudent de faire quelques réserves, quant à son équilibre.

— Je le crains, en effet. Le pauvre garçon déraillait complètement au moment où vous et Morrisson l'avez retiré de la capsule.

— Oui, il montrait les mêmes signes d'égarement, de confusion mentale, que ceux que présentent les pilotes ayant séjourné très longtemps dans les caissons pressurisés ou bien dans les « centrifugeuses humaines ».

« Il débitait aussi le même genre d'obscénités — inconscientes — que nous avons fréquemment entendues chez les élèves astronautes, lors de leur entraînement. Je fais allusion à l'épreuve de la cuve d'eau maintenue à trente-quatre degrés centigrades où ils restent plongés, en scaphandre et dans une obscurité totale, soustraits à tout contact avec l'extérieur ([6]). A son réveil, je ne serais pas surpris de lui entendre dire qu'il a vu des fantômes, des éléphants roses ou des monstres abominables enfantés par son subconscient durant son isolement total dans l'espace.

Les lumières du laboratoire faiblirent et tremblotèrent pendant quelques secondes puis reprirent leur intensité normale. Le général Patrick Nelson ébaucha une grimace agacée, mais revint aussitôt à leur discussion :

— Les hallucinations de Larry Burns ne nous expliquent pas comment il a pu survivre et revenir en aussi bonnes conditions physiques après être resté près de cinq mois enfermé dans la capsule de secours. Son astronef a rompu le contact radio avec nous onze jours après le décollage. Il avait alors partiellement accompli une révolution autour de Vénus et devait, à l'autre bout de la trajectoire elliptique du

X. 35, reprendre le chemin de la Terre. C'est à ce moment-là qu'une avarie grave a contraint Burns à s'enfermer dans la capsule et à commander son éjection.

« Et là, bougonna Nelson, je ne pige plus. Si Burns a dû abandonner le X. 35 alors qu'il était soumis au champ gravitationnel de Vénus, c'est sur cette planète qu'il aurait dû tomber... et nous n'aurions pas eu de questions à nous poser à son sujet ! En revanche, si c'est sur le trajet du retour, en un point de la trajectoire plus rapproché de la Terre que de Vénus, qu'il a abandonné son astronef victime d'une avarie, son retour sain et sauf sur la Terre n'en est pas moins inexplicable. Il n'avait, en effet, dans la capsule spatiale, que deux semaines d'air et de vivres. Or, il y est resté plusieurs mois ! Et il est vivant !

« Notre raisonnement est logique, le problème très simple et le résultat démentiel ! conclut-il en s'approchant du corps bien découplé de l'astronaute, endormi sur la table d'examen, proche d'une console chargée de tubes à essais et de flacons.

Les yeux du général Nelson s'attardèrent sur une cicatrice, à l'épaule gauche de Larry Burns.

— L'état signalétique établi avant son départ ne mentionnait pas cette cicatrice, il me semble ?

— C'est exact, confirma Barnett. La fiche biomorpho-signalétique de Burns n'en fait pas état. Fred et moi avons examiné cette blessure ; d'après son degré de cicatrisation et son examen histologique, elle a tout au plus *quatre ou cinq mois*.

— Fichtre ! s'écria Nelson, incrédule. Sa combinaison de vol était *intacte*. Dans ces conditions, comment aurait-il pu, à bord de la capsule, se faire cette blessure et la soigner ?

Morrisson écarta légèrement les bras dans une moue d'incompréhension :

— La cicatrice est là, pourtant, Général. Et à propos de combinaison de vol, il y a une autre énigme dont nous allions vous parler...

D'une armoire métallique murale, il retira une sorte de maillot de corps dont la partie inférieure formait le slip. Vêtement léger, très souple, fait d'un tissu lisse et argenté.

— Burns portait ce genre de maillot, à même la peau.

Sourcils froncés, Nelson prit en mains ce vêtement bizarre.

— Jamais vu ça dans les fournitures vestimentaires de l'Air Force ! Je suis absolument certain que Burns ne l'avait pas sur lui au moment du départ du X. 35. Cela ne faisait pas partie, non plus, de son « paquetage ». De surcroît, il n'a évidemment pas pu en faire l'emplette en cours de route ! sacra-t-il, désorienté.

— Je me le demande, fit machinalement Fred Morrisson.

Le chef du Centre Spatial le foudroya du regard :

— Vous voulez rire !

— Heu... Excusez-moi, Général. Ce... tissu argenté ne ressemble à rien de connu. Apparemment, c'est une association, un « alliage » plastique-métal... d'une étonnante élasticité.

Ce disant, il glissa ses doigts dans l'encolure du maillot tenu par Nelson et écarta le col. Le tissu, distendu, toléra parfaitement une ouverture de cinquante centimètres de diamètre et reprit ensuite sa forme initiale sans conserver la moindre marque de ce traitement.

— Burns a dû l'enfiler *par le col* puisque nous-mêmes le lui avons retiré en écartant l'encolure afin de le faire glisser le long de son corps. En outre, le tissu possède la curieuse propriété de se maintenir, intérieurement, c'est-à-dire à la surface en contact avec l'épiderme, à une température constante et agréable, et ce, quelle que soit la température extérieure. Nous en avons fait l'expérience en glissant la main sous le tissu et en posant à cet endroit, mais sur la face externe du tissu, un ballonnet contenant de l'eau portée à soixante degrés. *Nous n'avons rien senti.* Cette matière est donc douée d'un surprenant pouvoir thermorégulateur.

— Etonnant, étonnant, répéta Nelson en palpant le maillot argenté dont la provenance lui échappait complètement.

Un vibreur grésilla et sur le petit écran mural du vidéophone apparut le visage d'un homme en blouse blanche. Barnett abaissa le contact d'émission afin que son correspondant pût recevoir leur image.

— Général, nous avons trouvé dans la capsule cinq chargeurs des télécaméras du X. 35. Burns a donc pu sauver les films pris par les caméras automatiques !

— Ça, c'est sensationnel ! s'exclama familièrement le général Nelson. Passez-les immédiatement au labo et prévenez-moi dès qu'ils auront été développés. Priorité absolue pour ce travail, naturellement.

L'image disparue, l'officier supérieur tapota amicalement l'épaule de l'astronaute plongé dans le sommeil :

— Mon vieux Larry, vous aurez droit à une belle médaille ! Songer à sauver les films tandis que l'astronef « donnait de la bande », c'est là vraiment une conduite digne d'éloges. Mais, au fait, bifurqua-t-il, Burns avait aussi ramené un sac ?

— Le voici, fit Barnett en se tournant.

Il tendit la main vers la table, derrière lui, et resta bouche bée.

— Eh ! s'écria-t-il finalement. Où l'as-tu mis, Fred ?

Son collègue et ami Alfred Morrisson rétorqua :

— Comment, « où l'as-tu mis » ? C'est toi qui t'en es occupé. Je t'ai vu le poser là, sur cette table, lorsque nous avons dévêtu Burns...

— Ne vous disputez pas, sourit Nelson. Le voilà, au bout de la table, près de la porte. Vous avez dû le poser à cet endroit, bien en

vue, afin de ne pas l'oublier en sortant.

Les deux biologistes louchèrent vers le sac puis ils échangèrent un regard interrogateur. Devinant ce que son ami allait dire, Morrisson prit les devants :

— Ah ! non, Mike, je t'en prie. Je suis certain, *absolument certain*, de t'avoir vu poser ce sac *ici*, appuya-t-il en frappant à plat de la main sur le plastex blanc de la table.

— Bon, bon, ici ou là, peu importe, intervint le général Nelson, conciliant.

Il prit dans ses mains le sac au bout de la table et revint, le soupesant et promenant ses doigts sur la toile translucide à reflet métallique dont il était fait.

— Curieuse, cette matière. Ce n'est pas du polyéthylène... Et là aussi je suis certain que ce sac ne se trouvait pas à bord du X. 35 au moment du décollage. Une vraie boîte à malices, cette capsule spatiale ! prononça-t-il sans sourire. Vous l'avez ouvert ? questionna-t-il en posant le sac devant eux.

— Non, Général. Nous nous sommes occupés d'abord de Larry.

— Evidemment, rumina-t-il, approbateur.

Ils examinèrent ensemble le sac dont le « col » était doté d'une espèce de baleine intérieure qui, sous une double pression latérale, finit par se diviser en deux parties pour former une ouverture ovale d'environ trente centimètres dans son plus grand diamètre.

Ce que Nelson aperçut, à l'intérieur, ajouta à sa perplexité.

— Mais où Burns a-t-il bien pu dénicher ça ?

Les biologistes se penchèrent sur le sac maintenu ouvert par le chef de la base.

— Ma foi, émit Barnett, on dirait de la terre... et des cailloux.

Nelson exerça avec ses doigts une poussée sur le fond du sac et fit remonter à la surface de son contenu « terreux » deux petits cylindres en matière transparente. De la terre émergeait aussi une surface courbe, verte, brillante, sur laquelle les tubes au néon du plafond accrochèrent des reflets iridescents.

Le général Nelson pâlit soudain et referma précautionneusement le sac en rapprochant les « baleines » qui se collèrent l'une contre l'autre. Une violente émotion faisait trembler ses doigts.

— Vite, Barnett, ordonna-t-il. Flanquez-moi ça dans un récipient étanche !

Un instant égaré, le biologiste réalisa et déposa vivement le sac dans une sorte de marmite norvégienne dont il referma le couvercle de métal en le fixant à l'aide de vis à oreilles.

Nelson s'épongea le front :

— Messieurs, je crois que j'ai fait une... connerie !

Bien connu de tout un chacun à la base, le franc-parler du général

Nelson ne choqua point ses interlocuteurs.

— Cette fois, c'en est trop pour douter. D'abord, le maillot en tissu métallisé et maintenant ce sac bizarre et son contenu, cette terre ocre, ces cailloux, ces tubes transparents et ce... cette boule verte aux reflets chatoyants...

— Mais alors... hasarda Morrisson.

— Alors ? Eh bien, mon cher, si tous ces objets ne se trouvaient pas dans le X. 35 au moment du départ — et nous *savons* qu'ils ne s'y trouvaient pas ! — il faut nécessairement qu'ils aient été introduits à bord *après son départ de la Terre* !

— Mais... C'est impossible, Général ! Cela implique — et vous semblez l'admettre — un atterrissage, une escale sur une planète ; Vénus, puisque le X. 35 n'a pu s'approcher que de cette planète. Or, cette fusée n'était ni équipée ni conçue pour pouvoir se poser et, a fortiori, pour pouvoir décoller après un atterrissage *techniquement irréalisable*. Au retour, le X. 35 devait simplement ricocher plusieurs fois sur notre atmosphère pour ralentir sa course, en vol circumterrestre, avant d'éjecter la capsule à bord de laquelle Larry Burns aurait pris place.

— Je sais tout cela, Barnett. C'est à devenir maboul !

Il grogna quelque chose entre ses dents et décréta :

— Venez. Nous allons livrer cette trouvaille à Maxwell, fit-il en montrant du menton l'autoclave où le sac avait été enfermé.

Par audiophone, Morrisson chargea une infirmière de ramener Burns à l'infirmerie où il devrait être veillé en permanence en dépit de son état physique satisfaisant. L'infirmière se présenta presque immédiatement et il put suivre le général Nelson et son collègue portant le récipient autoclave dans un laboratoire voisin.

Le géologue Dean Maxwell — dont les compétences et la robustesse l'avaient désigné tout comme les biologistes à participer à la future randonnée spatiale à destination de Vénus — les accueillit dans son laboratoire surchargé d'instruments pour la plupart volumineux : microscope électronique dont la masse grise se dressait contre un mur, spectrographe, microscope polarisant, four électrique, batterie de lampes de Wood dirigées vers des échantillons minéraux placés dans des cristallisoirs en verre, broyeurs-concasseurs sous carter étanche, outre deux longues tables et une grande cuve dotée de manchons intérieurs pour manipulations en milieu hermétiquement isolé.

Désignant l'autoclave que Barnett déposait sur une table, Dean Maxwell plaisanta :

— Mécontent de la cuisine, Mike ? Vous faites votre popote vous-même, maintenant ?

— Oui, répartit le biologiste, imperturbable. Vous mangerez bien

un morceau avec moi ?

— Voyons ça, d'abord, fit le géologue en s'approchant du récipient autoclave en forme d'autocuiseur.

— Une minute, intervint le général. Cet autoclave renferme un sac contenant des... Enfin, ce que nous pensons être de la terre et des minéraux... inconnus. J'ai déjà eu l'imprudence d'ouvrir tout à l'heure ce sac dans le labo de biologie et je ne tiens pas à vous voir rééditer mon imprudence.

— Des minéraux *inconnus* ? fit Maxwell, sans encore soupçonner le sens que ses visiteurs prêtaient à ce terme. Ça peut être intéressant...

Il souleva le portillon supérieur du grand caisson vitré, déposa à l'intérieur l'autoclave et referma le portillon étanche. Haut de soixante-dix centimètres, large d'un mètre et long de deux, le caisson aux parois transparentes abritait, bien rangés sur ses bords, quantité d'instruments : compteur Geiger, puissante loupe montée sur rotule, bec Bunsen relié à une petite bouteille métallique de gaz, divers outils — pinces, grattoirs, marteau de minéralogiste — lampe à alcool, tubes à essais sur leur support, flacons étiquetés à large goulot et plusieurs cuves en plexiglas de dimensions diverses emboîtées les unes dans les autres.

Deux manchons terminés par des gants en matière plastique prenaient naissance sur la grande face verticale du caisson, appelé « boîte à gants ».

Maxwell prit place sur un tabouret tournant et introduisit ses mains et ses avant-bras dans les manchons permettant d'œuvrer librement à l'intérieur du réduit hermétique. Protégé par les gants, il dévissa les vis à oreilles de l'autoclave dont il rabattit ensuite le couvercle à charnière après avoir sorti le sac.

— Aucune radioactivité, indiqua le géologue en replaçant le compteur Geiger dont il venait de se servir.

— Je ne m'attendais pas à ce qu'il y en eût, répondit Nelson. Burns est resté... assurément plusieurs mois près de ce sac et son vidoscopie aurait été insuffisant pour le protéger contre une radioactivité élevée. Or, il ne présente aucune lésion organique. Non, je voulais plutôt savoir si cette terre, ces minéraux contenus dans le sac sont porteurs de germes, de spores ou autres microorganismes dont Burns aurait été protégé par son scaphandre mais qui, pour nous, pourraient présenter un danger.

Maxwell coula vers l'officier supérieur un regard sceptique :

— Vous voulez dire que ce... sac bizarre contiendrait des minéraux *extra-terrestres* ?

— Je n'en sais fichtre rien, mais c'est possible.

— Diantre ! Et où Burns les aurait-il pêchés ? A l'épuisette, dans l'espace ? Heu, excusez-moi, fit-il, réalisant qu'il s'adressait au chef de

la base.

— D'accord, sourit Nelson sans se formaliser, c'est ridicule, mais je tiens pour plausible *maintenant* ce qu'en d'autres circonstances notre logique nous aurait fait qualifier d'absurde.

Fort intrigué par cette attitude peu conforme aux habitudes du général Nelson, Maxwell, à l'aide d'une mesure en verre, puisa de la terre ocre dans le sac et en remplit un tube à essais qu'il referma avec un bouchon en caoutchouc. Il plaça ensuite le tube dans un sas, à l'angle gauche du caisson et referma le clapet intérieur :

— Prenez cet échantillon de terre, Morrisson. Vous l'examinerez dans votre labo et nous direz si elle contient des microorganismes, bons ou méchants. Vous avez des gants en caoutchouc, dans ce tiroir, derrière moi.

— Un examen à l'ultra-microscope pourra évidemment déceler des microorganismes, fit-il en enfilant les gants. Mais il faudra un certain temps pour connaître leur éventuelle virulence après avoir préparé divers bouillons de culture.

Ayant retiré le tube du sac, il s'en fut vers la porte faisant communiquer son laboratoire avec celui du géologue. La porte s'ouvrit incomplètement et buta contre un obstacle. Morrisson dut exercer une poussée plus forte pour parvenir à entrer, tant bien que mal, dans la pièce voisine.

— Oui donc a placé cette chaise métallique si près de la porte ? maugréa-t-il à l'adresse de Barnett, venu le rejoindre.

— Ce que tu dis là est idiot, Fred, fit-il, passablement intrigué pourtant. Si quelqu'un était entré dans notre labo, de chez Maxwell, nous l'aurions entendu.

— Sans aucun doute, mais cette chaise n'est pas venue se fourrer là toute seule !

Le général Nelson prêta une oreille distraite à cette discussion qui lui parvenait par la porte restée ouverte. Il la jugea sans intérêt et concentra son attention sur la besogne du géologue.

Celui-ci versait le contenu du sac sur un tamis circulaire placé au-dessus d'un bac en plexiglas. Le tamis aux mailles de nylon laissa s'écouler la terre et retint une dizaine de pierres brunâtres, une sphère verte poussiéreuse, de vingt-cinq centimètres de diamètre environ, ainsi que deux petits cylindres transparents également poussiéreux.

Le géologue retira d'un bloc distributeur un rectangle de ouate de cellulose et entreprit d'essuyer la grosse boule verte. Il orienta ensuite le faisceau lumineux d'un spot sur la sphère d'une limpidité parfaite et la fit tourner entre ses doigts gantés, éclaboussant les parois du caisson étanche et les murs du laboratoire de magnifiques reflets d'un vert intense.

— A priori, déclara-t-il, c'est une émeraude... d'une pureté

extraordinaire. Une magnifique émeraude taillée en sphère.

— *Taillée* ? tiqua le général Nelson en éprouvant la même sensation bizarre qu'avait fait naître en lui l'étrange maillot argenté, de nature inconnue, découvert sur Larry Burns.

— C'est évident, Général. Il n'existe dans la nature aucune émeraude sphérique et parfaitement lisse, polie comme celle-ci. L'étude de sa densité, de son indice de réfraction et son poids spécifique nous confirmera très certainement qu'il s'agit bien d'une émeraude.

Il la contempla amoureusement, la mira par transparence et ajouta :

— J'ignore évidemment tout de la nature, de la forme corporelle du lapidaire auquel nous devons ce joyau, mais c'était un artiste...

— Un... « lapidaire » ? murmura pensivement le chef du Centre Spatial. Par association logique d'idées, vous songez à Vénus, Maxwell, puisque c'est autour de cette planète que le X. 35 devait orbiter avant de regagner la Terre. Or, l'existence d'un « lapidaire » ou d'un quelconque être vivant supérieur sur Vénus est inconcevable. Les analyses spectrales de l'atmosphère vénusienne prouvent indiscutablement que ce globe est enveloppé d'un énorme manteau de gaz carbonique tout à fait incompatible avec la Vie organique. Les astrophysiciens nous disent aussi que la vapeur d'eau est absente de Vénus. Quant à la température...

« Par conséquent, ce monde est un astre mort, sans eau, sans oxygène, et baignant dans un « océan » d'anhydride carbonique. La Science est formelle là-dessus et vous avouerez donc que de telles conditions physiques à la surface d'une planète ne doivent guère favoriser... l'art du lapidaire !

— Mmmm, fit prudemment le géologue. Il n'en demeure pas moins, Général, que cette sphère est une émeraude *taillée*.

Il se garda d'émettre d'autres commentaires et se livra à l'examen des cailloux enrobés dans leur gangue brunâtre qu'il attaqua à petits coups avec divers types d'outils. Peu à peu, la surface même de ces minéraux débarrassés de leur gangue apparaissait sous la loupe.

— Toujours a priori, déclara-t-il après les avoir examinés très attentivement, ce sont des émeraudes brutes. Accordez-moi le temps d'effectuer une analyse chimique et spectroscopique et je vous le confirmerai certainement.

Le général Nelson se pencha jusqu'à toucher du front la paroi vitrée du caisson étanche. Il regardait avec une vive curiosité l'objet que le géologue tenait sous sa loupe : un bâtonnet cylindrique, transparent, guère plus gros qu'un tube de comprimés d'aspirine. L'inclusion d'un mécanisme complexe était visible dans sa masse limpide.

— Cela vous dit quelque chose, Général ?

— Absolument rien, Maxwell. On distingue des plaquettes dorées juxtaposées, de microscopiques spirales vertes, un réseau de fils capillaires enveloppant un prisme et d'autres organes infiniment petits dont l'usage m'est inconnu.

« Vous passerez ces deux cylindres à la section d'électronique où les spécialistes de Red Miller briseront la masse compacte de l'un de ces objets afin d'en dégager le micromécanisme interne. J'espère qu'ils en comprendront alors le fonctionnement et la signification.

« Pour l'instant, Maxwell, faites vos analyses et examens sans retirer du caisson un seul de ces objets, cailloux ou émeraudes. Attendez pour le faire le résultat de l'analyse microbiologique de Morrisson.

Il observa quelques instants de silence, méditatif et conclut :

— Larry Burns est le seul à pouvoir nous renseigner sur l'origine de ces émeraudes et de ces étranges appareils noyés dans un cylindre de plastique. Malheureusement, son esprit n'est probablement pas très, très équilibré. Il nous faudra, à son réveil, faire la part du vrai et de l'imaginaire dans ce qu'il nous révélera...

CHAPITRE III

Vers dix-huit heures, le général Nelson pénétrait de nouveau dans le laboratoire biologique où les deux hommes en blouse blanche, insouciant de l'heure, travaillaient avec un intérêt passionné.

— Alors, Messieurs ? Cet échantillon de terre contenait-il des spores ou autres microorganismes ?

— Oui, Général, mais à l'état de « cadavres », répondit Fred Morrisson. Barnett et moi avons examiné cette terre au microscope optique et au microscope électronique. Tous les microorganismes, spores et bactéries — inconnus — qu'elle contient sont *morts*. Certains sont même *cristallisés*. Aucun n'a réagi aux excitations classiques et nous n'avons donc pas pu obtenir le moindre bouillon de culture.

— A quoi attribuez-vous la mort de ces bactéries ? Mais sont-elles réellement mortes ou simplement en état de vie suspendue ?

— Elles ne sont pas en état d'anabiose mais bel et bien mortes, cristallisées et *désagrégées*. Du moins présentent-elles les apparences d'une destruction totale. Par acquit de conscience, nous avons injecté une forte dose de ces microorganismes en solution aqueuse à un cobaye, à une poule et à un chat. D'ici à quelques jours, peut-être assisterons-nous chez ces animaux à des réactions pathologiques dénonçant la faculté de « recristallisation » puis de revitalisation de ces microorganismes. Mais j'en doute, bien que l'on ait observé des phénomènes analogues chez certains virus ([7]).

— Quant à savoir pourquoi ces microorganismes sont morts, ça, grimaça Barnett, c'est une autre affaire. Ils semblent avoir été systématiquement détruits par un agent microbicide totalement inconnu. Un agent qui n'aurait en rien altéré la structure moléculaire de cette terre. En outre, nous n'avons trouvé aucune trace de produits chimiques, d'éléments étrangers.

— Bon, mais d'après vous, quel agent aurait pu provoquer ce genre de destruction microbienne ?

— Peut-être un rayonnement de faible longueur d'onde, *mais de nature inconnue*, j'insiste sur ce point, Général. La terre elle-même ne présente aucune particularité saillante, sinon qu'elle est assez riche en carbonate de lanthane, en quartz et en pyrite. Cette composition se retrouve d'ailleurs fréquemment, *sur notre globe*, dans les terrains recelant des émeraudes. Par conséquent, il est vraisemblable que cette terre, les émeraudes brutes et la magnifique gemme taillée en sphère proviennent du même endroit.

— Un endroit apparemment étranger à notre globe, observa le général Nelson. Et Burns ? Toujours dans les nuages ?

— Oui, Général. Il dort depuis ce matin dix heures et ne se réveillera probablement pas avant demain dans la matinée. Nous l'avons bourré de tranquillisant.

— J'aurais moi aussi besoin de tranquillisant, grommela le chef de la base en faisant quelques pas. Je suis impatient d'interroger Burns. Nous nous posons depuis son retour un tas de questions auxquelles il est seul à pouvoir répondre.

Il médita un instant et enchaîna :

— Vous avez signalé à Maxwell l'absence de microorganismes vivants dans le contenu du sac ?

— Oui, Général. Il doit achever l'analyse des émeraudes hors du caisson étanche. Au labo d'électronique, Red Miller, lui, s'est attaqué à l'examen des cylindres transparents.

— Les films pris par les caméras automatiques du X. 35 sont-ils développés ? s'informa Barnett.

— Ils seront prêts vers dix-neuf heures.

— Peut-être nous fourniront-ils certaines réponses aux questions soulevées par ce sac et son contenu dont la présence est inexplicable dans la capsule spatiale de Larry Burns, fit Morrisson, sans conviction.

— Cela m'étonnerait. Je ne vois pas comment un gros plan de la planète Vénus, par exemple, pourrait nous renseigner là-dessus. Du moment que le X. 35 n'a matériellement pas pu se poser sur ce globe, il n'a donc pas davantage pu « ramasser » une poignée de terre ni glaner ça et là quelques émeraudes brutes, une émeraude taillée et deux petits cylindres protégeant je ne sais quel mécanisme !

On frappa à la porte du laboratoire. Le biologiste Michael Barnett se retourna mais il resta silencieux, la bouche ouverte, dans une expression ahurie.

— Eh bien, Mike ? s'étonna son collègue. Qu'est-ce qui te prend ?

— La chaise, Fred, regarde-la !

Il cilla, les yeux fixés sur la chaise métallique placée devant la porte du laboratoire.

— Qu'avez-vous, tous les deux ? s'impatienta Nelson. Et que lui trouvez-vous, à cette chaise ?

— Mais... Général, vous êtes entré il y a cinq minutes, n'est-ce pas ?

— Oui...

— Et vous n'avez pas touché à cette chaise *qui se trouvait alors à deux mètres de la porte* ?

— Non, je... Comment dites-vous ? A deux mètres de... Mais vous voyez bien qu'elle touche presque la porte !

— Naturellement, Général, et c'est justement ça qui m'échappe ! J'affirme qu'avant votre entrée, la chaise ne se trouvait pas là, mais contre le mur, deux mètres plus loin ! Or personne de nous trois n'y a

touché.

Le général Nelson dévisagea tour à tour ses interlocuteurs, puis il leur tourna le dos et s'avança à grandes enjambées vers la porte en ordonnant de patienter à la personne qui venait de frapper.

— Une chaise baladeuse ! railla-t-il. Complètement idiot ! L'un de vous est allé prendre quelque chose au fond du labo et, machinalement, il aura...

La main sur le dossier en tube de la chaise, Nelson tiqua :

— Dites, elle est en quoi, votre chaise ? En plomb ou en fonte ?

Sans comprendre, les deux biologistes accoururent pour prêter main-forte à l'officier supérieur. A eux trois, ils parvinrent à déplacer la chaise qui pesait pour le moins *une cinquantaine de kilos* !

— Ah ça ! souffla Michael Barnett. Elle... *Elle pèse dix fois plus que tout à l'heure* !

Ils la traînèrent pour libérer le passage et ouvrirent la porte. Le géologue Dean Maxwell entra et leva vers eux un regard interrogateur.

— Vous jouez à quoi ?... Sauf votre respect, Général, ajouta-t-il avec un sourire d'excuse mitigé de malice.

— A un jeu crevant, au sens propre et au sens figuré, bougonna Morrisson. Allez-y, Dean, prenez cette chaise.

— Que je...

Il coula un regard oblique à la chaise et :

— Des deux mains, ou d'une seule ?

— Des deux mains, de préférence.

Le géologue s'exécuta et resta courbé en poussant un « han » stupéfait.

— Eh ! Vous l'avez fixée au parquet ?

— Non, faites-la basculer. Vous verrez qu'elle n'est pas scellée.

De fait, en tirant sur le dossier, Maxwell parvint à incliner la chaise qu'il redressa vivement avec une grimace ahurie :

— J'aimerais bien comprendre...

— Nous aussi, figurez-vous ! pesta le général en s'approchant du vidéophone mural.

Au visage apparu sur l'écran, il demanda la section de métallographie qu'il obtint presque aussitôt.

— Farrel, envoyez deux hommes au labo biologique. Ils vous rapporteront une chaise métallique en tubes. J'aimerais que vous examiniez la structure moléculaire de ses tubes et de son siège en plastique.

— D'accord, Général. De quoi s'agit-il, exactement ?

— Exactement... Eh bien, elle pesait tout à l'heure environ cinq kilos. Maintenant, elle en pèse cinquante. Et à part le fait qu'elle s'est déplacée toute seule, c'est une chaise tout à fait normale.

Anthony Farrel, directeur de la section de métallographie, regarda

longuement l'image de son chef, sur son écran, tout en se demandant s'il plaisait.

— Oui, oui, Farrel, je dis bien : elle pèse maintenant dix fois plus que tout à l'heure. C'est complètement con, j'en conviens, mais à moins d'être de mauvaise foi, je dois admettre pour réel ce que nous sommes quatre à constater.

— Heu... Bien, Général, j'envoie deux hommes chercher cette chaise... phénomène. Je vous signale, incidemment, que la coque de la capsule spatiale du X. 35 présente certaines anomalies, notamment une démagnétisation presque complète... difficilement explicable.

— Une énigme de plus, maugréa Nelson. Communiquez-moi votre rapport le plus tôt possible, Farrel.

Il coupa le contact et poursuivit, songeur :

— Une démagnétisation, passe encore, mais les fantaisies de cette chaise !

Le chef de la base embrassa le laboratoire du regard et, avisant deux autres chaises à l'extrémité opposée, il décréta :

— Allons soupeser les autres.

— *Les autres ?* fit Morrisson en suivant son regard.

Interloqué, il tourna la tête vers Barnett :

— C'est toi qui as amené une troisième chaise dans le labo ?

— Une *troisième chaise* ? N... Non.

Avec le géologue, ils s'approchèrent des deux chaises métalliques auprès desquelles se trouvait déjà le général Nelson et les soulevèrent sans effort.

— Elles sont normales et identiques d'aspect à l'autre... *l'anormale*, constata Morrisson. Je me demande qui a bien pu introduire ici une troisième chaise.

— Pas moi, en tout cas ! grogna l'officier, de fort mauvaise humeur, avant de venir se camper, mains au dos, face au géologue. Ces histoires de chaises me tapent sur les nerfs, Maxwell ; parlez-moi donc des émeraudes.

— J'ai achevé leur analyse, Général. Si vous voulez bien venir dans mon labo...

— Venez aussi, proposa Nelson aux biologistes.

Ils empruntèrent la porte de communication des deux laboratoires, porte formant angle droit avec celle qui donnait sur le hall.

— Vous avez fait diligence, Maxwell, apprécia le général en jetant un coup d'oeil aux instruments et appareils que le géologue avait disposé à sa portée, sur la table, autour d'un casier contenant les minéraux découverts dans le sac.

— J'ai eu surtout l'avantage de pouvoir travailler hors de ce caisson étanche sitôt que Morrisson m'eut signalé l'absence de tout microorganisme vivant dans ces matériaux.

Il prit la sphère verte, nette et brillante, et la tendit au chef de la base :

— C'est bien une émeraude, mais sa densité est légèrement inférieure à celles que nous connaissons : 7,3 au lieu de 7,5. Son poids spécifique est également inférieur à celui de nos émeraudes : 2,63 au lieu de 2,67 à 2,76. Quant à son indice de réfraction, il est lui aussi plus bas : 1,55 au lieu de 1,59. Ces légères divergences mises à part, cette sphère est une émeraude, ou une variété d'émeraude, d'une pureté remarquable.

— Vous avez abouti à cette conclusion sur la seule foi de son indice de réfraction, de sa densité et de son poids spécifique ?

— Non, Général. Tout comme nos émeraudes, celle-ci est insoluble dans les acides. J'ai sacrifié l'une des émeraudes brutes et cela m'a permis de le vérifier avant de la soumettre au chalumeau. Elle a fondu, difficilement, en un verre bulleux. Un autre fragment, chauffé avec du borax, donna des perles incolores. Ce sont là des tests concluants ultérieurement confirmés par l'analyse chimique ([8]). La formule obtenue parle d'elle-même : *G13 A12 Si6 O18*, où G13 est...

D'un geste, l'officier mit un terme à cette avalanche de détails par trop techniques à son gré :

— N'en jetez plus, Maxwell, je vous fais confiance. Vous connaissez votre boulot. C'est bien pourquoi vous avez été désigné pour participer à la prochaine expédition vers Vénus !

— En résumé, sourit le géologue, cette sphère est une émeraude, ainsi que les autres « cailloux » que j'ai débarrassés de leur gangue. La terre, elle, est composée de micaschiste, de quartz, de carbonate de lanthane, de...

— Bon, le coupa-t-il. Mettez-moi ça noir sur blanc et faites-moi parvenir l'ensemble de vos résultats.

Il soupesa la lourde sphère d'un vert limpide sur laquelle le néon accrochait des reflets et observa :

— De quoi faire rêver bien des jolies femmes... Les autres aussi, d'ailleurs, ajouta-t-il, rosse et détaché, sans remuer les lèvres.

— Les plus beaux spécimens de Colombie sont ternes comparés à cette merveille, renchérit Maxwell. Quant aux émeraudes sibériennes, elles ne font vraiment pas le poids !

La lumière des tubes luminescents du plafond palpita, faiblit pendant quelques secondes et redevint normale.

— Allons, bon ! Ça recommence ! maugréa le général.

— C'est la troisième fois depuis ce matin, fit Barnett.

Nelson abaissa le contacteur du bloc vidéophonique placé sur la cloison de droite et appela la centrale électrique de la base :

— Qu'est-ce qui cloche, Normann, dans votre boutique ?

L'ingénieur en chef Normann montra un visage surpris :

— Mais..., rien, Général. Tout va bien.

— Comment, tout va bien ! Et ces chutes de tension ?

— Quelles chutes de tension, Général ?

— Celle qui vient de se produire, il n'y a pas deux minutes ; celle que nous avons constatée au labo de biologie en début d'après-midi ; enfin, celle qui s'est produite ce matin au hangar C, peu avant que Larry Burns ne fût retiré de la capsule spatiale.

— On m'a effectivement signalé, ce matin, cette chute de tension dans le hangar C, mais j'ignorais les deux autres. Je puis toutefois vous affirmer, Général, que tout ici est en parfait ordre de marche. Ces chutes de tension ne sont pas imputables à la centrale électrique. Elles sont limitées aux locaux où elles se produisent et n'ont pas été constatées sur l'ensemble du secteur. Je vais envoyer une équipe qui vérifiera les installations dans la zone des labos de biologie et de géophysique.

— Cela me paraît s'imposer, grommela Nelson avant de couper.

Il enfonça tout aussitôt une autre touche du clavier sélecteur et contacta Red Miller, chef de laboratoire à la Section d'Electronique.

— J'allais justement vous appeler, Général, amorça l'électronicien en présentant, entre le pouce et l'index l'un des cylindres transparents. Impossible de scier ou d'entamer ce matériau plus dur que du diamant. Et je n'ose pas, évidemment, le soumettre au chalumeau. Ce traitement risquerait d'abîmer ou de détruire le mécanisme interne que nous voulons examiner.

— Vous avez bien fait, Miller. Pas d'autres moyens de vous débarrasser de cette gangue transparente qui noie ce mécanisme ?

— Nous essayons en ce moment une autre méthode. Incliné à quarante-cinq degrés, l'autre petit cylindre est coincé entre les plateaux d'une presse à bras. Très lentement, deux de mes assistants impriment au cylindre une pression croissante. Maintenu par deux butées, le tube porte à faux ; peut-être parviendrons-nous ainsi à l'ébrécher progressivement, de manière à dégager le mécanisme qu'il protège.

— Bon, venez nous rejoindre ici avec l'autre cylindre. Maxwell n'a pas eu le temps de s'y essayer ; je voudrais qu'il tente quelque chose avec les acides, par exemple.

— Bien, Général. J'arrive tout de suite.

Des coups discrets furent frappés à la porte de communication.

— Entrez, lança le géologue.

L'air embarrassé, deux GI' s'insinuèrent dans le laboratoire.

— Excusez-nous, Général. L'ingénieur Farrel nous a chargés de prendre... heu... la chaise que... dont...

— Oui, eh bien ? Le labo est ouvert, allez donc la prendre, fit-il en allumant une MS.

L'un d'eux toussota et se dandina gauchement :

— Nous y sommes allés, Général. Mais nous n'avons rien trouvé de... de ce genre.

— Comment, rien trouvé ! s'étonna Barnett. La chaise en question est à gauche de la porte.

— Oui, nous avons bien vu une chaise, à gauche en entrant, mais le général a parlé d'une chaise... *très* lourde.

— Ben, mon vieux, qu'est-ce qu'il vous faut ! s'exclama familièrement le chef de la base. Vous êtes un haltérophile ?

L'autre vint au secours de son camarade :

— Nous avons soupesé les deux chaises du labo d'à côté, Général. Elles nous ont paru normales.

— *Normales ?*

— Vous vous êtes gouré de chaise, tout bonnement, fit Barnett. D'ailleurs, il y a *trois* chaises et non pas deux seulement.

Le général Nelson pinça les lèvres et se contint pour ne pas tancer les GI' s. Il leur ordonna de le suivre et pénétra dans le laboratoire en compagnie des biologistes et du géologue. Désignant du doigt la chaise, objet de la discussion, il commanda :

— Venez, venez donc plus près !

Les deux hommes s'approchèrent, imperceptiblement voûtés, prêts à subir avec stoïcisme toutes les catastrophes.

— Allez ! Soulevez cette chaise !

Ils tressaillirent et se bousculèrent pour exécuter l'ordre en épiant l'air courroucé du général Nelson. Prenant chacun la chaise d'une main, ils la soulevèrent avec la même aisance qu'ils eussent soulevé un verre pour porter un toast ! Brusquement, ils eurent l'impression d'avoir commis un acte sacrilège : les yeux du général s'écarruillèrent. Il leur arracha littéralement la chaise, la soupesa, la secoua en tous sens et la reposa, médusé, en lâchant un mot prouvant qu'il avait entendu parler de l'illustrissime général français comte de Cambronne.

Tour à tour, Barnett et Morrisson empoignèrent la chaise et lui firent subir le même traitement qui les laissa pantois.

— Général ! s'exclama soudain Fred Morrisson en portant ses regards vers le fond du laboratoire. *Il manque une chaise !* Il y en avait trois tout à l'heure et nous n'avions pas pu nous expliquer la présence de cette troisième chaise dans notre labo. Or, maintenant, la voilà disparue !

— Tonnerre ! éructa Nelson. Une chaise qui apparaît et disparaît ; une autre qui s'alourdit inexplicablement, qui passe de cinq à cinquante kilos et qui, au bout d'une heure, reprend son poids normal ! J'aime bien les histoires de fous... tant qu'il ne s'agit pas de les vivre !

— Il y a beaucoup — beaucoup *trop* — d'histoires abracadabrantes depuis le retour de Larry Burns *vivant* — une autre histoire impossible

! — dans la capsule spatiale, fit remarquer Fred Morrisson.

Le général Nelson approuva d'un grognement indistinct, puis :

— J'ai bu un long drink : Pernod et Schweppes. Ce n'est pas ça qui m'a procuré des visions !

— Heu... Pour la chaise, Général, qu'est-ce qu'on fait ? hasarda timidement l'un des GI's.

— Emportez-la tout de même. Et dites à Farrel de la réduire en poudre s'il le faut. Je veux savoir pourquoi elle est... ensorcelée !

Parvenus dans le couloir, les deux hommes échangèrent un regard en branlant du chef. Celui qui portait négligemment la chaise métallique sur son épaule chuchota :

— A défaut d'avoir bu, le général a dû se cogner la tronche et il a des visions !

L'autre allait abonder lorsque son camarade lui saisit vivement le bras :

— Willy ! Re... Vise donc ce... ce machin !

Au fond du hall, une sorte de tache floue dansait, une tache grisâtre qui tranchait sur la teinte crème des murs. La tache devint plus floue encore, parut se transformer en une nuée tremblotante puis elle disparut brusquement. Ils clignèrent des yeux : à sa place avait surgi un miroir sur lequel jouait la lumière du néon. Du néon qui, un instant, avait diminué d'éclat.

A l'angle du hall, près du miroir, un cendrier sur pied chromé oscilla faiblement pendant deux ou trois secondes.

— Tu... Tu l'as déjà vu, toi, ce... miroir ? bégaya Willy.

— C'est la première fois que je viens dans le secteur. Je ne suis à Kennedy que depuis quinze jours...

— Il y a bien une glace pareille à celle-là, au fond du hall, après le coude. Mais elle n'a jamais été ici, près du cendrier.

— Ils ont pu la changer de place, non ? suggéra Bud, mal à l'aise.

— Ouais, t'as p' t'être raison.

Ils reprirent leur marche et, sans se concerter, pressèrent le pas, le ventre en avant, pour passer devant le miroir qu'ils évitèrent de regarder. Ils tournèrent à droite et s'arrêtèrent pile. Là, sur le mur droit, un autre miroir réfléchissait leur image, ahurie et très peu martiale. Willy se recula d'un pas, jeta un coup d'oeil en arrière et fit entendre un gargouillis bizarre. Ses lèvres remuèrent mais il fut incapable d'articuler un son. De son index tremblant, il désigna l'autre branche du couloir où, quelques secondes plus tôt, ils venaient de passer.

Bud pâlit et battit des paupières :

— Mince, alors ! Le... Le miroir près du cendrier *a disparu* !

Willy fit un effort pour bredouiller :

— Il n'a ppp... pas disparu, Bud ! Il a... repris sa place, *ici* !

— On... On devrait peut-être en toucher un mot... au général...

— T'es pas fou, non ? Pour qu'il s' imagine qu'on se paye sa tête ? Ça te suffit pas, le coup de la chaise ? fit-il en tapotant le pied du siège qu'il portait sur l'épaule.

— Ouais, des miroirs qui sautent tout seuls d'un mur à l'autre, ça fait pas sérieux.

Mieux vaut la fermer !

L'électronicien Red Miller — grand gaillard rouquin au visage énergique — entra d'un pas décidé dans le laboratoire de géophysique où conversaient le général Nelson, le géologue et les deux biologistes.

— Voilà le bâtonnet super-résistant, fit-il en donnant à Maxwell le cylindre transparent dans la masse duquel était noyé un étrange micromécanisme.

Le géologue attira à lui un support en escalier où s'étagaient des rangées de fioles étiquetées et nanties d'un bouchon à l'émeri avec agitateur de verre baignant dans le liquide.

— Je vais essayer divers acides sur l'extrémité de ce cylindre, déclara-t-il. Si l'un d'eux attaque ce matériau transparent, nous pourrons — avec beaucoup de patience — dissoudre progressivement cette espèce de matière plastique et dégager le mécanisme qu'elle protège.

Contrôlant l'expérience sous une puissante loupe à rotule, Maxwell, avec le bouchon prolongé d'un tube de verre, déposa une goutte d'acide chlorhydrique sur l'objet mystérieux.

— Aucune réaction, dit-il au bout d'un moment.

Il essuya soigneusement le cylindre à l'aide d'un chiffon et recommença avec de l'acide sulfurique. Résultat négatif. L'eau régale, l'acide fluorhydrique et les acides les plus corrosifs n'eurent aucune prise sur le matériau transparent.

Dean Maxwell soupira :

— Je crois que je vais attendre l'issue de la tentative de vos assistants, Miller, pour soumettre ce cylindre à un flux d'ultrasons, par exemple. Ce procédé nous permettra peut-être de disloquer la structure moléculaire de cette masse transparente.

— A condition de resserrer au minimum le faisceau ultrasonique, notifia Miller. Sans cela, les vibrations risqueraient de détériorer le fameux mécanisme interne. Bon, je vais voir où en sont mes collaborateurs, dit-il en enfonçant sur le tableau mural la touche correspondant à la section d'électronique.

A l'assistant Fulton paru sur l'écran du vidéophone, Miller demanda :

— Bob et Augie ont-ils pu ébrécher le cylindre ?

— Pas encore. L'objet semble opposer une tension contraire à la pression qu'il subit sous la presse et *repousse* imperceptiblement les deux plateaux entre lesquels il est coincé, incliné à quarante-cinq degrés. Bob et Augie sont dans le champ, vous pouvez les voir...

L'assistant s'écarta. Au milieu du laboratoire situé à six cents mètres de là, le vidéophone montra les deux collaborateurs de Red Miller s'arc-boutant sur les bras d'une presse. Entre les plateaux massifs, dont l'un s'abaissait insensiblement grâce à un engrenage démultiplié, le cylindre transparent scintillait sous l'éclairage latéral d'une lampe baladeuse. Les deux hommes s'interrompaient parfois, l'engrenage bloqué par un cliquet, pour examiner l'objet coincé de biais.

Alors justement que Bob regardait l'objet pendant que son collègue Augie exerçait une poussée supplémentaire sur le bras horizontal, l'éclairage du laboratoire électronique faiblit.

— Et ça continue ! maugréa le général en constatant la chute de tension sur l'écran.

L'image reprit sa netteté et l'on entendit, au second plan, la voix de l'assistant Augie, un genou à terre et les yeux à hauteur du cylindre :

— Un poil de plus, Bob. Le machin commence à plier...

L'autre obéit, poussant très légèrement le lourd bras de métal.

— Encore un quart de poil, Bob, et il...

L'image de l'écran disparut brusquement, remplacée par une lueur vive.

— Une panne, maintenant...

La voix du général Nelson fut soudain couverte par une violente détonation et un fracas étourdissant, quoique éloigné. En divers bâtiments de la base, des baies vitrées volèrent en éclats et dégringolèrent en tintinnabulant jusqu'au sol cimenté.

Les cinq hommes s'entre-regardèrent. Blêmes, ils n'osaient pas parler. L'électronicien Red Miller enfonça précipitamment sur le clavier du vidéophone la touche correspondant à son laboratoire, mais l'écran conserva son opalescence grisâtre.

— Mon labo ne... ne répond pas...

Ils se ruèrent alors dans la section biologique dont les baies — intactes — donnaient sur la vaste étendue du Centre Spatial. La gorge nouée, les yeux fixes, l'électronicien contemplait sans y croire les lueurs rougeoyantes qui, six cents mètres plus loin, dansaient à travers les fenêtres et les portes éventrées de son laboratoire en feu. Crescendo, une sirène jeta sa plainte lugubre à travers les installations de la base astronautique cependant que, du haut des miradors de la tour de contrôle, de puissants projecteurs braquaient leurs doigts lumineux sur le bâtiment incendié.

Roulant à fond de train, des camions citernes chargés de mousse

carbonique fonçaient déjà vers le lieu de la catastrophe...

CHAPITRE IV

Dans un grincement de pneus, la jeep de l'électronicien stoppa derrière les camions citernes dont les manches crachaient leurs jets ignifuges à travers les fenêtres du laboratoire, sur le foyer d'incendie. Sirène hurlante, une ambulance s'éloignait.

Miller et ses passagers coururent vers la porte défoncée qui vomissait un nuage de fumée âcre. Ils faillirent buter sur deux GI's, masqués, transportant un corps sur une civière. Angoissé, l'électronicien reconnut dans le blessé son premier assistant, George Fulton.

Avec Nelson et les biologistes, il escorta les brancardiers jusqu'à une ambulance. Le blessé entrouvrit les yeux et serra les dents avec une grimace douloureuse. Il aperçut son chef de laboratoire et chuchota, d'une voix rauque à peine audible dans le grondement des motopompes :

— Je... Je crois que... c'est le... cylindre qui a... explosé.

— Ne parlez pas, Joe, conseilla Miller après un regard à la blessure qu'il portait au cou et à l'épaule. Je viendrai vous voir tout à l'heure, à l'infirmerie.

Le blessé battit des paupières et les soldats s'installèrent à son chevet cependant que l'ambulance démarrait en lançant sa sirène.

— Le cylindre, murmura Nelson, atterré.

Le grondement des pompes se tut et les *firemen* abaissèrent leurs lances. Le feu, pris à ses débuts, avait été rapidement maîtrisé et les manchons d'aspiration destinés à éliminer la fumée ne tardèrent pas à s'arrêter. Un homme s'approcha, muni d'un projecteur. Nelson et les autres le suivirent lorsqu'il franchit le seuil du laboratoire en pataugeant dans une épaisse couche de mousse blanchâtre qui pétillait sous leurs pas.

Toutes les vitres des baies avaient volé en éclats et la plupart des instruments disposés sur les tables ou sur les consoles gisaient au sol, brisés, enchevêtrements biscornus recouverts de mousse carbonique. Le souffle de l'explosion avait projeté ces instruments avec violence contre les murs où l'on relevait aisément les multiples points d'impact. Une armoire en bois, une lourde et longue table et les coffrets de deux microscopes optiques, disloqués, entremêlés, formaient un tas noirci, presque carbonisé.

— Ce sont là les seuls objets qui ont été la proie des flammes, expliqua l'officier de la section de lutte contre l'incendie. L'explosion a donc provoqué plus de dégâts que le sinistre.

— Mais... Je n'ai pas vu mes autres collaborateurs, s'étonna Miller.

— Mes hommes, protégés par des scaphandres ignifugés, ont évacué leurs corps. Fulton, lui, n'a été découvert qu'une minute après, à l'autre extrémité du labo, écroulé au pied du vidéophone. Son éloignement relatif l'a sauvé.

— Leurs *corps* ? Bob et Augie sont donc...

— Oui, soupira le lieutenant. L'un a été décapité, l'autre littéralement déchiqueté par l'explosion. D'ailleurs, regardez, fit-il en s'approchant de la lourde table en bois, disloquée, consumée, rongée à son extrémité par une masse métallique qui *avait fondu sous la chaleur comme une vulgaire motte de beurre*.

« C'est tout ce qui reste de l'établi sur lequel ils travaillaient.

— La presse à bras, murmura l'électronicien en contemplant ce qui paraissait être une coulée de lave noire, figée, baignant dans une mare de neige carbonique. Et c'est le mystérieux petit cylindre transparent qui a provoqué ces dégâts, fondu les épaisses plaques d'acier de la presse et soufflé les appareils du labo après avoir tué mes assistants ?

« C'est inouï ! Le mécanisme interne noyé dans la matière limpide de ce bâtonnet ne ressemblait en rien à une charge d'explosif...

— Cet objet venait d'un autre monde, Red, fit observer Morrisson. Nous ne savions strictement rien de sa nature ni de son usage et...

— Vos conclusions péremptoires sont un peu hâtives, Morrisson, grogna le chef de la base. Comment pouvez-vous dire qu'il venait d'un autre monde — et vous pensez évidemment à Vénus — du moment que ni la capsule spatiale ni le X. 35 n'ont pu atterrir sur cette planète ?

— Burns n'a tout de même pas pu les fabriquer à bord de la fusée ! répliqua Barnett. Et la sphère d'émeraude ? Et les émeraudes brutes ? Et la terre ? Comment Larry Burns a-t-il pu fourrer tout cela dans ce sac dont la matière et l'origine nous sont pareillement inconnues ?

— Ce n'est pas à moi qu'il convient de poser ces questions, Barnett ! riposta sèchement le général. Burns est seul capable d'y répondre.... Sortons, ordonna-t-il. La commission d'enquête technique va avoir du boulot, ici, cette nuit.

Se frayant un passage parmi les groupes rassemblés devant le bâtiment, Anthony Farrel, directeur de la section de métallographie, marcha vers Nelson.

— Je savais vous trouver ici, Général...

Il fit une pause et regarda Miller :

— On m'a dit que deux de vos gars...

L'électronicien inclina simplement la tête, encore bouleversé par cette catastrophe.

— Sale histoire, Red...

Cachant son émotion sous une brusquerie qui ne trompait personne, le général Nelson interpella Farrel :

— Et cette chaise, Tony ?

— Tout à fait normale, Général. Du moins sur le plan métallo-chimique. Elle présente par ailleurs un phénomène inhabituel : *ses parties métalliques sont démagnétisées.*

— Démagnétisées ?

— Oui, Général. Et cela ne s'est pas fait tout seul. Cette chaise a été placée dans un champ magnétique contraire à son état magnétique naturel.

— Et l'interaction de ces deux champs contraires a provoqué sa démagnétisation ?

— Exactement, Général. Toutefois, je ne pense pas que Barnett et Morrisson aient eu, dans leur labo, un appareil générateur d'un tel champ démagnétisant.

— Absolument pas, confirma Barnett. Rien de semblable, chez nous.

— Par conséquent, ce champ était *étranger* à votre labo. J'en avais d'ailleurs la quasi-certitude.

— Et sur quoi repose-t-elle, votre certitude ?

— Sur l'étude de la coque de la capsule spatiale, Général.

— En effet, convint-il. J'avais oublié ce détail que vous m'avez donné tout à l'heure au vidéo.

— Oui, la plupart des organes et pièces métalliques intérieurs de la capsule sont démagnétisés, comme la coque... Retour-nez-vous à votre labo ? s'informat-il à l'adresse des biologistes.

Barnett consulta sa montre :

— Nous y resterons s'il le faut une partie de la nuit. Nous sommes habitués aux heures supplémentaires, ici.

— Bon. Je vous y rejoins dans une demi-heure. J'aimerais assez étudier au magnétomètre les divers appareils et objets métalliques de votre équipement.

Il s'éloigna et Nelson convia les biologistes et l'électronicien à l'accompagner jusqu'à la section Photo-cinéma. Holding, le directeur des laboratoires cinématographiques, reçut ses visiteurs avec une mine déconfite :

— Je viens de visionner les films ramenés par Larry Burns, Général.

— Intéressant ?

— Décevant.

Le chef de la base fit la moue :

— Ah ! oui ? C'est mauvais ?

— Non, Général. Les images sont excellentes mais elles se terminent sur une séquence... bizarre.

— Allons voir ça, décida-t-il, intrigué par les réticences de Holding.

Ils pénétrèrent dans une petite salle de projection pourvue d'une

quarantaine de fauteuils et prirent place sur une rangée du milieu.

— Moteur ! lança le chef de la section cinéma.

Les lumières s'éteignirent et sur l'écran panoramique apparut un globe brillant. Nimbé d'un halo diffus, il brillait d'une lueur vive, suspendu comme un phare dans la nuit de l'espace. Son éclat éclipsait celui des étoiles dispersées dans sa perspective.

— Vénus, filmée à cent cinquante mille kilomètres du X. 35 par ses caméras automatiques.

L'écran redevint blanc puis une autre vue apparut. Plus rapprochée, Vénus occupait la presque totalité de l'écran. Son épaisse atmosphère blanchâtre interdisait d'apercevoir sa surface. Un croissant d'ombre assombrit le bord Est de la planète et s'élargit insensiblement, tel un phénomène d'éclipsé.

— L'astronef X. 35 amorce une trajectoire courbe afin de contourner la planète pour reprendre ensuite sa course en direction de la Terre, commenta Holding. Pour contrebalancer les effets de l'attraction, il va accélérer et passer à quelque vingt mille kilomètres de la surface planétaire.

Il y eut encore un « trou » blanc sur l'écran et la courbe de Vénus reparut, avec, cette fois, une seule portion de son disque éclairé par le soleil.

— Maintenant, suivez très attentivement, conseilla Holding. La fusée a amorcé sa boucle autour de Vénus. Elle se rapproche..., va passer à son périégée... Regardez, en bas de l'écran...

Captivés, ils virent apparaître — tranchant sur l'hémisphère sombre de Vénus — un point brillant, rosé, qui s'élevait rapidement et virait au rouge.

— Qu'est-ce que c'est donc ?

— Je l'ignore, Général.

Le point lumineux grossit, se rapprochant de l'astronef et de ses caméras à une allure vertigineuse. Aveuglant, d'un rouge cerise vif, il éclipsa totalement l'éclat de Vénus.

Après une fugitive scintillation, l'écran s'assombrit et devint noir, parsemé parfois par des points et de brèves raies blanches.

— Et... c'est tout ? s'enquit le général, désappointé.

— Oui, Général. A partir de la séquence montrant ce halo, cette source lumineuse écarlate qui se précipite sur le X. 35, les films sont voilés.

— Voilés ? Il n'y a donc rien d'autre ?

— Rien, Général. Nous avons développé les trois autres bobines : elles sont totalement voilées... Probablement par cette source lumineuse rouge cerise qui grimpait à la rencontre du X. 35.

— Enfin, ça ne tient pas debout ! s'emporta le chef de la base. Comment une « lumière » — peu importe sa couleur — aurait-elle pu «

grimper » à la rencontre de notre fusée ? Il faudrait, pour l'admettre, supposer que Vénus est habitée... Et que ladite lumière était produite par un engin, un *astronef vénusien*. C'est ridicule !

— N'est-ce pas ridicule, Général, de penser qu'une chaise peut, *toute seule*, changer de place, décupler son poids et redevenir normale ?

— Oui, Morrisson, c'est ridicule, admit-il. Aussi ridicule que l'apparition et la disparition d'une troisième chaise dans votre labo ! C'est tellement absurde que j'en viens à me demander si un mauvais plaisant — très habile — n'est pas en train de se foutre de nous !

— Un mauvais plaisant, à la rigueur, aurait pu démagnétiser une chaise métallique, mais il n'aurait pas pu décupler son poids.

— Oh ! Sortons de ce cercle vicieux ! s'énerva le général. Nous n'avons que trop peu de données pour résoudre ces énigmes. Et de ce fait, toute tentative d'interprétation nous conduit à d'autres énigmes. Allons plutôt retrouver Miller ou l'attendre dans votre labo, Barnett.

De retour à l'infirmerie où il était allé prendre des nouvelles de son assistant blessé, l'électronicien trouva le général Nelson, les biologistes et Maxwell occupés à soupeser et tripoter l'unique chaise restant au laboratoire biologique.

Nanti d'un coffret sur le cadran duquel tremblotait une aiguille, Red Miller déclara :

— Je vais promener ce magnétomètre sur tous les objets métalliques de votre labo, Morrisson. Avez-vous changé de place un instrument, un appareil quelconque ?

— Non. Tout est dans l'état où nous l'avons laissé au moment de l'explosion. Nous venons toutefois de manipuler cette chaise et l'avons remise à sa place. Oh ! une chose, Red. C'est à côté d'elle que nous avons constaté la présence — puis la disparition — d'une troisième chaise.

— Bien. Je vais donc la prendre comme point de départ.

Le magnétomètre convenablement orienté, il fit le tour du siège sans quitter des yeux l'aiguille qui tressautait parfois sur son pivot. Sur le voyant lumineux d'un tambour rotatif, d'autres indications apparaissaient.

— Elle est partiellement démagnétisée dans sa partie gauche, dit-il en montrant les deux pieds et le montant du dossier en tubes de fer chromé. En revanche, la polarité du côté droit est inversée.

Il nota ces indications sur un calepin et s'approcha d'une armoire métallique.

— Démagnétisation légère.

L'électronicien contrôla ainsi deux microscopes, une centrifugeuse,

un agitateur mécanique, un four électrique. Parvenu proche de la porte donnant sur le hall, il fit subir le même test à un classeur métallique vertical.

— Tous ces instruments, appareils, ainsi que ce classeur, ont été plus ou moins démagnétisés, conclut-il, troublé par cette découverte. Où se trouvait la chaise... anormale avant que vous ne constatiez son étrange augmentation de poids ?

— Là-bas, à côté de la chaise que vous avez prise pour point de départ, répondit Morrisson en désignant l'autre extrémité du laboratoire. Du moins pouvons-nous jurer qu'elle y était avant d'avoir constaté son dédoublement — si vous m'autorisez cette image — et son apparition près de la porte.

— Selon vous, elle se serait donc *déplacée silencieusement* d'un bout du laboratoire à l'autre pendant que, le dos tourné, vous bavardiez avec le général ?

— Exactement.

— Oublions le caractère invraisemblable de ce déplacement et tenons-nous-en aux seules anomalies magnétiques, proposa Miller. Il semblerait donc bien que cette chaise... migratrice *a modifié à des degrés divers l'état magnétique de tous les objets auprès desquels elle est passée* ! Cela avant de redevenir normale, sur le plan de la densité, mais en perdant sa magnétisation naturelle au cours de son... périple le long de ce mur et de cette cloison.

— Je répugne à vous entendre parler de cette chaise comme vous le feriez d'un mobile... rumina le général Nelson, mais vos déductions me paraissent logiques.

Les biologistes furent d'accord et l'électronicien poursuivit en ouvrant la porte :

— Postulons que la chaise *voulait quitter le labo*. Son déplacement tend à le confirmer, puisqu'elle s'est dirigée vers la porte. Suivons-la en imaginant qu'elle a effectivement emprunté cette voie.

Nelson leva les yeux au plafond en haussant les épaules :

— O.K. Mais si Washington a vent de la comédie à laquelle je me prête en ce moment, je vais avoir droit à une retraite anticipée pour déséquilibre mental !

Des sourires crispés répondirent à sa boutade. Chasser une chaise fantôme risquait de compromettre sérieusement la réputation de chacun, ils le comprenaient fort bien.

— Dans ce couloir aux murs de ciment, nous manquons évidemment de repère, déplora l'électronicien.

— Le cendrier, là-bas, suggéra Barnett. Cela pourrait être un « relais », éventuellement...

Ils se dirigèrent vers l'angle du couloir où trônait le cendrier sur pied et Red Miller manipula son magnétomètre. Il se redressa, très

excité :

— *C'est un relais sur la piste que nous suivons ! Ce' cendrier est démagnétisé !*

Il réfléchit une minute et se renfroga :

— Autant pour moi ; mon raisonnement est faux. Si la chaise, parvenue à la porte de votre labo, avait déjà perdu son propre magnétisme par je ne sais quel phénomène physique inconnu, je me demande comment elle aurait pu, alors, démagnétiser ce cendrier !

— Mais alors, s'exclama Morrisson, il y a eu *deux* phénomènes concomitants : celui de la chaise proprement dit, alourdie et redevenue normale après avoir perdu son magnétisme, et puis... un phénomène physique effectivement inconnu, lié peut-être à la mystérieuse disparition de la troisième chaise ? Phénomène qui, lui, affecta ce cendrier.

Désorientés, ils firent encore quelques pas et s'arrêtèrent devant le grand miroir, à gauche de la porte d'entrée du hall. Ils regardèrent leur image réfléchie et les yeux de l'électronicien se posèrent sur les griffes de métal fixant la glace contre le mur. Il approcha son appareil, vérifia et lâcha un soupir :

— Magnétisme *nul*. Normales, ces griffes en acier chromé auraient dû affecter la sensibilité de l'instrument.

— Le... phénomène X est donc passé devant ce miroir et...

Les autres suivirent le regard de Fred Morrisson et le général acheva pour lui :

— Et il a « emprunté » la porte pour quitter ce bâtiment ? C'est ça ?

— Facile à vérifier, dit l'électronicien en faisant un pas vers les barres nickelées de la porte à double battant. Démagnétisées, naturellement, annonça-t-il après un coup d'oeil à son appareil. Autrement dit, le « phénomène » a pris la porte !

Le chef du Centre Spatial se gratta la nuque. Relevés dans une grimace d'incompréhension, ses sourcils formaient deux rides sur son front.

— Tout bien pesé, Messieurs, je vais laisser reposer mes méninges jusqu'à demain. Je prendrai au besoin un somnifère !

A huit heures du matin, le Dr Thomas Fowler, psychanalyste de la Section de Médecine Spatiale de la base, introduisait le général Nelson dans son bureau. Agé d'une quarantaine d'années, blond, robuste, volontiers jovial, le Dr Fowler, d'un naturel sympathique, devait généralement inspirer à ses « patients » la confiance indispensable à l'exercice de sa profession.

— Excusez-moi d'avoir fait appel à vous à une heure si matinale, Général. Mais je désirais, avant le réveil de Burns, vous faire entendre

certaines paroles... bizarres qu'il a prononcées pendant son sommeil. Une infirmière a passé la nuit à son chevet, enregistrant sur magnétophone le moindre de ses murmures. J'ai sélectionné, sur une bande magnétique, les passages intéressants par leur étrangeté.

Il enfonça la touche « écoute » de l'appareil et se cala dans son siège tandis que l'officier supérieur lui offrait une MS International... et oubliait de lui donner du feu ! Le haut-parleur du magnétophone diffusa une respiration dont le rythme s'accélérait. Suivit un murmure indistinct puis la voix de Larry Burns, endormi, se fit entendre :

— *Je crèverai... dans ce cercueil... et toi aussi ! Tu peux t'agiter, tourner autour de moi... et me jouer la comédie... Pas dupe... Pas encore. Ça valse un peu..., là-dedans, mais j'y vois encore... assez clair.*

Profitant d'un court silence, le psychanalyste commenta :

— En disant « là-dedans », Burns parle de son esprit, de sa tête, si vous voulez.

— *Tu remets ça !* murmura la voix, plus rauque. *Fous-moi la paix ! Tu n'es pas Vénus. Tu empruntes ses traits, mais tu n'es pas elle... Vénus, mon amie... (petit rire plein d'amertume). Mon amie... Pauvre amie. Je garderai à jamais ce magnifique joyau... Gage de ton amitié. Amitié... Pourquoi, amitié, seulement ? Pas le temps. ..line nous ont pas laissé le temps... le temps... Et je vais crever...*

La voix de Larry Burns se fit plus sourde, sa respiration plus haletante. Le Dr Fowler dut augmenter le volume du son.

— *Je vais crever, Dieu sait où ! Ces maudites créatures nous ont séparés ! Elles se sont... débarrassées de moi... Hop ! balancé, Larry Burns, balancé dans l'espace... Le grand plongeon, quoi... (ricanement). Salut, Général ! Salut, Barnett, Morrisson... Salut, les fantômes... Marrant... Moi... Peut-être... fantôme...*

Le psychanalyste coupa le contact :

— C'est tout, le reste est inintelligible.

— C'est déjà là un beau discours, pour un dormeur !

— Burns n'a pas débité ces phrases d'affilée, le détrompa-t-il. Vous venez d'entendre un montage des paroles qu'il a prononcées pendant toute la nuit et que j'ai accolées bout à bout, afin de former un tout à peu près intelligible.

— Ah bon. Et que déduisez-vous de ce délire, Fowler ?

Le praticien ne répondit pas tout de suite.

— Ce n'est pas tout à fait du délire, Général. Pendant son sommeil, Burns a été soumis à l'électroencéphalogramme. Et les rythmes de ses ondes cérébrales ne sont pas ceux que l'on enregistre chez un sujet atteint d'un déséquilibre psychique momentané. L'étude de son électroencéphalogramme prouve qu'il parlait simplement en état onirique, en état de rêve. Au demeurant, son sommeil était assez paisible puisqu'il avait reçu une dose de *Chlorpromazine* ([9]). J'avais

d'ailleurs traité Burns à la *Chlorpromazine* justement pour combattre les effets du *LSD* dont nous avons relevé des traces en analysant son métabolisme basai.

— *LSD* ? Il se droguait ?

— Bien sûr que non ! se récria Fowler. Le *LSD* ou acide lysergique diéthylamide, cette saloperie qu'utilisent les drogués, peut aussi se former spontanément dans l'organisme. Cet hallucinogène affecte alors le métabolisme cérébral et crée des hallucinations. L'un de ses antidotes est précisément la *Chlorpromazine*. Ce tranquillisant, administré à Burns en début d'après-midi, a donc eu le temps de combattre en lui l'action psycho perturbatrice du *LSD*. Par conséquent, notre patient n'était pas en proie au délire, cette nuit, et ses paroles sont presque certainement le reflet de ses... *souvenirs*. Du moins de souvenirs à peine travestis par le rêve.

— Bon Dieu, Fowler ! Vous ne voulez pas dire que... ces paroles enregistrées expriment des souvenirs *réels* ?

— Je ne l'affirmerais pas catégoriquement, Général ; cela supposerait que le cerveau humain nous a livré tous ses secrets, ce qui malheureusement n'est pas le cas. Mais les courbes de l'électroencéphalogramme de Larry Burns sont facilement identifiables. Les ondes qui les ont produites sont celles d'un cerveau *normal* ; le cerveau d'un individu endormi.

— Ecoutez, Fowler, conseilla Nelson en se forçant au calme. Votre spécialité est assez étrangère à l'astronautique, mais vous devez savoir que le *X. 35* devait décrire une orbite en forme de *huit* dont la « boucle » supérieure aurait *ceinturé* Vénus et la boucle inférieure la Terre. Techniquement, le vaisseau était *incapable de se poser*, ni sur Vénus ni sur la Terre. Au retour, il devait orbiter autour du globe et c'est au cours de ce vol orbital qu'il aurait éjecté la capsule récupérable dans laquelle Burns devait prendre place pour regagner le sol. Quant à la fusée, elle se serait consumée par friction dans l'atmosphère en se rapprochant du sol suivant une spirale concentrique.

« Par conséquent, Burns n'ayant matériellement pas pu se poser sur Vénus, cette impossibilité détruit *ipso facto* votre version concernant les souvenirs d'événements que Burns n'a *pas* pu vivre ! A noter en passant que ces prétendus événements impliqueraient l'existence sur Vénus d'une espèce *intelligente* capable de vivre *dans une atmosphère de gaz carbonique* ! Je suis bon public mais, là, je ne marche plus !

Très décontracté, le psychanalyste rétorqua :

— Vous m'avez demandé mon diagnostic, Général. Je vous l'ai donné. Il est basé sur des faits cliniques, sur l'interprétation caractéristique, éprouvée, d'un électroencéphalogramme. Il vous appartient, certes, d'avoir votre opinion là-dessus. Mais je vous affirme qu'en l'occurrence, votre position arrêtée est *fausse*, et cela en dépit de

l'exactitude technique de vos remarques concernant le X. 35 dont je connais les limites de possibilités et de performances.

Le général Nelson secoua doucement la tête :

— C'est insensé, Fowler. Aussi insensé que de prétendre faire franchir le Pacifique à une bicyclette par ses propres moyens !

Le *buzzer* du vidéophone grésilla. Le psychanalyste s'excusa, abaissa le contacteur. Une blonde infirmière apparut sur le petit écran.

— Notre patient vient de se réveiller, Docteur.

— Comment est-il ?

— On ne peut mieux. Il a hésité, au début, à admettre qu'il était bel et bien sain et sauf... et sur la Terre, sourit-elle.

— Il a donc fini par l'admettre ?

— Oui, Docteur, tout à fait...

— Son comportement est normal ?

— Oui, mais il est assez mécontent.

— Vraiment ? Pourquoi ?

— Parce que j'ai refusé de lui faire apporter trois œufs au bacon avant votre visite, Docteur.

Le psychanalyste et Nelson échangèrent un regard décontenancé, puis ils éclatèrent de rire.

— C'est bon. Je vais l'examiner et, ma foi, s'il est en bon état comme je le suppose, il aura droit à ses œufs au bacon !

CHAPITRE V

Amusés, Fowler et le général Nelson regardaient Larry Burns qui, assis dans son lit, achevait de dévorer ses œufs au bacon.

— Alors, Larry, ce petit déjeuner était-il suffisamment *tangible* ?

— Tangible et excellent, Docteur, répondit-il sur le même ton. Finies, les hallucinations...

Il hésita une seconde, puis :

— J'ai débloqué, n'est-ce pas, hier au « terminus » ?

— Vous étiez assez ébranlé, admit Fowler, assez las, mais non pas épuisé... ni mort comme vous auriez dû l'être ! De fait, je crois qu'on peut vous considérer comme un « miraculé » ! Ces dix-huit heures de sommeil vous ont fait le plus grand bien et vous êtes maintenant en excellente condition physique.

— Physique, *seulement* ? Eh ! Vous ne pensez tout de même pas que je...

Il se tapota le front avec l'index dans un geste éloquent.

— Non, Burns, rassurez-vous, l'apaisa le général Nelson. Fowler est persuadé de votre bon équilibre mental et je suis prêt à le suivre dans ce jugement. Toutefois, je vais m'exprimer sans détours. Cette nuit, vous avez parlé dans votre sommeil. Et vos paroles, selon le Dr Fowler, seraient le reflet de souvenirs *réels*... que je ne puis admettre tout à fait.

— Qu'ai-je dit qui vous tracasse, Général ?

Sur un signe du commandant de la base, le psychanalyste mit en marche le magnétophone placé sur une chaise, au bord du lit. Le cosmonaute écouta très attentivement ses propres paroles enregistrées pendant son sommeil et prononcées d'une voix tantôt monocorde, tantôt vibrante et ponctuée de halètements. Cette évocation l'émouvait, le jetait dans un trouble qu'il ne cherchait pas à cacher.

Nelson le considéra longuement :

— Burns, dans votre sommeil, vous faites allusion à deux ou trois personnes... ou « catégories » de personnes. L'une que vous repoussez avec hargne et que vous dites laide, affreuse ; une seconde que vous appelez *Vénus, mon Amie*. Enfin, une troisième catégorie que vous nommez *maudites créatures* et dont vous dites qu'elles se sont débarrassées de vous. Je me refuse à voir là autre chose qu'une forme de rêve, de cauchemar au cours duquel vous avez parlé, murmuré, exprimé votre angoisse.

Larry Burns prit l'avis du praticien :

— N'est-il pas normal, courant, qu'un rêve, un cauchemar reflète l'image nette ou symbolisée des événements vécus par le dormeur ?

— Tout à fait normal, Burns.

— Eh bien, fit-il en regardant alors le général Nelson, pourquoi ne pas admettre que c'est précisément mon cas ? Je ne me souviens pas d'avoir prononcé ces paroles, fit-il en désignant du menton le magnétophone. Mais ce dont je me souviens parfaitement — du moins en partie — c'est d'avoir vécu la plus fantastique des aventures dont mes balbutiements nocturnes n'ont pu vous donner qu'un très vague aperçu ! Toutefois, je ne saurais expliquer mon retour sur la Terre et j'ignore également tout ce qui s'est passé pendant près de cinq mois que dura mon absence. En effet, mes souvenirs couvrent une période *beaucoup plus courte*. J'ai donc dans mon esprit un « trou noir » d'environ quatre mois et demi...

Le général Nelson s'agita sur son siège :

— Burns, vous feriez bien de nous raconter votre histoire, depuis le début...

— C'est mon intention, Général, mais vous ne me croirez pas. Je me demande s'il ne serait pas préférable que le Dr Fowler me harnache avec le fourbi du détecteur de mensonge. Cela cautionnerait mon récit, non ?

— Je suis heureux que cette proposition vienne de vous, Burns, avoua le psychanalyste. Vous êtes d'accord, Général ?

Celui-ci opina, gêné malgré tout :

— Comprenez-moi, Burns, je ne mets pas en doute votre bonne foi, mais nous...

— Je comprends, Général, interrompt le cosmonaute pour le mettre immédiatement à l'aise. La sincérité du récit — apparemment extravagant — que je vais vous faire exige vraiment d'être contrôlée. C'est pourquoi je réclame l'épreuve du *lie detector*.

Une infirmière apporta des pantoufles et une robe de chambre au rescapé de l'espace qui se mit debout, hésita une seconde puis fit quelques pas autour de son lit.

— Ça ira, sourit-il. Même pas de vertige... et pas trace de fatigue. Il faut bien l'admettre : si j'ai perdu la notion du temps pendant quatre mois et demi, cet entracte n'a pas été pour moi une période de jeûne ! « On » m'a nourri — et bien nourri ! — durant cette longue inconscience...

« A votre disposition, Dr Fowler.

Les trois hommes quittèrent la chambre pour gagner, à l'extrémité du couloir, une salle annexe de la Section de Médecine Spatiale.

— Voici la « Salle de la Question », plaisanta Fowler en désignant du geste la pièce claire meublée d'une console de commandes reliée par des câbles à un fauteuil inclinable. Ici, rien de comparable au caveau de torture médiéval : pas de chevalet, pas de brodequins à pointes ni de palan à estrapade ! Un fauteuil spécial connecté au

détecteur de mensonge et le « coupable » est démasqué sans avoir à subir de sévices physiques.

— Encourageant, railla Burns en prenant place sur le siège tandis que le psychanalyste refermait sur sa poitrine la « ceinture pneumatique de Marey » reliée par un tube en caoutchouc cannelé à l'enregistreur respiratoire.

Fowler passa autour de son bras gauche le brassard d'un sphygmomanomètre — pour contrôler les variations de tension artérielle durant « l'interrogatoire » — et fixa à sa main droite un bracelet maintenant en place un petit appareil en forme d'écouteur téléphonique, instrument chargé de déceler la sueur par variation de la résistance électrique de la peau.

— Installez-vous confortablement, conseilla-t-il, et posez bien à plat vos pieds sur la plaque métallique. Cette plaque et les accoudoirs du fauteuil — reliés au *lie detector* — forment rhéostat et décèlent les moindres raidissements musculaires des membres. Nous allons maintenant procéder à l'habituel test d'étalonnage destiné à mesurer votre degré d'émotivité, ce dont je tiendrai compte dans l'interprétation de vos réactions ultérieures. Vous devez connaître la méthode des cartes ?

— Naturellement, Docteur. Je choisis une carte sans vous la montrer et la remets dans le jeu que vous mélangez. Vous me montrez alors successivement les cartes du paquet et je réponds *non* à chaque carte ; *même lorsqu'il s'agit de celle que j'aurai choisie*. A cet instant, le détecteur décèlera mon mensonge et vos appareils, après plusieurs expériences-tests, établiront un degré moyen d'émotivité induit par chaque réponse fausse.

— C'est parfait. Commençons le test...

Celui-ci se déroula fidèlement comme prévu et le praticien suivit attentivement sur la bande de papier millimétré le tressaillement subit des trois plumes encreées au moment où Burns répondait *non* pour la septième fois.

— Dame de cœur, n'est-ce pas ? C'est là que vous avez triché dans votre réponse ?

— Exact, sourit-il en tournant la tête pour regarder, sur le tambour rotatif, la bande hachurée qui portait une brusque courbe ascendante sur chacun des tracés ([10]).

Au bout de quelques minutes, le psychanalyste interrompit le test d'étalonnage :

— C'est bon, Larry. Vous pouvez commencer votre récit. Je branche le magnéto...

— Bien, accepta Burns, peu impressionné par ce dispositif « violateur de conscience ». Onze jours après avoir quitté la Terre, le X. 35 approchait de Vénus et commençait à infléchir sa trajectoire afin

de contourner la planète. Les caméras automatiques entraient en action et je venais de vous adresser un message radio annonçant que tout allait bien à bord. Il était convenu que je communiquerais avec la base, brièvement, toutes les dix minutes dès l'amorçage de cette courbe et jusqu'à ce que le X. 35 se soit placé sur sa trajectoire de retour. Les caméras électroniques fonctionnaient en permanence et je ne quittais pas des yeux l'image de Vénus sur mon écran. Le X. 35 n'allait pas tarder à passer à son périégée, c'est-à-dire à quinze mille kilomètres de la planète. A ce moment-là, j'ai vu apparaître sur l'écran un point brillant et mon radar s'est affolé. J'ai immédiatement signalé la chose à la base et attendu avec anxiété la réponse qui devait me parvenir avec un décalage d'environ trois minutes, temps nécessaire aux ondes radio pour parcourir le trajet Vénus-Terre et retour soit un peu plus de quatre-vingts millions de kilomètres à cette époque.

« Las, rien ne me parvint de Houston. Mon récepteur restait muet.

— Nous-mêmes n'avons jamais reçu ce message, Burns, indiqua le général Nelson.

— Je n'ai pas tardé à comprendre que toute liaison radio était désormais interrompue entre le X. 35 et la Terre. La perturbation qui affectait mon radar de bord devait brouiller aussi mes émissions, en dépit de la différence de fréquence. Les télécaméras, elles, fonctionnèrent encore pendant deux ou trois minutes.

« Sur l'écran, le point lumineux grossissait. Il devenait aveuglant et je vis bientôt une sorte de halo de lumière rouge vif, un rouge cerise éblouissant, foncer droit sur moi puis sortir brusquement du champ des télécaméras. Mon écran se brouilla, devint terne. Je ne voyais plus l'orbe gigantesque de Vénus ni, au-delà, l'espace et les étoiles.

« J'éprouvais peu à peu une sensation bizarre de légèreté semblable à celle qu'on éprouve en chute libre ou lorsque l'astronef n'est plus soumis à l'accélération. Or, cet état d'impesanteur était inexplicable car les réacteurs du X. 35 fonctionnaient. Il infléchissait sa courbe de vol autour de Vénus afin de se placer ensuite sur sa trajectoire de retour vers la Terre. Hallucination ? Nullement. Mon fétiche — un « Donald » en matière plastique — flottait à hauteur de mes yeux, retenu par un cordonnet fixé au-dessus de l'écran.

« J'hésitais à faire donner les réacteurs de secours, appréhendant de brûler un carburant qui me serait précieux pour accomplir les vols circumterrestres, au retour, pendant lesquels ma capsule largable serait éjectée. En fait, cette mesure n'aurait servi à rien : les cadrans du tableau de bord n'indiquaient aucune chute. Le X. 35 était à la fois soustrait au champ gravitationnel de Vénus et à l'accélération de ses réacteurs. Phénomène incompréhensible. Incrédule, je regardais sur mon tableau de bord les aiguilles des divers cadrans revenir à zéro ou cesser de bouger : pompes à injection stoppées, jauges à niveau des

carburants-comburants immobilisées, refroidisseur des chambres de combustion arrêté, circuits d'allumage HS ! Pendant dix secondes, j'eus des sueurs froides : le « recycleur » d'air couplé au générateur central d'air synthétique avait cessé de fonctionner ! C'est alors que le générateur chimique auxiliaire — générateur à oxylythe — prit le relais et m'évita l'asphyxie.

« Je perçus une sorte de raclement suivi d'un léger choc. Ce choc, à peine sensible, semblait venir *du dehors*, de *l'espace*. Je rejetais cette idée saugrenue sans pour autant savoir ce que je devais faire. Les hublots ne montraient que de la grisaille ; il m'était impossible d'observer l'espace. De nouveau, je perçus un bruit bizarre, comme un crépitement entrecoupé de sifflements suraigus qui me vrillaient le tympan. Le bruit provenait de dessous mes pieds, de la soute où la capsule spatiale se trouvait amarrée dans sa tubulure d'éjection.

« Inquiet, je quittai mon siège-couchette et débloquai l'écoutille menant à cette soute. Le bruit me parvint, beaucoup plus net, très proche, *assourdissant*. J'allais descendre les degrés de l'échelle lorsqu'un fracas de métal me cloua sur place tandis qu'une étrange lumière mauve envahissait le réduit cylindrique. Je refermai instinctivement l'écoutille et me mis à trembler. J'étais hébété ; un bourdonnement lancinant battait dans mes tempes, gagnait ma tête et me brûlait. Je perdis connaissance.

« Lorsque je revins à moi, j'étais étendu sur le dos. Mon épaule gauche me faisait mal et une lumière vive m'aveuglait à travers mes paupières closes. Je tournai la tête et massai mes paupières douloureuses. Puis je m'assis, bouleversé, clignant des yeux : mes mains, nues, avaient pu tout naturellement se porter à mon visage. *Je n'avais plus de casque, plus de scaphandre* et portais la seule combinaison de corps en nylon sur laquelle on revêt l'épaisse combinaison pressurisée ! Autour de moi régnait une température de serre ; je transpirais.

« Je m'habituais à la lumière blanchâtre qui m'environnait. Une lumière curieusement diffractée à travers une brume diaphane présente partout. La migraine cognait sous mon crâne. Je m'allongeai de nouveau et fermai les yeux, cherchant à me souvenir. En vain. De toute évidence, je n'étais *pas* dans l'étroite cabine du X. 35 non plus que dans la capsule largable. Sous mes doigts, *je palpais de la terre*, du sable probablement. Un sable tiède. Soudain, je sentis sur mon front et ma joue un frôlement léger et me rejetais vivement de côté. Ce mouvement raviva la douleur dans mon épaule. Un peu à l'écart de ce contact bizarre, j'ouvris les yeux : *ce n'était qu'une femme...*

Le général Nelson tressauta sur son siège, regarda le psychanalyste et tous deux, sans se concerter, braquèrent leurs yeux sur la bande de papier du *lie detector* : l'amplitude du graphique tracé par les trois

plumes encrées n '*avait pas varié*.

— Je peux continuer ? demanda Burns, amusé par leur expression sidérée.

— Heu... Oui, Burns, continuez, répondit le Dr Fowler qui, un sourcil levé, jeta un dernier coup d'œil critique aux cadrans du pupitre de contrôle.

— Je disais donc qu'une jeune femme, vêtue d'une longue tunique bleu ciel, se tenait près de moi. Un genou à terre, elle me regardait, attentive, inquiète peut-être. Ses yeux noirs, en amandes, étaient étranges ; leur pupille, ovale, se contractait parfois pour devenir une simple fente verticale dorée. Je songeais à des yeux de chat. Son visage, d'une remarquable pureté, offrait un teint olivâtre du plus curieux effet. Elle restait immobile à me regarder comme on regarde... une chose insolite. Son visage s'anima peu à peu et elle me sourit, me parla, d'une voix aux inflexions chantantes, bizarres. Ses paroles étaient comme une musique mais je ne compris pas un traître mot.

« Je me mis sur un coude et cet effort m'arracha une grimace. Je constatai alors, sous une large déchirure de ma combinaison intérieure, la présence d'un assez gros pansement. La jeune femme posa sa main sur mon bras et secoua doucement la tête en me parlant. Visiblement, elle me conseillait de ne pas y toucher.

« La brume se dissipait peu à peu, laissant apparaître des rochers jaunâtres, des touffes de végétaux mauves, orange, moussus parfois. Ma vue ne portait pas très loin ; des voiles de brume drapaient encore le paysage à une distance difficile à apprécier. A travers ce brouillard humide, je finis par distinguer trois silhouettes qui marchaient vers moi... vers *nous*. Je reconnus trois hommes, également vêtus de longues tuniques claires. L'un d'eux était un vieillard, septuagénaire, pensai-je, mais droit comme un I et solidement charpenté. Les deux autres, apparemment, devaient avoir mon âge.

« Vénus...

Il s'interrompit et sourit à ce mot qui évoquait pour lui des souvenirs, semblait-il, agréables.

— Oui, c'est ainsi qu'au début j'ai baptisé cette... femme. Son nom — je l'ai su par la suite — est à peu près imprononçable pour nous. Sa contraction phonétique pourrait donner : *Bédélia*. Vénus ou Bédélia, donc, s'entretint avec ces hommes, nu-tête comme elle. Leurs cheveux étaient d'un noir à reflets bleutés. Ceux de Bédélia, très longs et tombant en rouleau sur ses épaules, étaient résolument bleu roi, étrangement brillants.

« Les trois hommes me dévisageaient avec la plus vive curiosité. Leurs yeux se posèrent sur mon épaule blessée cependant que Bédélia m'aidait à me relever. Le vieillard — drapé dans une ample tunique blanche — me sourit cordialement et inclina la tête. Il murmurait des

paroles dans sa langue chantante où, fréquemment, revenait le mot *Shuloolrha*.

« Ce terme, je devais l'apprendre bientôt, est le nom... « indigène » de Vénus.

— *Vénus* ? ne put s'empêcher de tiquer le général Nelson. Mais enfin, comment pouviez-vous respirer, sans masque, dans son atmosphère dont nous savons qu'elle est composée de gaz carbonique ? Et la température au sol aurait dû vous rôtir !

— Tout à fait exact, Général, mais je n'étais pas sur Vénus. Du moins, pas sur *notre* Vénus, mais sur sa réplique — différente — existant dans un univers parallèle ! Une planète à l'atmosphère lourde mais respirable, à la température équatoriale sans commune mesure avec la fournaise décelée par les sondes russes *Venera*. Ce n'est pas sur le moment que j'ai compris tout cela, mais plus tard et j'imagine votre incrédulité devant cette notion rebutante d'univers parallèle, de mondes évoluant dans un continuum espace-temps étranger au nôtre et demeurant inaccessible avec nos vaisseaux cosmiques actuels.

« Cela posé, il devenait évident qu'« on » m'avait fait basculer dans une autre dimension, ou « translaté » sur une planète ayant de loin les apparences de Vénus mais qui offrait pour nous un biotope parfaitement compatible avec les exigences de notre physiologie.

Estomaqué, le général Nelson jeta une fois encore un coup d'oeil au graphique inscrit sur la feuille millimétrée ; il soupira, résigné devant l'arbitrage impartial du détecteur électronique de mensonge :

— C'est dur à avaler, Burns, mais continuez.

— Je ne suis pas fâché d'avoir réclamé la caution de cet appareil : son verdict coupe court à toute discussion ! Au fait, où m'étais-je arrêté ?

— Un vieillard et deux jeunes hommes..., commença Fowler.

— Ah ! oui, fit Burns en reprenant le fil de ses pensées. Pendant que le vieillard me parlait dans sa langue incompréhensible pour moi, j'eus l'impression que ses compagnons

— Bédélia, aussi — étaient inquiets, sur le qui-vive. Renonçant à comprendre ce que je ne *pouvais pas* comprendre, je dessinaï sur le sable la silhouette de mon astronef. Le vieillard hocha la tête et me montra un point de l'horizon. A une assez grande distance, à travers les voiles de brume de plus en plus ténue, je distinguais effectivement le cône du X. 35, posé *verticalement et sans que ses ailerons aient été déployés* !

« Au reste, déployées ou pas, les ailes delta du X. 35 eussent été incapables de le faire se poser sans casser du bois. Cette prouesse lui était interdite. Et doublement s'il s'agissait d'un atterrissage *vertical* ! Ce mystère me dépassait. Je voulus marcher vers la fusée mais le vieillard et ses compagnons me retinrent. Leur visage exprimait une

vive anxiété et je crus comprendre qu'ils me conseillaient de parler plus bas, sinon de me taire. Car, machinalement, je les interrogeais en anglais et sur un ton qui montait, involontairement.

« Intrigué par ce manège, j'acquiesçai et les suivis à travers un dédale de rochers ocres, suant de la tête aux pieds dans cette atmosphère plus chaude que la nôtre alors qu'eux-mêmes semblaient très à l'aise et s'accommodaient fort bien de cette chaleur lourde. Nous marchâmes pendant plus de deux heures. La brume s'était enfin dissipée. Très hauts dans le ciel blanchâtre, d'énormes nuages, gris et blanc bleuté, nous cachaient en permanence le soleil, mais ses rayons, diffractés par les gaz atmosphériques, donnaient une lumière vive, presque éblouissante. Parfois, à travers l'épais matelas nuageux, un halo dessinait la masse aveuglante mais diffuse du soleil beaucoup plus proche de Vénus qu'il ne l'est de la Terre ; comme c'est le cas, « là-bas » aussi, dans ce continuum où doivent exister une Terre n° 2 et une réplique des autres planètes du système solaire.

« Nous marchions maintenant sur une espèce de mousse touffue, très grasse, gluante dans ces jeunes « pousses » qui ressemblaient alors à des moisissures géantes. Ça et là croissaient des végétaux aux formes bizarres, extravagantes, d'une étrangeté qui n'était pas sans rappeler certains paysages de Léonor Fini, mitigés de Max Ernst et Salvador Dali. De l'étrange à l'état pur, somme toute. Nous traversâmes une forêt aux spécimens tellement incongrus que j'en vins à me demander si Lewis Carroll n'avait pas été un Vénusien bon teint égaré sur la Terre ! Une Alice effarouchée poursuivie par un gros lapin à redingote ne m'aurait pas étonné outre mesure ! sourit-il.

« Au-delà de la forêt m'apparut Korlag, une cité insolite à mes yeux, avec ses immeubles hauts et étroits, de teinte uniformément bleutée, translucides parfois. Cette substance bleutée à très haut pouvoir réfléchissant — de même que le tissu des tuniques — ont pour but de réfléchir au maximum les rayons, très chauds, du soleil. L'épaisse atmosphère de Vénus constitue un bouclier efficace contre les radiations solaires nocives ; malgré cela, la lumière visible et les infrarouges qui parviennent au sol sont plus violents que sur notre planète. C'est d'ailleurs pourquoi les vêtements et sous-vêtements vénusiens sont confectionnés dans un tissu spécial, à la fois isothermique et thermorégulateur.

— Vous voulez parler de cet étrange maillot de corps, d'un brillant argenté, que vous portiez sous votre combinaison de vol ? s'enquit le docteur Fowler.

— C'est là en effet un maillot thermorégulateur, confirma Burns. Mais j'y reviendrai. Je fus donc conduit à Korlag et là, je remarquai un changement dans l'attitude de mes compagnons. Leur inquiétude s'était dissipée et ils empruntaient des avenues grouillantes d'hommes

et de femmes... Oui, insista-t-il, les Vénusiens *sont* humains au sens biologique du terme et c'est tout naturellement que j'emploie ce mot pour les désigner.

« Nous circulions librement à travers les artères les plus mouvementées de Korlag où vrombissaient des véhicules aux lignes sobres, aérodynamiques mais somme toute pas très différents, extérieurement, de nos voitures à turbine. La ressemblance ne s'arrête pas là. En métaux ultra-légers, utilisant des souffleries annulaires qui les propulsent sur un coussinet d'air, ces *aéromobiles* se déplacent indifféremment sur le sol ou dans l'air. Si, en les voyant se mouvoir, sans roue, j'ai compris ce principe, j'ignore, par contre, celui de leur moteur.

« Quant à nous, pour l'instant, nous nous déplaçons à pied ! Sur notre passage, les promeneurs s'arrêtaient, saluaient respectueusement le vieillard et me dévisageaient avec curiosité, sinon avec stupeur. Outre ma combinaison blanche en nylon, je compris que mon teint clair, rosé, était aussi pour eux l'objet d'une vive surprise. De fait, les Vénusiens sont tous olivâtres, mais vus à la lumière du jour seulement. A la lumière artificielle, leur peau est au contraire plus pâle, presque analogue à la nôtre. Ce phénomène est produit par une réaction photochimique au niveau de leurs pigments cellulaires.

« Assez gêné dans ma combinaison, j'évitais les regards des badauds ! Au fond d'un parc dont les arbres bizarres — d'énormes cônes de mousse violette — ployaient et se gonflaient sous les assauts du vent, nous entrâmes enfin dans la demeure de Pheldar, le vieillard. Singulière demeure en forme de cône translucide sans porte ni fenêtre apparentes. Nous nous approchâmes de la base de ce dôme haut de douze mètres environ. Une portion du mur translucide s'éclaircit, devint transparent... et disparut. L'ouverture rectangulaire franchie, le mur se reforma, intact, dans notre dos ! Invisible de l'extérieur, seul un tracé phosphorescent marquait l'emplacement de la « porte ».

« Lorsque nous fûmes rentrés, Pheldar, Bédélia et les deux autres Vénusiens eurent une réaction très humaine : ils poussèrent ensemble un profond soupir de soulagement dont la cause m'échappait. Après quelques mots à ses compagnons, Pheldar m'invita à le suivre. Nous entrâmes tous deux dans une sorte d'antichambre où mon guide déplaça une porte coulissante, celle d'un réduit dans lequel étaient suspendus des tuniques bleutées et des maillots de corps thermorégulateurs. Il me donna ces deux types de vêtements ainsi qu'une paire de chaussures en matière transparente, aux semelles très épaisses également thermorégulatrices. Pheldar me fit alors entrer dans une salle d'eau. Oui, une espèce de douche constituée par un grand cercle vertical tournant autour d'un socle fixe au milieu du parquet. En montant sur ce socle, le cercle se mettait à tourner et

expulsait une spirale liquide.

« Pheldar me laissa seul après un signe amical et je pris là, sourit Burns, la meilleure douche de ma vie ! Un moment plus tard, le maillot de corps isothermique sous ma tunique bleutée, je rejoignis — un peu gauche dans cette tenue — mes hôtes qui bavardaient dans la grande pièce où nous étions entrés en arrivant. Sur une table entièrement transparente, du même vert limpide que les sièges, des couverts étaient disposés ; des couverts et des assiettes assez semblables aux nôtres, ce qui n'a rien de surprenant chez des êtres absolument humains.

« Le repas fut des plus savoureux mais la composition des mets et leur nature demeurèrent pour moi totalement étrangères. Je passai la journée en compagnie de Pheldar et Bédélia, sa fille. Les deux jeunes Vénusiens étaient partis mais d'autres vinrent, presque sans arrêt, rendre visite au vieillard dans le courant de la journée. Ce fut un défilé quasi ininterrompu et je dus, volontiers d'ailleurs, me prêter à la curiosité de ces visiteurs dont certains, je le compris, étaient des scientifiques. Biologistes ou physiologistes, ils m'examinèrent, m'auscultèrent, me firent subir une prise de sang, contrôlèrent mes réflexes, ma capacité thoracique, ma force musculaire avec une sorte de dynamomètre, mais tout ceci assez sommairement, me sembla-t-il. Tous paraissaient... pressés, impatients de s'en aller. Pourtant, ils se montraient ravis de me voir et cherchaient visiblement à me témoigner une sympathie que d'instinct je savais sincère.

« La nuit venue, Pheldar et sa fille devinrent passablement nerveux. Je sentais grandir leur anxiété au fil des heures. J'aurais aimé visiter la ville, ses curieux édifices hauts et étroits mais Bédélia secouait la tête avec mélancolie lorsque je m'approchais des larges baies, invisibles de l'extérieur. Je ne parvenais pas à m'expliquer cette angoisse. Vers le milieu de la nuit, Pheldar apporta de grandes capes noires dont le capuchon formait cagoule. Imitant mes hôtes, je m'enveloppai dans une de ces capes et cachai ma tête sous la cagoule. Ainsi accoutrés, nous sortîmes et, sans bruit, nous enfonçâmes dans le parc. La nuit était totale et Bédélia avait pris ma main pour me guider. A l'aisance de ses mouvements, je réalisai que les Vénusiens étaient nyctalopes. Nous fîmes halte devant un monument, une statue dont je ne pus distinguer les traits. Le socle pivota, démasquant un étroit escalier descendant en pente douce. Je suivis mes hôtes et le socle se remit en place, dissimulant l'entrée de ce souterrain dont les murs irradiaient graduellement une lueur pâle.

« Nous avons marché pendant une demi-heure et sommes arrivés au pied d'un autre escalier, fermé au sommet par un panneau de métal. Pheldar appuya sa main à plat sur le bord gauche du panneau qui s'effaça silencieusement. Un froid glacial me saisit : nous venions

d'entrer dans une chambre froide ! Sur des étagères s'alignaient des bocaux, des flacons étanches remplis de liquides rougeâtres, incolores ou opaques. Il y avait aussi une multitude de cuves transparentes, de bacs où baignaient des ossements, des membres *humains*, des plaques de peau, d'épiderme, des yeux, des organes ! Autant de « pièces anatomiques » *vivantes* conservées dans des bains nutritifs ou reliées par un système circulatoire artificiel à des appareils complexes aptes à les maintenir en état de vie suspendue, présumai-je.

« Derrière nous, la fausse paroi du fond de la chambre froide descendit pardessus le panneau de métal qui s'était refermé. Pheldar put alors s'approcher de la porte en pressant à plusieurs reprises un bouton, encastré, bien en évidence dans le chambranle. La porte s'ouvrit et deux Vénusiens nous accueillirent avec un soulagement visible. Ils nous firent traverser en hâte et sans bruit un long couloir puis gagner les sous-sols de l'édifice. Nous entrâmes dans une salle faiblement éclairée et encombrée d'appareils volumineux et bizarres. Un entrelacs de câbles les reliaient à deux rangées de fauteuils disposés face à face, à deux mètres d'intervalle. Je fus invité à m'asseoir sur l'un d'eux cependant que Pheldar et Bédélia prenaient place sur des sièges en face du mien. Sensation désagréable : mon corps, mes membres s'étaient plaqués instantanément, comme attirés par la matière laiteuse et froide de ce fauteuil dont l'usage exact m'échappait. Du plafond descendirent alors trois cloches transparentes qui recouvrirent les sièges où Pheldar, Bédélia et moi étions collés. Un casque spongieux vint s'emboîter sur nos têtes. Un parfum ou plus correctement un gaz enivrant, mais très agréable — il me rappelait un peu Yatagan, mon eau de toilette — s'infiltrait sous la cloche et je perdis connaissance. Lorsque je revins à moi, je m'aperçus que la cloche transparente avait repris sa place, au plafond. A mes côtés, le vieillard et Bédélia scrutaient mon visage. Ma stupeur les fit sourire lorsque je les entendis me parler *en anglais*.

— Oui, c'est bien dans votre langue que nous nous exprimons, *Laryburs*, me déclara Pheldar en estropiant quelque peu mon nom. Nous avons mis au point depuis quelque dix ans un traducteur psycho-analytique qui nous permet d'assimiler rapidement les cinq langues-mères parlées sur Shuloolrha. Sur *Vénus*, diriez-vous. La parfaite identité biologique et psychique de votre espèce et de la nôtre — que nos spécialistes ont

vérifiée chez moi où ils vous ont examiné — a rendue possible et sans danger pour vous l'emploi du traducteur psycho-analytique.

« Peu après, nous empruntions le souterrain pour regagner la demeure de Pheldar. Avec étonnement, je remarquai que mes hôtes, sitôt rentrés, passaient en revue les diverses pièces de leur villa en forme de dôme. Ils les inspectaient de curieuse façon, soulevant les sièges, les tables basses, les petits meubles, déplaçant plusieurs objets et soupesant des statuettes. Les suivant d'une pièce à l'autre, je m'arrêtai pour admirer, dans une niche murale, une splendide sphère verte, transparente, posée sur une couche de terre et de cailloux dans une large coupe luminescente qui éclairait la sphère et jetait des reflets verts sur les parois de la niche.

« L'inspection terminée et alors que Pheldar et sa fille paraissaient tranquilisés, Bédélia me proposa en désignant la boule verte :

— Voulez-vous accepter ce *Gurlix* ? Je l'ai ramassé moi-même — à l'état brut, naturellement — quand j'étais petite fille et alors que nous avions encore accès aux gorges de Shalrunk. Ce *Gurlix* a été taillé par un maître lapidaire de Korlag.

« Je n'osais accepter ce présent... fabuleux, dans lequel j'avais évidemment reconnu une émeraude d'une valeur inestimable. Bédélia s'empara d'un sac translucide et y plaça l'émeraude taillée, les autres cailloux — des émeraudes brutes — et versa pardessus la terre ocre que contenait la coupe luminescente.

— Je vous en prie, insista-t-elle. Vous prêtez à ces gemmes une valeur qu'elles n'ont pas sur Shuloolrha.

« J'avais à peine à réaliser tout l'invraisemblable de mon aventure. Je me trouvais là, dans une demeure certes différente des nôtres, mais en présence de deux êtres *humains* qui, pourtant, avaient vu le jour sur Vénus, ou Shuloolrha pour employer le nom « indigène » de ce monde hors de notre continuum. Je ne savais rien de mes hôtes, sinon que Pheldar devait occuper de hautes fonctions à en juger par la déférence et le respect que lui témoignaient ses semblables. J'aurais voulu leur poser mille questions mais la gêne, l'embarras insolite qui s'emparaient d'eux parfois m'incitait à plus de réserve. Et puis, je songeais au mystère que voilaient les paroles de Bédélia : « Petite fille, j'ai ramassé moi-même ces *Gurlix*, *alors que nous avions encore accès aux gorges de Shalrunk*. »

« Petite fille... C'est-à-dire une vingtaine d'années plus tôt, apparemment. Pourquoi l'accès de cette région était-il interdit depuis si longtemps ? Je m'approchai, songeur, d'une gravure murale, visiblement une carte « géographique », un planisphère de Vénus à grande échelle. Sur la côte occidentale d'un continent qui affectait vaguement la forme d'un losange, Bédélia me montra un point :

— Korlag, la capitale de cet Etat, ou de ce continent.

Vers le mur opposé, elle m'entraîna vers une carte plus détaillée de la région :

— Notre province côtière, à une plus grande échelle. Ici, Korlag. Là — à quarante de vos... kilomètres, je crois — les gorges de Shalrunk, très riches en *Gurlix*..., en émeraudes. Ces gemmes sont très répandues sur Shuloolrha, mais elles abondent particulièrement dans ces parages... que j'aurais aimé prospector. Car je suis minéralogiste. Oui, sourit-elle, enfant, je ramassais un tas de cailloux et cette passion m'a incitée à étudier, plus tard, la minéralogie...

— Mais ces gorges sont *dans* votre province ? remarqué-je. Et vous n'y avez plus accès ?

« Bédélia et son père échangèrent un regard gêné. Le vieillard éluda ma question en usant d'un terme qui, dans sa bouche, devait être une marque d'affection, un témoignage d'amitié propre au langage vénusien :

— Désormais, *mon fils*, nous aurons tout le temps pour bavarder et vous enseigner... progressivement les divers aspects de notre civilisation et de sa situation actuelle. Vous venez d'un monde dont nous ignorions encore l'existence, il y a une douzaine d'années, car l'astronomie est chez nous une science récente. Vous n'êtes pas sans savoir, évidemment, que Shuloolrha est enveloppée d'un énorme matelas atmosphérique, lequel nous dissimule depuis toujours l'espace et ses mondes innombrables. A certains égards, notre civilisation est très évoluée mais, dans d'autres domaines, elle est encore en plein tâtonnement. C'est ainsi que nous n'avons mis au point nos aéronefs que depuis moins de quinze ans. Et ces appareils — fondés sur un principe différent de celui de nos aéromobiles — nous permettent tout juste d'atteindre les couches supérieures de notre atmosphère.

« A cette altitude, nous pouvons apercevoir, très mal encore, les milliards d'étoiles qui peuplent l'univers et guère mieux les planètes de notre système. Par déduction logique, nous étions persuadés que notre globe n'était pas une exception, qu'il existait, sur d'autres mondes, des créatures intelligentes. Mais nous fûmes bouleversés lorsque Thulram — l'officier des Forces de Police que vous avez vu ce matin — vint m'annoncer la découverte d'un *humanoïde* au teint plus clair que le nôtre. Un humanoïde — que vous connaissez bien, sourit-il — gisant inanimé au pied d'un énorme engin pointé vers le ciel !

« A ce passage de leur récit, Pheldar et Bédélia s'était brusquement dressés : des bruits de pas, de meubles ou de chaises violemment remués nous parvenaient. Le vieillard et sa fille paraissaient soudain désemparés. Nous descendîmes rapidement et, au bas des marches, je restai cloué de stupeur. Dans la grande pièce où nous nous étions restaurés se tenaient cinq êtres d'assez petite taille — un mètre

cinquante maximum — mais d'un aspect particulièrement étrange, voire inquiétant. Leur morphologie générale s'apparentait à la nôtre ; ils possédaient deux bras, deux jambes squelettiques, un torse étroit, une tête de singe nasique avec un nez énorme en forme de spatule ou de poire allongée. Mais ils étaient nus, avec une peau grisâtre, luisante, sans la moindre pilosité. Leurs yeux ronds, d'une fixité à vous donner froid dans le dos, étaient braqués sur moi.

« Un instant, l'idée de balancer sur ces épouvantails le sac rempli de terre et d'émeraudes m'effleura mais j'hésitai à risquer ce genre de sortie. Je voyais parfaitement que Pheldar et sa fille étaient bouleversés et j'attendais d'eux une explication, un signe. Bédélia m'adressa la parole, mais dans sa langue chantante que je ne comprenais pas.

« L'une des créatures leva vers moi une sorte de petit miroir qu'elle serrait entre ses doigts crochus. Je vis le miroir clignoter et une douleur fulgurante me traversa le crâne. Etourdi, je détournai vivement les yeux, Bédélia se jeta sur moi et m'étreignit désespérément. Elle sanglotait, me parlait d'une voix hachée que je ne parvenais pas à comprendre. Nous fûmes séparés sans douceur et l'une des créatures projeta sur mon visage l'éclat clignotant de son miroir. Avant de perdre connaissance, j'entrevis Bédélia, les épaules secouées par des sanglots. Désarmé, vibrant d'une rage impuissante, Pheldar la soutenait...

« Lorsque je rouvris les yeux, je réalisai confusément que j'étais revêtu de mon vidéoscaph et lié par des sangles de sécurité à la couchette de la capsule spatiale du X. 35. Près de moi, sur le sol, j'aperçus les chargeurs des films des caméras automatiques. Comment étaient-ils venus là ? Je ne me posai pas longtemps la question. L'esprit trouble, nébuleux, je me débattis bientôt avec des hallucinations épouvantables en pressant contre moi le sac et les émeraudes que m'avait donnés Bédélia... Bédélia que j'appelais « Vénus, mon amie »...

CHAPITRE VI

— Les graphiques sont parfaitement réguliers, déclara le Dr Fowler en reposant en tas la très longue bande de papier débitée par le détecteur de mensonge. Ils n'offrent aucune variation, aucun « sursaut » imputable à une intention de nous abuser. La fantastique narration de Larry Burns peut donc être considérée comme sincère et authentique.

Le général Nelson remua de la main l'amoncellement formé par l'interminable ruban de papier hachuré de lignes brisées puis il grimaça :

— Je ne comprends strictement rien à ces graphiques, évidemment, mais je vous fais confiance, Fowler.

— Trop aimable, Général, persifla le psychanalyste.

Le chef du Kennedy Space Center offrit une MS International à l'ingénieur-pilote et lui donna du feu :

— Burns, je suis bien forcé d'admettre la sincérité de votre récit puisque le docteur Fowler s'en porte garant.

— Ce n'est pas moi, Général, fit remarquer le praticien. C'est le *lie detector* qui a rendu son jugement...

— Bon, si vous voulez, Fowler... Si j'ai bien suivi, Burns, vous êtes resté chez ce... Pheldar toute la journée ? Et c'est dans le courant de la nuit que ces créatures grises à peau luisante sont venues vous cueillir ?

— Oui, Général. Et depuis cet instant-là, je ne me souviens plus de rien.

— Vous seriez donc resté leur prisonnier — inconscient — pendant près de quatre mois et demi ?

— Sans aucun doute, Général. Et mon excellent état de santé prouve que j'ai été alimenté rationnellement pendant cette... détention chez ces êtres dont j'ignore s'ils sont une race autochtone.

— Vous dites que... Bédélia vous a uniquement offert l'émeraude sphérique et quelques émeraudes brutes ? A aucun moment vous ne l'avez vue placer dans le sac des... cylindres transparents avec un bizarre mécanisme incorporé dans leur masse ?

Son expression surprise répondit pour lui.

— Ces objets, conclut alors le général Nelson, ont été glissés dans votre sac par les créatures grises au terme de votre... léthargie et peu avant votre retour vers la Terre. En toute logique, ce sont ces créatures grises qui vous ont « translaté » dans leur continuum puis réexpédié dans l'espace et non pas les humanoïdes qui, à vos dires, n'ont point encore atteint le stade des voyages spatiaux. Nous pouvons en inférer qu'il existe sur Vénus deux espèces pensantes fort différentes.

« Une autre conclusion s'impose : le niveau technique de vos ravisseurs est extrêmement élevé. Ils ont pu, en effet, s'emparer *en vol* du X. 35 et le faire atterrir sur Vénus puisque vous-même l'avez vu, à travers la brume, posé verticalement non loin de l'endroit où vous avez été découvert par les humanoïdes. Ils ont pu par ailleurs extraire de la fusée la capsule spatiale, vous y loger après vous avoir revêtu de votre combinaison de vol, refermer l'écouille étanche et vous renvoyer vers la Terre. Ce dernier exploit n'est pas le plus extraordinaire si l'on sait que l'écouille de la capsule ne peut être scellée *que de l'intérieur*. Ce tour de magie demeure pour nous une énigme ! Inconscient, vous n'avez pas pu la refermer vous-même...

— Assurément pas, reconnut Burns, pensif. Mais que sont les cylindres transparents dont vous parliez, Général ?

L'officier supérieur le mit au courant des événements survenus à la base depuis son retour. Événements insolites, tel l'incident de la chaise « baladeuse », ou tragiques comme celui de l'explosion du cylindre mystérieux où deux électroniciens avaient trouvé la mort. Ce récit amena peu à peu chez Burns une inexplicable sensation de malaise.

— Cette histoire de chaise qui prend du poids et redevient normale, Général, me fait songer à l'étrange manège de Pheldar et de sa fille. Rappelez-vous : après m'avoir soumis au traducteur psycho-analytique, Pheldar et Bédélia me ramenèrent chez eux. Et là, sitôt arrivés, ils se mirent à inspecter pièce par pièce leur demeure, soulevant les sièges, remuant de petits meubles, déplaçant des objets dont la nature m'échappait ou, encore, examinant et faisant bouger à deux mains d'assez grandes statuettes ornant les angles de la salle où nous avions mangé. Ma foi, maintenant que j'y pense, je crois bien que ce manège visait à *soupeser* ces objets... tout comme vous avez soupesé la chaise dont la densité avait inexplicablement changé.

— Oui, les deux faits peuvent être liés, admit Nelson, mais je me demande bien par quoi ! Il faudrait supposer, chez Pheldar comme au sein de notre base, une identité causale de phénomènes difficilement admissible. Reportons à plus tard ces questions auxquelles nous ne pouvons aujourd'hui répondre et restons pratiques. Vous souvenez-vous des détails généraux du planisphère vénusien que vous avez regardé, chez Pheldar ?

— Assez bien pour pouvoir schématiquement le reproduire de mémoire, Général. Au moins en ce qui concerne les contours du continent en forme de losange sur lequel je pourrai situer, grosso modo, l'emplacement de Korlag et des gorges de Shalrunk. Ce sont là les seuls détails dont j'ai eu connaissance.

— Bon. Et cette anxiété, cette crainte que vous avez remarquée chez vos hôtes, avez-vous eu l'impression qu'elle provenait de votre arrivée dans leur monde ou bien les Vénusiens appréhendaient-ils

autre chose ?

— Certainement autre chose, Général. Sans doute l'intrusion de ces bizarres créatures grises d'assez petite taille et qui se conduisirent chez Pheldar comme en terrain conquis.

— Mmmmm, curieux, rumina l'officier supérieur. Et ni le vieillard ni sa fille n'ont rien fait pour empêcher ces espèces de gnomes de vous arrêter ?

— Ils n'étaient pas armés, Général, alors que les cinq créatures grises possédaient ces petits miroirs dont le clignotement rapide me plongeait en état d'hypnose profonde.

— Evidemment, toute intervention de leur part se serait soldée par leur mise hors combat, reconnut Nelson qui, après un moment de réflexion, s'adressa au psychanalyste. Fowler, combien de temps Burns devra-t-il encore rester à l'infirmerie ?

— Eh bien, sourit le praticien, cela dépendra du temps qu'il mettra pour enfiler son uniforme... ou sa tenue civile si vous jugez qu'il mérite une permission ! Personnellement, je le déclare bon pour la reprise du « service ».

Ravi, Burns avait déjà un pied sur la descente de lit lorsque le général Nelson tempéra son impatience par ces mots :

— Une minute, Burns, ne vous sauvez pas comme ça ! Avant de vous lâcher dans la nature, je veux que vous me dessiniez le plus fidèlement possible la carte de ce continent vénusien.

Désappointé, Burns hasarda :

— Est-ce vraiment... si pressé, Général ?

— Plus tellement, à présent, car le X. 39 — version très améliorée du X. 35 — aurait dû décoller pour accomplir de multiples vols circumvénusiens dans quarante-huit heures. Votre retour inespéré et l'existence d'une zone de translation débouchant sur un autre continuum espace-temps et sur Vénus II a tout remis en question. Nos spécialistes étudient les données de votre ordinateur de bord, les impulsions enregistrées par le trajectographe, afin de localiser ce « sas », ce « Triangle des Bermudes » de l'espace qui nous permettra de débarquer sur Shulolrha et de prendre contact avec vos amis Pheldar et Bédélia...

« Nous allons donc retarder l'envol du X. 39, y apporter les aménagements qui s'imposent afin de le doter d'un matériel de débarquement et non plus simplement d'observation en vols orbitaux. Cela exigera sans doute plusieurs semaines.

— Parfait, déclara Larry Burns, ravi. Je vais vous dessiner cette carte et accepter la « perm » que vous me proposez. Ensuite, je pose ma candidature de copilote à bord du X. 39. OK ?

— Accordé ! s'empressa d'acquiescer le général Nelson. Votre concours nous sera des plus précieux sur Vénus II. Et j'étais sûr que

vous vous porteriez volontaire. La belle Bédélia n'est-elle pas votre chasse gardée ?

Ils rirent à la boutade tandis que Fowler préparait des long drinks — Pernod et Schweppes — pour fêter cette heureuse décision...

Vers dix-sept heures, Burns quitta le bureau d'études où il venait de dessiner la carte schématique du continent vénusien et notamment la région côtière de Korlag. Cela fait, la première visite de l'astronaute rescapé fut pour son vieil ami Dean Maxwell qu'il trouva quittant son laboratoire de géophysique.

— Et voilà le héros du jour ! fit Maxwell en lui donnant une bourrade amicale qui cachait assez mal son émotion de retrouver vivant celui qui, depuis de longs mois, était considéré comme irrémédiablement perdu. Je suis allé te voir, hier soir, à l'infirmerie ; tu ronflais comme un bienheureux ! Viens, enchaîna-t-il sans transition. Anthony Farrel, du labo de métallographie, va tenter de scier l'extrémité du petit cylindre qui, hier soir, a tué deux hommes en explosant. Mais, cette fois, toutes les précautions ont été prises pour qu'il n'y ait pas d'accident. Le dispositif ad hoc a été installé derrière la section de chimie.

Le bâtiment qui abritait le laboratoire de chimie s'érigait à l'extrémité des édifices de la base. Au-delà s'étendaient la plaine et son polygone de lancement. Derrière le laboratoire — donnant ici sur un terrain vague — et tout au long du mur s'entassaient de vieilles caisses, des bonbonnes vides, un fût de métal de cinquante litres, autant d'emballages ou de récipients mis au rebut par les chimistes et destinés à la voirie.

Une agitation inaccoutumée régnait sur ce terrain vague. Quatre plaques d'acier de deux pouces, hautes de deux mètres et longues de trois avaient été dressées en carré. Soutenues par de robustes butoirs fichés en terre, elles formaient un parallélogramme ouvert à son sommet. Ce caisson géant, sans « couvercle », recelait un petit établi portant une meule électrique de précision dont le disque en diamant synthétique offrait une dureté exceptionnelle. Un étau mobile présentait à l'outil l'extrémité du mystérieux cylindre transparent. La meule aussi bien que le mécanisme d'avancement de l'étau devaient être commandés à distance par Anthony Farrel, posté cinquante mètres plus loin, derrière une autre plaque d'acier. Juchée au sommet d'un mât placé à l'angle du caisson protecteur, une télécamera permettrait de suivre en toute sécurité les diverses phases de l'opération.

Après une ultime révision, les techniciens rejoignirent Farrel, Burns, Maxwell, les biologistes et le général Nelson à l'abri derrière le

paravent d'acier. Farrel mit alors le contact à la meule et actionna lentement la manette de mise en mouvement de l'étau. L'image télévisée, sur l'écran, montra le fil acéré du disque en diamant synthétique attaquant l'extrémité du cylindre. Une meilleure mise au point du téléobjectif permit de constater que la tranche coupante de la meule avait effectivement « mordu » dans ce matériau demeuré jusqu'ici invulnérable.

A cet instant, le vrombissement de la meule faiblit cependant que l'image télévisée perdait de sa netteté.

— Chute de tension, une fois de plus, marmonna Farrel.

Ces paroles furent couvertes par une formidable détonation et l'image disparut de l'écran. Les techniciens s'étaient précipitamment tassés derrière la plaque protectrice violemment secouée par le souffle de l'explosion qui soulevait autour d'eux un tourbillon de poussière. Pendant quelques secondes, la plaque d'acier fut mitraillée par une pluie de fragments métalliques et oscilla dangereusement sous l'assaut des plus volumineux. Dans le laboratoire de chimie, les baies et portes laissées ouvertes en prévision d'un accident de ce genre cognèrent avec force contre les murs. Plusieurs vitres se brisèrent.

Lorsque le danger fut passé, le général Nelson et le groupe des spécialistes quittèrent leur abri. A cinquante mètres, les quatre plaques d'acier formant le caisson de protection avaient été écartées et tordues par la violence de l'explosion. Le mât qui supportait la télécamera était rompu et la caméra elle-même, fracassée, gisait à plus de cent mètres. Un nuage de fumée blanchâtre achevait de se diluer au-dessus du caisson disloqué malgré l'épaisseur de son blindage.

Les techniciens approchèrent, assez impressionnés, et risquèrent un oeil dans le caisson à travers les larges interstices laissés à ses angles par les plaques disjointes. De la meule, de son moteur électrique et de l'étau, il ne restait plus qu'une coulée de métal étalée en flaque sur le sol ! L'établi en bois, pulvérisé, avait été vaporisé jusqu'au dernier fragment par le métal fondu maintenant solidifié.

— Dites donc, murmura Larry Burns, médusé. C'est bien moi qui vous ai ramené ce souvenir de Shuloolrha ?

— Oui, confirma Nelson, et c'est une chance pour vous que vous ayez été à demi inconscient pendant votre retour. Imaginez votre sort si, d'aventure, vous aviez cherché à sectionner ou à briser l'un de ces satanés cylindres ? Vous et votre capsule spatiale auriez été réduits en poussière !

Un bruit de planche cassée les fit brusquement se retourner. Incrédules, ils virent l'une des caisses vides entassées contre le mur du laboratoire de chimie *s'affaisser* et craquer, tout comme si un poids trop lourd pour elle l'avait défoncée. Presque au même moment, ils firent une double constatation qui les stupéfia : un second fût de métal

se trouvait maintenant à côté du premier, *le seul qu'ils eussent remarqué en arrivant sur ce terrain vague*. Et ce deuxième fût identique à l'autre paraissait vibrer, frémir *silencieusement* sur sa base.

— Qu'est-ce que c'est encore, cette histoire de fou ? s'exclama Nelson en levant les yeux vers la baie ouverte à deux mètres du sol. Quel imbécile a flanqué ce fût par la fenêtre ?

— Heu... Il n'y a personne dans le labo, Général, déclara Weiden, l'ingénieur chimiste directeur du laboratoire. En outre, nous n'avions *qu'un seul fût*, vide, mis au rebut avec ces caisses avant-hier.

— D'ailleurs, renchérit Burns, nous n'avons pas entendu le vacarme que ce fût aurait dû faire en tombant de la fenêtre ; mais nous avons, par contre, vu cette caisse... *s'écraser toute seule* !

— Tout ça ne tient pas debout ! fulmina le chef de la base. Weiden, allez jeter un coup d'œil dans votre labo !

— Je vous accompagne, décréta Burns en le suivant au pas de course.

Une minute plus tard, l'ingénieur chimiste et l'astronaute apparaissaient à la fenêtre du laboratoire, juste au-dessus des caisses et des fûts.

— Personne, et rien d'anormal, cria Weiden.

— C'est bon, lança le général. Revenez. Nous devons tourner au gâtisme !

Burns et Weiden quittèrent la fenêtre mais l'ingénieur-pilote resta à méditer au milieu du laboratoire.

— Franchement, Weiden, vous avez bien *vu*, comme moi, cette caisse craquer et s'affaisser *toute seule* ?

— Oui, j'ai vu, mais ma raison n'est pas d'accord avec mes yeux ! Un truc pareil est impossible...

— Ne concluez pas si vite... et laissez-moi réfléchir. Hier, pendant que j'étais dans le cirage, il y a bien eu des chutes de tension ? Et chaque fois, un événement, un phénomène insolite s'est produit, telle cette chaise qui se promenait dans le labo de biologie, prenait du poids, redevenait normale et... s'évaporait ; ou encore le premier cylindre qui explosait et tuait les assistants de Red Miller...

— Oui. Où voulez-vous en venir, Burns ?

— Voici dix minutes, le second cylindre a explosé, *juste après une nouvelle chute de tension*. Et presque immédiatement après l'explosion, une caisse s'est mise à craquer, à céder et un fût — *qui ne se trouvait pas là un quart d'heure plus tôt* — a oscillé sur sa base en vibrant *sans faire de bruit* ! Vous êtes d'accord ?

— Oui.

— Bon. Alors, donnez-moi de l'acide sulfurique.

— Pardon ? tiqua le chimiste en se demandant si l'autre ne perdait pas l'esprit.

— Je dis : de l'acide sulfurique. $\text{SO}_4 \text{H}_2$, si vous préférez la formule.

Interloqué, Weiden montra une rangée de bonbonnes de vingt-cinq litres alignées sous une longue table, contre le mur.

Résigné, le chimiste l'aida à transporter puis à hisser le dangereux récipient sur la fenêtre.

— Vous allez sûrement faire une bêtise, Burns.

— Peut-être, mais je dirai alors que vous avez fait l'impossible pour vous y opposer. Reculez-vous...

Il s'assura que Nelson et ses compagnons ne regardaient pas dans sa direction, avança la lourde bonbonne jusqu'à l'extrême bord de la fenêtre et la fit basculer en se rejetant vivement en arrière. Elle alla s'écraser dans le fût vide et l'acide se mit à bouillonner au contact du métal en vomissant un nuage de vapeur blanchâtre.

A cinquante mètres de là, le général Nelson et les techniciens avaient fait brusquement volte-face. Trente secondes plus tard, Larry Burns et le chimiste Weiden revenaient vers eux, coudes au corps.

— Qu'est-ce que c'est ce machin qui brûle, dans le fût ? éructa le général Nelson, cramoisi.

— Heu... Un accident, Général... Un regrettable acci...

Burns n'acheva pas. A travers le nuage de vapeur blanche, le fût se déformait, perdait rapidement son aspect cylindrique pour s'étirer en une masse informe, verticale. Un flot d'acide se répandit sur le sol et bouillonna en attaquant le ciment et la terre. Le fût de métal *disparut soudainement* et l'on vit apparaître à sa place même une sorte d'ectoplasme. Cette manière de spectre se matérialisa brusquement sous la forme d'un nain grisâtre, aux membres grêles, qui s'affaissa pour se contorsionner sur le sol. L'étrange créature — tout à fait matérielle — gémissait et lâchait des hurlements inhumains, effrayants.

Atrociement brûlée par l'acide sulfurique, sa chair se couvrait d'une mousse gris brunâtre ; ses mains griffues, ou plutôt ses moignons rongés, raclaient désespérément la terre. Au prix d'un effort stupéfiant, le monstre parvint à se mettre à genoux. Nu, le corps entièrement brûlé, crevassé, l'acide bouillonnant encore dans ses chairs grisâtres, il s'avança, gémissant, titubant sur ses genoux dont les os étaient mis à vif. De ses bras grêles écartés pendaient des lambeaux de peau. Sa bouche sans lèvres hurlait, maintenant, et découvrait en guise de denture deux mâchoires coupantes comme celles des chéloniens. Etrangement plate, sa paupière gauche s'était refermée sur un œil rongé.

Mortellement brûlé, il s'étala, face contre terre en griffant le sol de ses moignons sanguinolents. Son corps boursoufflé eut encore quelques soubresauts avant de se raidir, figé dans la mort.

Imitant le général Nelson, Larry Burns s'épongea le visage, les doigts crispés sur son mouchoir roulé en boule.

— Bonté divine, Burns ! Comment ce... petit monstre est-il venu échouer dans ce fût ?

— Cette créature appartenait à la même espèce que celles qui, sur Vénus II, m'ont capturé chez Pheldar.

— Une créature de... *de VENUS* ? rauqua le chef de la base, les yeux rivés sur le petit cadavre que l'acide continuait de ronger. Mais comment a-t-elle pu se cacher dans ce fût sans que personne, dans notre groupe, ne l'ait aperçue ?

— Cet être ne se cachait pas *dans* le fût, Général, IL ETAIT DEVENU LE FUT LUI-MEME !...

CHAPITRE VII

L'affirmation de Larry Burns paraissait avoir choqué son entourage qui le dévisageait avec scepticisme.

— Non, non, Général, ce n'est pas là une plaisanterie douteuse. Intuitivement, j'ai soupçonné la vérité, tout à l'heure. Une vérité tellement ahurissante que je n'ai pas osé vous en faire part avant d'avoir eu l'occasion de la vérifier moi-même. Les phénomènes insolites ou dramatiques dont la base, hier, a été le théâtre, se sont peu à peu ordonnés dans mon esprit pour former un tout... cohérent dans son incohérence.

« Vous l'avez certainement noté : chacun de ces phénomènes a été précédé d'une chute de tension du courant électrique et cela seulement dans le périmètre restreint où allait se produire l'un de ces phénomènes. « Quelque chose » semblait-il, avait donc *pompé* — accordez-moi cette image — de l'énergie électrique, au niveau des câbles et des circuits d'un lieu bien déterminé. Peu après, vous deviez constater par exemple qu'une chaise métallique était devenue très lourde. Une chaise *en surnombre* et dont vous ne vous expliquiez pas la présence dans le lieu considéré. Un moment plus tard, cette chaise disparaissait inexplicablement. Par contre, vous deviez déceler une démagnétisation anormale des objets métalliques voisins de la chaise en question.

« Tout à l'heure, dans le labo de Weiden, ces faits et leur corrélation mystérieuse ont reçu un commencement d'interprétation. Je songeais alors à cette caisse qui semblait avoir cédé sous le poids d'un... fantôme pesant ! Comparaison ridicule... Et pourtant... Je me suis alors demandé si un être X, tangible, parfaitement matériel mais capable d'abaisser son indice de réfraction à zéro — c'est-à-dire de se rendre invisible à nos yeux — n'aurait pas pu trahir ainsi sa présence. Farfelu mais logique, selon le système de référence adopté, mon raisonnement, cependant, était faux. Je ne l'ai su qu'après avoir lâché la bonbonne d'acide dans le fût où j'imaginais que cet être hypothétiquement invisible s'était caché.

« Il s'agissait en fait d'un être *omniforme*. Une créature fantastique à même de modifier son équilibre atomique et moléculaire, apte à recombinaison la disposition de ses éléments constitutifs pour leur faire prendre la forme, la consistance exacte de l'objet pris pour modèle ! Un objet qui, de ce fait, *se trouvera en surnombre dans la pièce où se sera produite — instantanément — la métamorphose !*

« Cette métamorphose s'accompagnera d'une chute de tension électrique localisée à son voisinage. Nous pouvons penser en effet que

l'être omniforme compense la perte d'énergie nécessaire à sa transformation en absorbant une autre forme d'énergie puisée quelque part : soit dans l'électricité statique de l'air, soit dans l'énergie tellurique ou, plus commodément peut-être, dans celle de nos réseaux électriques d'alimentation.

Ces déductions ébranlèrent peu à peu le scepticisme du général Nelson :

— Votre hypothèse — votre démonstration, devrais-je dire — est fantastique, mais elle a le mérite d'éclaircir bien des choses. Cet être omniforme, s'il a la faculté de se transformer en... chaise métallique, en fût ou en Dieu sait quoi, n'a pourtant pas la possibilité de prendre la densité exacte des objets servant à son extraordinaire mimétisme. C'est pourquoi la *fausse* chaise du labo de biologie pesait une cinquantaine de kilos ! Et sa disparition s'explique fort bien par la fuite de cette créature — après notre départ du labo — soit sous son aspect naturel, soit sous une autre forme. Quant à la démagnétisation des objets métalliques, elle est sans doute une incidence, une conséquence du phénomène d'assimilation énergétique de la créature en cours de sa métamorphose.

Brusquement, sa physionomie changea :

— Sapristi ! Mais c'est dans votre capsule spatiale, Burns, qu'ont été décelées les premières anomalies magnétiques de ce genre !

— Exactement, Général. Et je suis maintenant convaincu que cet être *m'a tenu compagnie tout au long du trajet de la capsule dans l'espace* ! C'est lui qui aura suscité en moi un délire peuplé d'hallucinations et c'est lui encore qui aura placé dans le sac contenant les émeraudes ces deux petits cylindres dont la nature et la fonction demeurèrent pour nous inconnues.

« Je comprends par ailleurs l'inquiétude de Pheldar et Bédélia, la signification de leurs gestes lorsqu'ils remuaient et *soupesaient* la plupart des objets et petits meubles de leur demeure. Ils voulaient, par ce manège, s'assurer qu'aucun Omniforme n'était venu chez eux sous l'apparence d'un objet inanimé afin de surprendre notre conversation.

— C'est hallucinant, quand on y songe ! murmura le biologiste Fred Morisson. Un être biologiquement supérieur capable de se métamorphoser temporairement en un objet inerte ! Un objet composite, par surcroît !

— Hallucinant et alarmant, compléta l'astronaute rescapé. Car rien ne nous autorise à croire que cette créature était *seule*, avec moi, dans la capsule spatiale et que ses congénères ont dû amener à proximité de la Terre pour la lâcher ensuite dans notre atmosphère.

— Vous... pensez que *plusieurs Omniformes* auraient pu...

— Pourquoi pas ?

Ses interlocuteurs promènèrent alentour des regards vaguement

inquiets.

— Ce débarquement clandestin est pour le moins irritant, grommela Nelson. Ces créatures, Burns, n'ignorent pas que vous avez fait bon ménage avec Pheldar, sa fille et leurs semblables. Par ailleurs, vos amis vénusiens — avec quelque raison, semble-t-il — redoutaient visiblement ces petits êtres. Or, votre comportement ne pouvait en aucune façon passer pour dangereux aux yeux des Vénusiens humanoïdes. Votre arrivée accidentelle sur leur planète paraît ne pas les avoir... contrariés, n'est-ce pas ?

— A la manière courtoise et amicale avec laquelle ils m'ont traité, ce serait plutôt la présence des Omniformes qui sonnerait faux sur Vénus II.

Après quelques instants de réflexion, la décision du chef de la base était prise :

— Préparez-vous, Burns. Nous partons ensemble pour Washington. Vous allez raconter vous-même votre histoire au Président et je cautionnerai votre récit des événements survenus depuis votre retour. Si, après ça, le Président ne nous donne pas le feu vert pour organiser une expédition *armée* sur Shuloolrha, je flanque ma démission et j'ouvre une succursale de l'Armée du Salut !

— Et il se pourrait bien que vous refusiez du monde, Général, appuya Burns avec une gravité qui surprit ses compagnons.

— Je vois que vous avez saisi ma pensée, opina l'officier supérieur.

Et, s'adressant aux autres :

— Je suis peut-être pessimiste, mais je ne sais pas si vous réalisez bien ce que représenterait l'arrivée sur notre globe d'une horde de ces créatures, fit-il en désignant du menton le cadavre de l'Omniforme rongé par l'acide. Le débarquement clandestin de ce monstre et ses agissements sont ceux d'un... agent de renseignement venu opérer en pays ennemi ! Les microbombes — ces petits cylindres transparents mêlés aux émeraudes ramenées par Burns de Vénus — sont la preuve d'une intention de sabotage... probablement dirigée contre le X. 39 ! Le sort a voulu que nous les fassions accidentellement exploser avant que cette créature ne les récupère et ne s'en serve pour détruire notre astronef.

« Je sais, soupira-t-il. Si les civils étaient mis au courant de ces événements, ils nous reprocheraient de les juger à travers le prisme déformant du « militarisme ». Mais ils seraient les premiers à nous appeler à la rescousse si ces êtres venaient à débarquer en nombre sur la Terre ! Un tel débarquement provoquerait une indescriptible pagaille, une panique généralisée avec ses cohortes de réfugiés fuyant les villes et gagnant les forêts, les montagnes... Non, nous ne devons pas laisser à ces gnomes la possibilité de rééditer un Pearl Harbour à l'échelle planétaire ! Et si nous faisons fausse route, si nous sommes

victimes — et moi en premier — d'une psychose de... l'espionnite extra-terrestre, eh bien, tant mieux ! Ces créatures aux facultés, au comportement si inquiétants n'auront été en fait que des épouvantails avec lesquels, peut-être, nous ferons un jour bon ménage.

Il fit une pause et acheva, dubitatif :

— Mais je serais tout de même surpris que les Schuloolrhans humanoïdes se montrent si inquiets, si méfiants de ces êtres omniformes sans un fondement sérieux de leurs craintes à leur égard...

Trois semaines plus tard, dans la Briefing room du Kennedy Space Center, les quinze hommes sélectionnés pour participer à l'imminente mission de débarquement sur Vénus II se levèrent à l'entrée du général Nelson accompagné de Larry Burns. Les nouveaux venus répondirent par un salut aux futurs astronautes debout et gagnèrent le bureau métallique trônant sur l'estrade.

Le général Nelson parcourut l'assistance du regard puis son visage se détendit :

— Messieurs, feu vert sur Vénus ! déclara-t-il sans préambule mais avec le sourire. Nous avons obtenu de Washington carte blanche pour doter le X. 39 d'un armement tactique... à toutes fins utiles. Nous l'avons obtenu, mais de haute lutte ! Et il me plaît de reconnaître que Larry Burns a su parfaitement se montrer convaincant. Nous avons également reçu l'assurance formelle que le départ du X. 39 serait tenu rigoureusement secret. Un communiqué officiel annoncera simplement, après son départ, que notre base a procédé au lancement d'une fusée d'observation destinée à orbiter autour du soleil selon une trajectoire passant... « assez proche » de Vénus.

« De ce fait, les servants des radiotélescopes de Jodrell Bank, en Angleterre, et de Pulkovo, en Russie, n'auront pas de surprise en détectant les signaux-code de notre engin dans l'espace. Ce n'est qu'après sa « disparition » — hors du continuum — qu'ils commenceront à se poser des questions. Il est tout à fait inutile qu'au départ — sous prétexte qu'elle sera *armée* — notre expédition soit qualifiée d'entreprise belliqueuse par nos concurrents de l'Est.

« Le commandement du X. 39 sera assumé et partagé par Larry Burns et notre physico-électronicien Red Miller. Outre l'armement individuel du type « commando », vous emporterez aussi des bazookas, des mitrailleuses et des mini-missiles. En plus, la soute inférieure de l'astronef sera dotée d'une rampe légère équipée de cinq rockets à bombe A tactique d'une mégatonne chacune. Il va sans dire que ces missiles seront uniquement des engins *défensifs*. Seuls les commandants de bord

— Larry Burns et Red Miller — auront autorité pour décider de

l'opportunité d'en faire usage.

Son compte rendu d'information terminé, l'officier supérieur s'adressa à l'électronicien :

— Rien de nouveau, Miller ?

— Rien, Général. De concert avec les patrouilles du corps de sécurité, mes équipes passent la base au peigne fin depuis votre départ pour la Maison-Blanche. Pas un pouce de terrain, pas un seul recoin de chaque bâtiment n'a été laissé au hasard. Munis de magnétomètres, nous avons testé tous les appareils, organes et matériaux métalliques de la base. Néant. Selon toute vraisemblance, il n'y avait qu'une seule créature omniforme à bord de la capsule spatiale.

« L'autopsie de son cadavre, brûlé par l'acide sulfurique, se poursuit au labo d'anatomophysiologie. Mais son organisme aussi bien que l'élaboration de ses fonctions physiologiques et son métabolisme posent aux spécialistes énigmes sur énigmes. Au centre de médecine spatiale, les « huiles » de la section biologique, fit-il avec une mimique amicale à l'intention de Barnett et Morisson, ne parviennent pas à comprendre par quel processus s'effectuent les modifications moléculaires et structurelles de ces étranges créatures.

— Ce ne sont pas là les seuls problèmes que nos savants auront à résoudre en ce nouvel épisode de la conquête de l'espace, fit remarquer Patrick Nelson. Les futurs contacts que l'homme établira avec d'autres formes de vie que la sienne lui réserveront bien d'autres points d'interrogation... Pour l'heure, toutefois, nous avons à nous préoccuper de tâches plus urgentes : les préparatifs du départ...

Le X. 39 poursuivait depuis neuf jours sa course silencieuse dans l'espace. Fascinés, Larry Burns et l'électronicien Red Miller contemplaient par le hublot panoramique l'énorme disque aveuglant de Vénus. Derrière eux, dans le poste de pilotage relativement exigu, les autres membres de l'expédition admiraient à leur tour le halo diffus de la lourde atmosphère vénusienne.

Puisé dans les divers compartiments de l'astronef, l'air indéfiniment recyclé arrivait dans le poste par une bouche grillagée située au-dessus de l'écoutille menant à la première soute. Un ronronnement assourdi, une trépidation légère provenant de la « salle des machines » restaient en fond sonore et donnaient vie à la masse oblongue du vaisseau spatial.

Sur les panneaux de commandes qui tapissaient la presque totalité de l'habitacle, des voyants lumineux clignotaient, des chiffres inscrits en cristaux liquides verts et rouges défilaient, des aiguilles s'agitaient. Autant de commandes automatiques obéissant aux ordinateurs programmés grâce aux données enregistrées lors du vol mémorable

duX. 35 ; données qui orientaient maintenant le vaisseau vers la zone transdimensionnelle débouchant dans un autre continuum espace-temps.

Le rôle des deux chefs pilotes se bornait donc à contrôler la bonne exécution des manœuvres automatiques sur l'écran d'un ordinateur-vérificateur analytique.

— Attention, prévint Larry Burns. H moins une minute...

Tous les regards étaient braqués sur l'orbe grandissante de Vénus, dont l'épaisse atmosphère blanchâtre masquait complètement la surface.

— Attention, H moins dix secondes... cinq secondes... quatre, trois, deux... Top-passage !

Le disque planétaire s'effaça spontanément et à sa place, légèrement décalé vers la gauche, surgit du néant un autre globe, à l'atmosphère tout aussi dense mais cendré, avec ici et là des taches safranées.

— Nous avons franchi le passage ! exulta Larry Burns. Ce n'est plus Vénus que nous avons devant nous, mais Shuloolrha et c'est dans un univers parallèle que nous évoluons désormais !

Soudain, le radarscope recueillit un écho et un signal strident se mit à couiner dans l'habitacle. Burns étouffa un juron en voyant apparaître, à travers le hublot panoramique, un point lumineux d'une vive intensité.

L'objet se détachait avec un fort contraste sur la partie obscure de l'hémisphère survolé. Visiblement, il s'élançait à la rencontre du X. 39 dont les occupants, alarmés, ne quittaient plus des yeux le téléviseur.

— Pheldar et Bédélia t'ont bien dit qu'ils n'avaient pas encore atteint le stade des voyages spatiaux, Larry ? questionna le géologue Maxwell.

— Ils me l'ont *affirmé*, Dean, et je ne vois pas pourquoi ils m'auraient raconté des histoires...

— Eh bien, mon vieux, dans ce cas, ce sont *les autres*, les créatures omniformes qui viennent nous réceptionner !

Red Miller et Larry Burns échangèrent un bref coup d'œil avant de porter leurs regards vers un levier rouge, lumineux, bloqué sur le tableau de bord par une légère chaînette dont un maillon était remplacé par un « scellé » en plomb. Au-dessous s'alignaient cinq boutons, d'un rouge également lumineux.

Miller cligna des yeux à deux reprises. Avait-il la berlue ou bien cette manette écarlate devenait-elle *floue* ? Il détourna les yeux et regarda l'écran : l'image était totalement brouillée mais le carter du téléviseur ainsi que la surface anodisées du tableau de commande paraissaient se voiler, s'obscurcir. Une douleur aiguë fustigea le crâne

de l'électronicien cependant que des exclamations, des bruits de chute l'environnaient dans un tourbillon sonore confus. Miller tituba et se retint au rebord du tableau de commande. Autour de lui, ses compagnons s'étaient affaissés. A travers son regard trouble, il reconnut Mike Barnett qui luttait, contre la paroi opposée, pour rétablir son équilibre. Les quinze hommes du X. 39 souffraient d'un inexplicable malaise et la plupart, déjà, gisaient inertes sur le sol de métal.

— Red... Ils... nous... at... attaquent...

L'électronicien réalisa confusément que cette voix déformée, lointaine, qui résonnait dans son crâne douloureux était celle de Larry Burns, écroulé sur son siège de pilotage, à côté du sien. Les tempes martelées par une douleur sourde, l'esprit noyé dans une étrange apathie, Burns, avec des efforts surhumains, tendait sa main droite vers le levier rouge. Le front moite de sueur, il referma ses doigts tremblants sur la manette et tira. La chaînette de sécurité se tendit mais l'effort accompli n'avait pas été suffisant pour rompre le « scellé » de plomb. Burns haleta, les mâchoires contractées :

— Red... Aidez... Aidez-moi...

L'électronicien luttait lui aussi contre l'engourdissement, contre cette angoissante paralysie de l'esprit et des membres. Son effort pour tendre la main vers la commande le fit s'affaïsser en avant, contre le tableau de bord. Il chercha à se redresser mais perdit l'équilibre et glissa sur le côté en s'accrochant au bras de Larry Burns.

Le plomb, alors, se rompit. Libéré de sa chaînette par cette traction supplémentaire, le levier se bloqua sur la butée avec un bruit sec. Larry Burns s'affaissa à son tour et, dans un suprême effort de sa volonté déclinante, il enfonça le premier bouton de la rangée placée sous le levier. Son front heurta le tableau et il perdit connaissance.

Dans la soute inférieure de l'astronef, le mécanisme déclenché par le levier entra en action. Un vantail s'ouvrit dans la coque cependant qu'un cylindre noir, catapulté avec violence, quittait son alvéole et fonçait dans le vide, propulsé par ses tuyères caudales.

A une vitesse foudroyante, et guidé par sa tête chercheuse, le missile porteur d'une bombe atomique tactique se rua sur la sphère brillante d'une étrange lueur rouge cerise. Quelques secondes plus tard et malgré une ultime manœuvre de dérobade, le globe lumineux fut pulvérisé dans une formidable explosion silencieuse rapidement diluée par le vide.

A bord du X. 39, Larry Burns, Miller et leurs compagnons reprenaient graduellement conscience. Burns se massa les paupières, secoua la tête et grimaça :

— Ces salauds ont bien failli nous avoir !

— Ouais, grogna l'électronicien en fourrageant dans sa tignasse. Si

vous et Nelson n'aviez pas décroché l'autorisation d'armer l'astronef de missiles A, nous aurions certainement été cités à l'ordre de la nation. A titre posthume !

— A vos couchettes, ordonna Burns, après un coup d'oeil aux indications du tableau de bord. Les ailes en delta viennent de sortir de la coque et les ricochets sur l'atmosphère ne vont pas tarder à commencer. Il était temps que nous reprenions nos sens !

Ils obéirent précipitamment, grimpèrent sur leurs couchettes et refermèrent sur eux leurs sangles de sécurité.

Burns et Miller, attachés sur leur siège-couchette inclinable, un tableau de commande auxiliaire ramené au-dessus de leur poitrine, observaient dans un réflecteur l'image réfléchie de l'écran téléviseur.

L'électronicien se massa la nuque, douloureuse, avant de rajuster son casque.

— J'ai l'impression d'avoir reçu un coup de bambou ! grimaça-t-il. Assez extraordinaire cette arme qui, à *travers* l'espace, peut agir sur le système nerveux et paralyser l'esprit ! La nôtre était moins subtile, mais « ils » l'ont quand même senti passer !

— Nous avons anéanti l'engin de ces créatures alors qu'elles s'étaient bornées à nous paralyser, fit timidement remarquer le biologiste Morrisson.

— Ah ça ! bougonna Miller. Les avons-nous en quelque façon provoquées, ces créatures omniformes dont la présence même ne paraît guère enchanter les Shuloolrhans ? Nous venons animés des meilleures intentions à l'égard de ces derniers dont Burns n'a eu qu'à se louer et, avant même d'aborder l'atmosphère planétaire, nous sommes « sonnés » par les occupants de cet engin mystérieux. N'étions-nous pas en droit de nous défendre ?

— Certes, convint le biologiste. Ma rancœur n'allait pas contre notre riposte mais contre la violence en soi. La violence à laquelle nous avons été contraints de répondre par la violence.

Une sensation de vide au creux de l'estomac leur indiqua que l'astronef accomplissait son premier « piqué » afin de ricocher sur l'atmosphère une première fois. Une nausée accompagnée d'un poids croissant sur la poitrine et l'abdomen s'empara des astronautes au moment où le vaisseau effectuait une « ressource » avant de replonger dans sa trajectoire maintenant sinusoïdale. Sur l'écran téléviseur, la vue s'éclaircissait de plus en plus au fur et à mesure que l'engin s'enfonçait toujours plus bas dans l'atmosphère.

Puis ce fut la nuit de l'hémisphère obscur à laquelle succéda assez rapidement le jour de la face éclairée par le soleil. Sur l'écran apparaissait un moutonnement gris blanchâtre.

— Nous naviguons dans la purée de pois des couches denses de

l'atmosphère, nota Burns sans quitter des yeux le radarscope. Même dans ces nuages, nous ne risquons pas de percuter une montagne. D'ailleurs, nous sommes encore à quarante-cinq mille mètres et cela m'étonnerait qu'il y ait sur Shuloolrha un super-Himalaya de cette envergure !

Bientôt, le X. 39 émergea sous la couche opaque de l'atmosphère pour naviguer enfin dans la lumière du « jour ».

— Ouf ! soupira l'électronicien. Le sol est maintenant visible. A vous, Burns, essayez de vous y retrouver et ne vous gourez pas de continent ! plaisanta-t-il.

— Adressez-vous aux échos-sondeurs qui ont pris le relais, Red, répliqua-t-il sur le même ton. Mon rôle de guide — si l'on peut dire — ne commencera qu'après l'atterrissage...

De fait, tout se passa fort bien. Les échos-sondeurs avaient permis au ordinateur de choisir une plaine relativement proche d'un océan. Après une dernière poussée à la limite d'une « ressource », le X. 39 s'était redressé pour redescendre ensuite verticalement sur un pilier de feu et dans un épouvantable grondement.

Crispés, les muscles contractés, la respiration courte et les oreilles bourdonnantes du vacarme des réacteurs, les astronautes comptaient les secondes.

Un choc, assez rude, accompagné d'une brève trépidation, leur arracha un profond soupir de soulagement. Le tintamarre des tuyères mourut sans un souffle decrescendo cependant que les patins télescopiques du X. 39 s'enfonçaient de quelques décimètres encore dans le sol de ce monde qu'ils allaient fouler pour la première fois dans l'histoire de l'humanité.

Le hublot panoramique montrait, sous un ciel bas, un paysage désertique baigné d'une lueur crépusculaire. L'appareil avait dû se poser soit très tôt le matin, soit à la fin du jour sous cette latitude inconnue. Ça et là, de maigres touffes végétales spongieuses, peu hautes, rompaient l'uniformité de la morne étendue plane semée de cailloux. Ce paysage désolé suscita l'ironie de l'électronicien :

— Shuloolrha, ses forêts paradisiaques, ses plages dorées et ses nanas accueillantes!... On a sûrement dû se gourer de patelin !

— Non ! s'écria Burns et quittant d'un bond sa couchette. Voyez plutôt le comité de réception ! Tout le monde à la première soute, vite !

CHAPITRE VIII

Les cosmonautes descendirent précipitamment les degrés de l'échelle métallique menant au pont inférieur. En deux groupes, ils se ruèrent vers les râteliers muraux fixés à droite des deux grands panneaux d'écoutille opposés l'un à l'autre.

Relativement exiguë de par sa position proche du « nez » ou de l'habitable, cette soute de quatre mètres sur six avait été aménagée en poste de défense « au sol ». Elle abritait l'équipement individuel et l'armement léger de l'expédition.

Avec célérité, les astronautes avaient bouclé sur leur combinaison les gros ceinturons dotés d'un Colt, d'un poignard de « para », d'une minuscule *talkie-walkie* dans sa gaine et agrémentés de divers mousquetons destinés à recevoir les outils et instruments complétant le « harnachement » de campagne.

En un temps record, les bazookas furent placés sur leur fourche et leur gueule évasée dirigée vers le joint d'étanchéité de chaque panneau d'écoutille. Armés de fusils télescopiques à répétition et à balles explosives, les autres membres de l'expédition formaient deux groupes autour de leurs chefs postés aux bazookas.

— Entrebâillez les écoutilles, ordonna Burns, et ne tirez qu'à notre commandement.

Les panneaux glissèrent avec un ronronnement léger pour démasquer, de chaque côté de la coque, une fente d'une trentaine de centimètres de large. Burns repéra immédiatement, dans le ciel qui s'éclaircissait, un engin immobile dont la grosseur apparente n'excédait pas celle d'une balle de ping-pong. Quoique se tenant sous le plafond nuageux, l'engin, à cette distance, était estompé dans ses détails par la brume matinale dont Burns, une première fois déjà, avait pu constater la singulière densité.

— Dites, Larry ? s'inquiéta Morrisson. Vous ne pensez pas qu'ils sont en train de... nous viser tranquillement ?

Burns fit une moue d'ignorance et saisit les puissantes jumelles prismatiques qu'il portait en sautoir. Il effectua la mise au point et bientôt un large sourire éclaira son visage. Tandis que ses compagnons, intrigués, braquaient eux aussi leurs jumelles sur l'engin immobilisé dans le ciel, Burns ouvrit en grand l'écoutille après avoir abandonné son bazooka :

— Fausse alerte : c'est un aéro-car à turbine ; j'en ai vu évoluer dans les artères ou au-dessus de Korlag.

— Alors, ce ne sont pas... les autres ! Ce sont les Shuloolrhans ?

— C'est tout au moins un de leurs véhicules aériens.

— Dans ce cas, pourquoi ne viennent-ils pas se poser près du X. 39 puisque, grâce à toi, Larry, ces humanoïdes connaissent nos intentions pacifiques ? hasarda Maxwell en tambourinant machinalement de ses doigts sur la crosse de son fusil à répétition.

Nul ne songea à relever l'apparente antinomie du geste lié à ces paroles !

— Somme toute, rien ne prouve à ces humanoïdes — si toutefois ce sont bien eux — que nous sommes les Terriens dont ils n'ont rien à craindre, fit valoir Burns.

— Ce quiproquo peut durer longtemps !

— Non, répondit Burns en débloquent le couvercle d'un caisson d'aluminium duquel il retira les éléments d'un hélico-réacteur dorsal dont il entreprit immédiatement l'assemblage.

L'engin, composé d'un bâti léger abritant le réservoir et le moteur surmonté d'un rotor à courtes pales réactives, fut assemblé en quelques minutes à peine et fixé sur le dos de l'astronaute par des sangles et des bretelles.

— Ne crois-tu pas qu'il vaudrait mieux leur laisser faire le premier pas ? suggéra prudemment Dean Maxwell.

Un fait inattendu sembla devoir appuyer les réserves formulées par le géologue. Venant d'un même point de l'horizon, une nuée d'engins volants se dirigeaient vers l'appareil plafonnant au point fixe. Lorsque les nouveaux arrivants l'eurent rejoint et se furent immobilisés dans le ciel, avec un vrombissement parfaitement audible maintenant, le premier aéro-car se mit en mouvement et descendit à faible allure. Dans un grondement croissant, il décrivit une spirale au-dessus de l'astronef avant de se poser dans la plaine rocailleuse, cinquante mètres plus loin. Sous son dôme transparent s'animaient des silhouettes indiscutablement humaines.

— Reculez-vous, ordonna Burns en se plaçant au bord de l'écoutille.

Les autres se rassemblèrent au fond de la soute cependant qu'il actionnait la manette des gaz. Le double jet d'azote comprimé fusa en bout de pales et celles-ci se mirent à tourner en vrombissant de plus en plus vite. Emporté dans les airs, Burns s'éleva, réduisit graduellement le débit des gaz et décrivit une courbe ascendante pour aller se poser mollement à quelques mètres de l'aéro-car dont le cockpit se soulevait.

Prêts à intervenir à la moindre alerte, ses compagnons restés à bord du X. 39 virent trois humanoïdes et une jeune femme, drapés dans de longues tuniques bleutées, sauter du véhicule et s'approcher de lui, le visage rayonnant de joie. Et lorsque la jeune femme, après une brève hésitation, se jeta dans les bras du Terrien, Red Miller et ses hommes abandonnèrent leurs armes et éclatèrent de rire. Un rire où

l'émotion, pourtant, se mêlait à l'euphorie qui naissait de ce premier contact avec un monde inconnu pour eux.

— C'est sûr : on n'agit pas ainsi avec une ennemie, plaisanta Maxwell en regardant, au sol, Larry Burns enlaçant Bédélia. Vrai, si elles sont toutes comme ça, Washington n'aura aucune peine à trouver des volontaires à destination de Shuloolrha !

— Maxwell, vous relâchez votre langage, reprocha amicalement l'électronicien.

Au nombre d'une centaine, les aéro-cars commençaient à se poser autour du groupe formé par Larry Burns, la jeune femme et ses trois compagnons. Et bientôt, ce fut une foule de quelque cinq cents Shuloolrhans qui entourèrent le petit groupe en manifestant à son endroit les marques de la plus chaude sympathie. Les plus éloignés sautaient à pieds joints pour mieux voir, pardessus les têtes, la mémorable rencontre qui ferait date dans l'histoire de ces deux humanités, si éloignées dans l'espace et, pourtant, si semblables. D'autres humanoïdes gesticulaient, jubilaient, parlaient à haute voix dans leur langue chantante et adressaient des deux bras de grands gestes aux Terriens rassemblés au bord de l'écoutille supérieure du X. 39. Emus et quelque peu déconcertés, ceux-ci leur répondaient par des signes de main amicaux.

— Pas xénophobes pour deux sous, ces... ces paroissiens ! ironisa Red Miller. Je ne m'attendais sincèrement pas à un accueil aussi chaleureux. Leur exubérance fait plaisir à voir.

Peu à peu, au lointain, un grondement assourdissant emplît l'atmosphère. Les astronautes à bord du X. 39 s'entre-regardèrent et reprirent vivement leurs armes, inquiets. Mais l'insouciance des Shuloolrhans qui se bousculaient et jouaient des coudes pour venir congratuler le Terrien apaisa leurs craintes. Le grondement devint infernal, épouvantable et le ciel fut envahi bientôt par des milliers d'aéro-cars. En peu de temps, la plaine désertique fut transformée en un gigantesque parking, sinon en « champ de foire » avec ces milliers d'humanoïdes au teint olivâtre qui convergeaient au pas de course vers le rassemblement.

Larry Burns parla quelques minutes encore avec ses amis retrouvés puis l'on vit le vieillard et la jeune femme en tunique claire faire de grands gestes. La foule, autour d'eux, se recula et dégagea un espace d'environ cinq mètres au milieu duquel se plaça le Terrien. Ce dernier actionna de nouveau la manette des gaz et s'éleva, emporté par son hélico-réacteur dorsal jusqu'à la soute du X. 39 où il prit pied en fléchissant des jarrets.

Dean Maxwell lui fit alors un clin d'oeil en haussant la voix pour dominer le ronflement decrescendo des pales réactives et la rumeur montante de la foule :

— Tu viens de te tailler un joli succès de popularité ! Tu as des chances, aux prochaines élections... pour peu que Bédélia participe à ta campagne électorale !

— Dieu me garde des tripotages politiques ! sourit-il en se débarrassant de l'hélico dorsal. D'autant que le gouverneur de ce continent n'est autre que Pheldar, le père de Bédélia, ce que je viens d'apprendre. Les deux hommes qui l'accompagnent sont Thulram, l'officier dont la patrouille m'a découvert, inanimé près de X. 35, et Rahanlung, le commandant en chef des forces de police de Korlag.

Il se retourna vers la foule des Shuloolrhans dont la plupart se dispersaient pour regagner leurs véhicules et agita la main en signe de salut.

— Refermez les écoutilles, ordonna-t-il ensuite. Nous allons décoller et nous poser sur l'aérodrome de Korlag, à cent quatre-vingts kilomètres vers l'ouest. Pheldar a déjà donné des ordres pour que le terrain soit évacué afin de laisser le champ libre à notre appareil.

La majorité des aéro-cars avait pris l'air et s'éloignait dans le ciel blanchâtre perpétuellement couvert de lourds nuages à très haute altitude.

— Laissons-leur prendre un peu d'avance, conseilla Burns en grimpant à l'échelle menant au poste de pilotage. Remplacez les armes contre les râteliers magnétiques. Nous n'aurons probablement pas à nous en servir... tout de suite.

— Un peu exubérants, tes amis, mais fort sympathiques, apprécia Maxwell.

— Notre arrivée n'est pas seule en cause dans cette exubérance. Ils sont d'autant plus ravis que nous ayons, en leur rendant visite, flanqué une pile aux Tung Bhao.

— Aux... quoi ?

— Tung Bhao ; c'est, paraît-il, le nom spécifique des Omniformes.

— Mais comment les Shuloolrhans peuvent-ils savoir que nous avons détruit ce... cette sphère ?

— Des astronomes, m'a expliqué Pheldar, effectuent des observations permanentes à bord d'une espèce de ballon propulsé situé à la limite de l'atmosphère. Dans leurs lunettes, ils ont aperçu notre appareil et l'engin tung bhao qui grimpait à sa rencontre, cela à des centaines de kilomètres de leur point d'observation, heureusement pour eux. Ils ont donc assisté à la destruction de la sphère lumineuse écarlate par notre missile atomique et ont communiqué par radio la nouvelle à Korlag.

— Ces... Tung Bhao, qui sont-ils et d'où viennent-ils ?

— J'ai naturellement posé la question à Pheldar. Cela va vous surprendre, mais les

Shuloolrhans n'en savent rien eux-mêmes !

Au sud de la grande cité, le cône étincelant du X. 39 dressait sa masse haute de cent vingt mètres à la limite de l'aérodrome. Une centaine d'humanoïdes en tunique vert pâle, ornée sur la poitrine d'un insigne jaune, encerclait l'appareil. Chacun était porteur d'une sphère opalescente dotée d'une poignée.

— Escouade de protection, expliqua Burns après s'être entretenu avec Red Miller afin d'arrêter certaines mesures en commun. Je ne crois malheureusement pas que ces hommes puissent le cas échéant garantir la sécurité pleine et entière de notre astronef. Leurs sphères individuelles peuvent expulser à vingt mètres une sorte de foudre artificielle sous un très haut voltage et un ampérage élevé, mais je ne suis pas tellement certain de leur supériorité sur les Tung Bhao. Aussi ne prendrai-je avec moi que six hommes pour me rendre à l'invitation de Pheldar.

« Red Miller qui s'est offert d'assurer la garde du vaisseau restera donc à bord avec sept d'entre vous. Conservez vos armes légères et n'hésitez pas à établir le contact radio avec notre groupe au moindre incident *ou à la moindre anomalie dans ce qui vous entoure*. N'oubliez jamais que les Omniformes, s'ils ne peuvent voler par leur propres moyens, ont probablement la possibilité — par un procédé qui nous est inconnu — de s'introduire dans le X. 39.

« Red, acheva-t-il, vous enregistrerez tous les messages radio que notre groupe mobile échangera avec vous.

— OK, Larry, mais ne prenez pas des vacances ! sourit l'électronicien. Venez nous relever afin que nous puissions, nous aussi, faire connaissance avec les... vahinés du coin !

Et désignant le paquet-cadeau que Burns tenait sous son bras, il ajouta avec un clin d'oeil :

— Ce n'est sûrement pas pour Pheldar que vous avez ramené de la Terre ces parfums *made in Paris* : Bellodgia et Fleurs de Rocaille. Vous avez du goût !

Ils se séparèrent en riant.

Larry Burns et les six hommes de son groupe avaient été répartis dans plusieurs aéro-cars qui flottaient en vrombissant à cinquante centimètres du sol. Burns avait pris place dans le véhicule de tête, à côté de Bédélia installée aux commandes, cependant que Pheldar, le commandant Rahanlung — chef des forces de police — et le capitaine Thulram s'étaient assis sur la banquette arrière en forme de croissant.

Sous le dôme polarisant, le teint olivâtre de la jeune femme devenait plus clair ; ses cheveux bleu roi s'éclaircissaient aussi et

brillaient d'un étrange reflet aigue-marine. Elle sourit au Terrien et ses yeux en amandes et aux étroites pupilles verticales dorées participaient à ce sourire plein de douceur. Larry Burns lui rendit son sourire et referma ses doigts sur sa main qu'elle avait mise dans la sienne.

— Des yeux de chat, murmura-t-il, comme pour lui-même, sans quitter son regard.

— *Chat ?*

Elle avait prononcé ce mot dans un souffle qu'il fut seul à entendre, Pheldar et ses compagnons bavardant joyeusement à haute voix.

— Un animal très doux... Du moins quand on ne le taquine pas, plaisanta-t-il.

— J'ignore encore les subtilités de ta langue, *Lariburs*, mais j'ose croire qu'il s'agit d'un compliment, fit-elle souriante, en dégageant sa main pour actionner la commande d'accélération.

La façon cocasse dont elle contractait son nom et son prénom l'amusa.

Le cortège quitta l'aérodrome et s'engagea dans une large avenue. Une foule compacte s'y était rassemblée pour acclamer avec force gestes et exclamations les passagers des véhicules.

— La ville entière, et probablement aussi la presque totalité du continent, ont appris l'arrivée de ton vaisseau, *Lariburs*, jubilait la jeune femme. Le peuple de Shuloolrha est en liesse. La...

Elle chercha ses mots et enchaîna :

— La... télé a retransmis tout à l'heure les détails de votre exploit. C'est bien la première fois, depuis quinze ans, que nous reprenons confiance et courage. Et il en a fallu aux commentateurs pour diffuser publiquement une information de cette nature : la destruction d'un astronef tung bhao par un vaisseau venu d'une autre planète. La nouvelle s'est d'ailleurs propagée tout aussi vite chez ces créatures grisâtres. Celles d'entre elles qui se trouvaient dans notre cité l'ont précipitamment quittée peu de temps avant l'atterrissage de votre cosmonef. Les Tung Bhao paraissaient désespérés ! Par petits groupes, ils ont évacué Korlag et se sont enfuis vers les gorges de Shalrunk.

Un remous se produisit soudain dans la foule et nombre de personnes s'écartèrent des murs pour envahir la chaussée. Le cortège ralentit et stoppa dans un vrombissement sourd, proche des badauds le nez en l'air. Sur la façade bleuâtre d'un immeuble haut et étroit, une sorte d'emblème ou d'enseigne en métal — gros disque orné de dessins bizarres — s'était mis à vibrer puis à glisser rapidement le long du mur. Il s'en détacha tout à coup et roula sur sa tranche en direction des Shuloolrhans qui s'écartèrent vivement pour éviter l'objet circulaire.

Bédélia fronçait les sourcils. Ses paupières étaient devenues deux

étroites fentes dorées qui suivaient la course de cette roue improvisée au milieu de la chaussée. Sa voix chantante débita un flot de paroles volubiles tandis qu'elle remettait prestement en marche son véhicule. Lancée à une allure folle, l'aéro-car rattrapa l'objet qui reçut le choc de plein fouet et fut brutalement projeté contre un mur, subitement déserté par la foule à l'approche de ce singulier équipage. La plaque circulaire retomba lourdement sur le sol. Une curieuse buée s'en échappa, tremblota un instant et se condensa peu à peu en une forme grisâtre qui, sur le sol, remplaça soudainement le disque de métal mystérieusement évaporé.

— Un... Omniforme ! s'exclama Burns en reconnaissant la créature grise dont les membres grêles s'agitaient faiblement.

— Oui, un Tung Bhao, corrigea Bédélia. Ces monstres nous ont tellement habitués à leurs métamorphoses que le moindre objet inerte nous inspire méfiance !

Une fureur incontrôlable s'empara subitement de la foule qui se rua avec des cris et des clameurs vers la créature blessée, agitée de soubresauts convulsifs. Déchaînés, les humanoïdes se jetèrent sur le Tung Bhao qui, sous leurs pieds, fut littéralement réduit en une répugnante charpie grisâtre, flaque immonde répandue sur la chaussée et dispersée à coups de talons !

Ecœurée, Bédélia détourna la tête et remit son véhicule en marche.

— Ce Tung Bhao en état de métamorphose devait être resté dans la ville afin d'observer l'entrée de notre cortège. Dans la foule occupée par le spectacle de notre passage, personne, au début, n'avait remarqué l'anormale *duplication* de cette enseigne. Le Tung Bhao n'a pas pu se maintenir suffisamment longtemps immobile sur cette surface lisse et verticale et c'est cette fausse manœuvre qui l'a perdu.

Larry Burns allait poser une question mais il se ravisa en reconnaissant, au bout de l'avenue, le grand parc où se dressait la demeure de Pheldar. Un cordon de gardes en tunique vert pâle ornée de l'insigne jaune ceinturait le bâtiment en forme de coupoles superposées. Les véhicules stoppèrent sous la coupole inférieure et leurs occupants mirent pied à terre. Après s'être entretenu avec l'officier des gardes, Pheldar, satisfait, invita ses hôtes à le suivre.

Burns fut le seul à n'être pas surpris de voir la matière translucide du mur disparaître pour découper une ouverture de deux mètres sur trois. Une vive émotion l'étreignit, pourtant, lorsqu'il revit la salle spacieuse avec ses sièges en émeraude au revêtement transparent, cette salle où, six mois plus tôt, il avait été conduit par celle qu'il appelait alors « Vénus, mon amie ».

Maxwell, un moment plus tard, caressa amoureusement la surface lisse de son fauteuil et soupira, les yeux levés, dans une expression comique :

— C'est bien la première fois que je m'assieds sur la fortune !

— La... fortune ?

Les yeux du vieillard suivirent le geste du géologue puis il réalisa la signification de la boutade et sourit :

— Oh oui, je vois. Le *Gurlix* est pour vous un matériau de grande valeur. *Lariburs* nous a appris cela... *Emro*, c'est bien ainsi que vous nommez cette roche ?

— Un matériau ! Une roche ! exhala Maxwell, rêveur. Vous parlez de l'émeraude comme nous parlerions du marbre !

— Mon ami est géologue, précisa Burns, amusé. Et comme tout un chacun, parmi nous, il apprécie évidemment à sa valeur *terrestre* ce qui, pour vous, n'est qu'un matériau d'ornementation — de prix, sans doute, mais hors de proportion par rapport à la valeur qu'il revêt sur notre planète... Mais vous désirez, je pense, Pheldar, nous entretenir de choses plus urgentes que la valeur comparée des matériaux sur la Terre ou sur Shuloolrha ?

— En effet. Il est temps que vous soyez instruits, par le début, des événements qui ont bouleversé notre société depuis une quinzaine d'années. Événements dont vous venez, semble-t-il, de modifier le cours. Voici quinze de nos années, donc, un gigantesque appareil fit son apparition dans nos cieux, un engin colossal par rapport à nos aéronefs encore dans l'enfance de la technique aéronautique. Par mesure de prudence, nous nous contentâmes d'effectuer des vols d'observation à distance respectueuse de son point d'atterrissage, proche du pôle arctique. Nos télescopes nous permettaient d'apercevoir des créatures d'assez petite taille — les Tung Bhao — grouillant autour de leur immense appareil : une sphère d'au moins deux cents mètres de diamètre, en métal rouge vif.

« Les Tung Bhao paraissaient fort peu se soucier de notre présence qu'ils ne pouvaient pas ne pas avoir remarquée. L'engin resta là, dans ces régions froides — du moins, froides pour nous — pendant quelques semaines, puis il alla se poser plus au sud, où il demeura un peu moins longtemps. Trois mois durant, l'astronef parcourut ainsi les diverses régions de Shuloolrha, faisant ici et là de brefs séjours. Il vint finalement atterrir à l'entrée des gorges de Shalrunk, à vingt-cinq kilomètres à l'est de Korlag et, depuis, les Tung Bhao n'ont plus quitté ce lieu sauvage.

« Tout au long de son premier périple d'exploration, et après chaque départ de l'engin, nous avons remarqué que les Tung Bhao s'étaient livrés à des travaux de forage, à des fouilles profondes du sol, autant de prospections stériles apparemment. Leur installation permanente dans les gorges de Shalrunk nous permit de conclure qu'ils avaient trouvé là, enfin, ce qu'ils cherchaient avec tant d'acharnement.

« Leur façon de procéder, ce refus de prendre contact avec nous, ou

plus exactement cette indifférence à notre égard nous irritait. Une escadrille de nos aéronefs fut alors envoyée dans les gorges de Shalrunk afin de nouer avec ces étranges créatures les rapports qu'elles avaient toujours évité. Nos envoyés se posèrent à proximité de l'énorme sphère écarlate sans la moindre difficulté de la part des intrus. Non loin de là se dressaient de gigantesques échafaudages métalliques constituant la base d'une pyramide géante de trois cents mètres de côté.

« Les Tung Bhao laissèrent s'approcher les vingt hommes formant le groupe de contact cependant que le reste de nos forces demeurait dans l'expectative. Parvenus au pied des premiers éléments métalliques, nos envoyés eurent la stupeur de voir une série de barres verticales *se transformer en créatures grises* armées d'un espèce de miroir. Le clignotement rapide de cette arme les plongea presque instantanément en état d'hypnose.

« Des êtres omniformes, capables de prendre l'apparence de n'importe quel objet inerte, cela renversait évidemment toutes les bases de nos concepts et de nos connaissances les mieux établies !

« Les Tung Bhao s'emparèrent immédiatement des corps de ceux qu'ils venaient ainsi de maîtriser et les transportèrent immédiatement à l'intérieur de leur aéronef. Au même moment, une force inimaginable repoussa — je dis bien : *repoussa* — l'ensemble de nos aéronefs à plus de cinq kilomètres de l'entrée des gorges. Toutefois, nos appareils et leurs occupants n'eurent pas à souffrir de cette extraordinaire énergie répulsive qui s'était bornée à les déplacer en bloc pour les déposer sans heurt à cette distance.

« Dans un rayon de cinq kilomètres autour des gorges de Shalrunk, une infranchissable barrière *invisible* s'était élevée que personne ni aucun aéronef, depuis, n'a jamais pu franchir ; exception faite, naturellement, des Tung Bhao et de leurs petits appareils de reconnaissance en forme de sphère également, tout comme leur vaisseau.

— Et ceux des vôtres qu'ils avaient capturés ? s'informa Larry Burns.

— Il les ont relâchés, deux mois plus tard, en les ramenant au-delà du champ de force protecteur à bord d'un de leurs appareils volants.

— Vos envoyés ont donc eu de la chance, nota le biologiste Morrisson en hochant la tête.

— Non, ami, soupira le vieillard. Les malheureux étaient devenus fous!...

CHAPITRE IX

— Oui, enchaîna Pheldar, au cours de leur captivité, nos compatriotes avaient perdu la raison. Les Tung Bhao — nous l'apprîmes plus tard — les avaient soumis à un appareil destiné à fouiller et analyser leur cerveau. Cet appareil devait être d'un usage courant chez ces créatures. Mais s'il était adapté à leur organisme, à leur système neuro-sensitif, à leur psychisme, il ne convenait absolument pas dans sa forme originelle au métabolisme cérébral de nos semblables. De fait, ceux-ci avaient perdu la raison après que les Tung Bhao eurent extirpé de leur cerveau leurs souvenirs et connaissances générales y compris, naturellement, les moindres subtilités de notre langue.

« Ultérieurement, plusieurs des nôtres devaient être encore capturés et soumis à cet appareil. Mais les expériences pratiquées sur les premiers prisonniers avaient permis aux créatures grises d'adapter leur appareil au psychisme des Shuloolrhans.

« En effet, les derniers captifs furent libérés sains et saufs, mais ils ne conservaient aucun souvenir de leur séjour chez ces êtres énigmatiques. Près d'un mois s'écoula sans autres incidents puis, un jour, une centaine de Tung Bhao pénétrèrent dans la ville, armés chacun d'un miroir ou projecteur hypnotique. Affolés, mes compatriotes fuyaient devant eux mais ceux-ci ne se livrèrent à aucune exaction. Ces créatures se rendirent directement *ici*, dans ma demeure, dont elles avaient logiquement appris l'emplacement dans la masse de connaissances, de souvenirs divers puisés chez leurs prisonniers.

« Sous la direction de Rahanlung, une section des forces de police tenta de s'opposer à leur entrée dans le parc. Les premiers rangs tung bhao furent abattus, électrocutés par nos armes mais les autres ripostèrent, se bornant toutefois à user de leurs projecteurs hypnotiques. Rahanlung et ses hommes perdirent connaissance pendant plusieurs heures mais ne reçurent pas la moindre blessure.

« Les Tung Bhao envahirent ma maison et celui qui devait être leur chef s'adressa à moi en *shalroogha*, la langue parlée sur ce continent, ce qui ne me surprit qu'à demi, puisque aussi bien nous-mêmes possédons un traducteur psycho-analytique. Cet être, donc, me déclara sèchement que lui et ses semblables n'avaient pas l'intention de rester éternellement sur Shuloolhra ; toutefois, ils entendaient pouvoir vaquer librement à leurs travaux sur notre sol. Les siens, notifia-t-il, ne s'étaient livrés à aucune destruction, n'avaient jamais tué un seul habitant de ce monde alors que vingt membres de son escorte gisaient

dans le parc, foudroyés.

« Poursuivant sa diatribe, le chef tung bhao m'assura que l'état de démence des premiers Shuloolrhans capturés était le fait d'un accident et non pas le résultat d'une intention. En conséquence, stipula-t-il, les Tung Bhao devaient recevoir la garantie de libre circulation sur l'ensemble du continent sans qu'aucun d'entre nous ne s'oppose à son occupation provisoire. Dans la négative, toute obstruction ou rébellion de notre part serait immédiatement réprimée avec une extrême rigueur. En revanche, si nous les laissions agir à leur guise, ils s'engageaient à ne jamais s'immiscer dans nos affaires intérieures.

« J'essayai de temporiser, d'obtenir d'eux les raisons de leur venue sur notre planète, de savoir la nature de ce qu'ils appelaient leurs « travaux ». Peine perdue. Avant de se retirer, le chef Tung Bhao me tint à peu près ce discours :

— Nous serions en droit d'exercer des représailles pour venger ceux des nôtres que vos forces de police viennent de tuer. Nous n'en ferons rien, considérant que vous vous êtes crus attaqués. Mais dûment prévenus de notre indifférence à votre égard, nous serons désormais impitoyables envers les Shuloolrhans coupables d'une forfaiture dirigée contre nous.

« De fait, poursuivit Pheldar, les Tung Bhao n'eurent jamais plus de contact direct avec nous. Il leur arrivait fréquemment de circuler dans nos cités — principalement ici, à Korlag —, de visiter nos édifices publics, nos usines, laboratoires, bibliothèques, mais ils le faisaient avec le plus de discrétion possible, sans pour autant s'en cacher, loin de là. Par contre, ils pénétraient souvent dans nos bureaux d'études aéronautiques, examinaient avec la plus grande minutie nos plans, nos maquettes de prototypes et repartaient, sans rien emporter. Connaissant les étonnantes facultés de métamorphose de ces êtres, nous les soupçonnions de se dissimuler ici et là sous l'apparence d'un objet quelconque. Cette sensation, cette *certitude* d'être épiés, espionnés en permanence nous devint peu à peu insupportable.

« Les deux continents habités de Shuloolrha vivant en bonne intelligence, leurs armées — réduites — sont une force symbolique ; mais nous possédons en commun d'importantes forces de police. Ces dernières, appuyées par un corps d'armée, décidèrent un jour d'attaquer les Tung Bhao dans leur refuge des gorges de Shalrunk...

« Ce fut un désastre, confessa-t-il, piteusement. Les Tung Bhao n'eurent même pas à intervenir. Le champ de force qui enveloppait leur base sur des dizaines de kilomètres de côté fut un rempart contre lequel vinrent s'écraser nos aéronefs. Dès lors, nous avons renoncé à rééditer pareille tentative. Et depuis cet échec, nous supportons bon gré mal gré ces créatures qui nous exaspèrent sans toutefois nous asservir.

— Et ce... *modus vivendi* forcé dure depuis quinze ans ? s'exclama le biologiste Fred Morrisson.

— Oui, mais qu'y pouvons-nous ? objecta la fille de Pheldar. Notre armement est sans effet contre leur système défensif, notamment contre ce colossal champ de force qui, jadis, a repoussé, sans dommage pour elle, notre première escadrille venue observer les Tung Bhao peu après leur arrivée.

Posant sur Larry Burns ses yeux aux pupilles dorées, elle avança :

— C'est vraisemblablement cette même force qu'ils ont utilisée pour attirer ton astronef et le faire se poser dans la plaine, au nord de Korlag.

— C'est aussi grâce à cette énergie mystérieuse qu'ils ont dû *guider* ma capsule spatiale jusqu'à la Terre, abonda-t-il. Ou peut-être, chargée à bord d'un de leurs astronefs, l'ont-ils larguée à proximité de notre planète et guidée ensuite de telle sorte qu'elle chute à la verticale du Centre Spatial Kennedy. Rien d'extraordinaire à ce qu'ils aient connu son emplacement. Détail parmi tant d'autres qu'ils ont puisé dans mon cerveau pendant les quatre mois et demi où je fus leur prisonnier inconscient.

« Au fait, dévia-t-il en s'adressant plus particulièrement au vieillard, je me suis jusqu'ici demandé pourquoi les Tung Bhao ne m'avaient pas emmené immédiatement après avoir fait atterrir mon astronef sur votre planète ?

— Nous aussi, *Lariburs*, avons réfléchi à cette anomalie dans leur conduite, répondit Pheldar. Nous pensons qu'en agissant ainsi, les Tung Bhao voulaient savoir comment nous allions nous comporter vis-à-vis de toi, représentant d'une espèce pensante venu comme eux d'un monde différent du nôtre. Si nous nous étions empressés de te cacher, de te transporter le plus discrètement possible à Korlag, peut-être seraient-ils intervenus sans plus tarder pour t'enlever.

« Eventant leur ruse, nous avons préféré gagner à pied notre cité afin que nos compatriotes, et particulièrement les Tung Bhao dissimulés dans la ville, assistent à ton entrée spectaculaire à nos côtés. Malheureusement, *Lariburs*, il s'agissait là pour toi d'un simple sursis et, le soir même, ces monstres venaient te capturer ici sans que nous ayons rien pu faire pour les en empêcher.

Larry Burns réfléchit un instant puis s'adressa à la jeune femme :

— Ma blessure à l'épaule, Bédélia, comment est-ce arrivé ?

— Probablement lorsque ces créatures t'ont retiré de l'astronef dont ils avaient découpé la coque avec une sorte de chalumeau. Thulram, fit-elle en désignant du regard l'officier, et sa patrouille furent les premiers à apercevoir ton appareil descendant lentement sous les nuages et se posant silencieusement dans la plaine. Cachés dans les rochers, ils alertèrent leur QG à Korlag, lequel transmis

immédiatement l'étonnante nouvelle à mon père. Entre-temps, les Tung Bhao — à bord de leurs petits engins sphériques — se posaient au pied de ton vaisseau et commençaient aussitôt d'en découper la coque. Les bords irréguliers de l'ouverture ont dû déchirer ta combinaison de vol et t'infliger cette blessure, peu grave d'ailleurs, que j'ai soignée lorsque mon père et moi sommes arrivés sur les lieux. Les créatures s'étaient alors retirées depuis un moment déjà en emportant ta combinaison et ton casque inhalateur qu'elles désiraient sans doute étudier à loisir dans leur base.

Bédélia se tut et le contempla un moment en silence tout en lui souriant peu à peu sans quitter son regard. Ses yeux étranges exprimaient toute la joie qu'elle éprouvait de le revoir sain et sauf après son enlèvement par les Tung Bhao. Ils s'étaient retrouvés et elle le sentait partager cette joie.

Témoignant en l'occurrence d'une réaction bien « humaine », Pheldar rompit ce silence — gênant pour ses hôtes — en toussotant discrètement.

Burns fut ainsi ramené à des préoccupations beaucoup moins intimes et trouva une contenance en relatant au vieillard et à ses amis les tragiques événements qui devaient précéder l'envol du X. 39 à destination de Vénus II. Pheldar, singulièrement, se montra assez peu surpris d'apprendre les catastrophes provoquées par les mystérieux petits cylindres transparents.

— Aux premiers temps de leur intrusion, expliqua-t-il, les Tung Bhao placèrent un grand nombre de ces objets dans nos laboratoires et centres de recherches. Ils les placèrent à notre insu mais le hasard, à la longue, nous les fit découvrir, du moins certains d'entre eux. Nous eûmes nous aussi à déplorer deux ou trois graves accidents consécutifs à l'explosion de ces cylindres que nos techniciens s'efforçaient de briser pour en extraire le mécanisme interne. Nous renonçâmes bien vite à poursuivre dans cette voie qui chaque fois se révélait particulièrement meurtrière. Il s'agissait, nous en avons acquis la conviction, de *micro-émetteurs permettant aux Tung Bhao d'écouter depuis leur base nos conversations !*

— Sapristi ! s'exclama Burns en regardant ses compagnons. Ces créatures savaient donc, de longue date, que nous allions nous rendre sur Shuloolrha !

— Il faut bien le croire, opina Dean Maxwell. Barnett, Morrisson, le général et moi-même avons tripoté ces... micro-émetteurs pendant des heures sans nous priver de bavarder de la prochaine expédition du X. 39. Dotés d'un système autodestructeur, ces appareils auront transmis nos paroles jusqu'au moment de leur explosion dont la première coûta la vie à deux hommes !

— Eh bien, grimaça Michael Barnett, les Tung Bhao savaient

parfaitement à quoi s'en tenir quant à nos intentions avant même que nous ayons décollé ! Ils n'ont eu ensuite qu'à monter la garde et à lancer un de leurs engins dans l'espace afin d'intercepter le X. 39, ceci avec l'espoir de nous empêcher d'établir un contact avec les Shuloolrhans !

Pheldar approuva d'un hochement de tête :

— Ces créatures ne pouvaient guère voir d'un bon œil l'arrivée sur notre planète d'êtres identiques à nous mais dotés de moyens techniques — et défensifs — de loin supérieurs aux nôtres.

Larry Burns demeura pensif un long moment puis :

— Décidément, les agissements de ces créatures sont incompréhensibles. Elles vivent retranchées de votre société ; elles n'occupent même pas d'une manière effective vos villes ni votre capitale et ne se livrent à aucune action pouvant être qualifiée de barbare. Voire, elles semblent n'avoir jamais rien fait dans le dessein arrêté de vous nuire.

« J'avoue que leur comportement me déconcerte.

— Il nous déconcerte et nous exaspère à la fois, depuis quinze ans ! souigna Pheldar. Cela tourne chez nous à l'obsession de savoir que ces êtres nous espionnent continuellement sans qu'il nous ait été possible d'en découvrir la raison. La seule chose dont nous soyons certains, c'est qu'ils se livrent à des forages, à de gigantesques travaux de terrassement et de fouilles à partir des gorges de Shalrunk. Et la région couverte par leurs travaux s'étend chaque année davantage. A l'heure actuelle, la vallée de Shalrunk n'est plus qu'un vulgaire « couloir » dans leur chantier qui s'étend sur quatre-vingt-dix kilomètres de long et sur près de quarante kilomètres de large. Toute cette zone nous est interdite et nous ne pouvons même plus la survoler de crainte que nos aéronefs n'aillent s'écraser contre le champ de force ceinturant ce secteur.

Le géologue Dean Maxwell hasarda :

— D'après la nature du sol et de ses constituants, vous devriez avoir pourtant une idée de ce qu'ils peuvent y trouver qui les intéresse tant ? Car enfin, on n'entreprend pas un chantier de trois mille six cents kilomètres carrés pour le simple plaisir de remuer la terre... d'une autre planète, par surcroît !

Minéralogiste, la fille de Pheldar était on ne peut plus qualifiée pour répondre — sinon à la question, du moins à la première partie de celle-ci :

— Ces gorges encaissées et toute la vallée qui s'étend à l'est sont extrêmement riches en *Gurlix* — c'est-à-dire en émeraudes — dont certaines couches atteignent des dizaines de mètres d'épaisseur.

Maxwell tressaillit littéralement :

— Des... dizaines de mètres d'épaisseur ?

— Oui et fréquemment sur des kilomètres de longueur. Il en existe aussi en de nombreux autres points de la planète mais le gisement de Shalrunk est indiscutablement le plus riche. Il est évidemment logique d'en déduire que les Tung Bhao exploitent à leur compte ce gisement d'émeraudes, mais je me demande à quelles fins.

— Cette question ! fit Maxwell en branlant du chef assez irrévérencieusement. L'émeraude a sans doute chez ces êtres la même valeur que chez nous !

— Vous ne m'avez pas laissé achever, sourit-elle. J'allais vous préciser un détail... déconcertant : *nous n'avons jamais vu les Tung Bhao charger ce matériau dans leurs astronefs et l'évacuer vers leur planète d'origine.*

— Pardon ? tiqua Larry Burns. Depuis quinze ans, ces êtres exploiteraient le gisement sans avoir jamais... exporté leur butin ?

— Ce... butin n'est même *jamais sorti de leur base*, compléta la jeune fille.

— Mais c'est... matériellement *impossible* ! objecta Maxwell. Depuis quinze ans, c'est par millions de tonnes que ces créatures ont dû extraire les émeraudes, ou du moins le matériau brut qui les recèle, et ma foi, cela fait un sacré paquet ! c'était une véritable montagne que ces nains grisâtres auraient pu former avec le produit de leur extraction. Et un tas de cette importance, ça se voit ! Et de loin !

— Il n'y a jamais rien eu de semblable, le détrompa Rahanlung, le chef des forces de police. Nous avons pourtant la certitude que près de cinq mille Tung Bhao travaillent à cette exploitation, et ce depuis l'aube jusqu'au coucher du soleil. Ils transportent le minerai par un étrange procédé. Une espèce de grand cadre de métal vient se placer *tout seul* — disons, guidé à distance — sur un amoncellement de *Gurlix* brut mêlé aux matériaux d'extraction. Et tout comme s'il était soudain privé de poids, cet amoncellement de vingt à trente mètres cubes se soulève, dégravité par le cadre mystérieux, et s'éloigne pour pénétrer enfin dans une sorte de tunnel pratiqué à la base de la pyramide géante... Pheldar a dû déjà vous parler de cette bizarre construction métallique construite par les Tung Bhao auprès de leur énorme astronef rouge vif en forme de sphère.

« Invariablement, quelques minutes après l'entrée d'un tel chargement dans le large tunnel, des nuages de poussière fusent à travers les nombreuses fentes pratiquées sur les quatre faces de la pyramide. Ces nuages de terre sont alors aspirés dans un formidable tourbillon que des souffleries, ou peut-être un champ de force, rejettent à des kilomètres de là, dans la plaine désertique.

Le géologue Maxwell et ses compagnons échangèrent des regards perplexes.

— La description de ce dispositif dénote un impressionnant

complexe industriel mais cela ne nous dit pas à quoi il sert, rumina Maxwell. Même si ces nains traitent le minerai sur place afin d'en extraire les émeraudes brutes, il faut bien qu'ils les stockent quelque part s'ils ne les exportent pas vers leur monde d'origine. Alors ?

— Alors ? répéta le vieillard. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que, depuis quinze ans, des millions de tonnes de *Gurlix* sont entrés dans cette gigantesque pyramide et que jamais nous ne les en avons vus ressortir, sous une forme ou sous une autre ! Nous pouvons même affirmer que les Tung Bhao eux-mêmes n'ont plus quitté notre planète depuis le jour où ils ont eu la triste idée — pour nous — de s'y installer ! Certes, ils se déplacent d'un endroit à l'autre du continent, à bord de leurs petits engins sphériques lumineux, mais aucun de ces appareils, apparemment, n'a quitté Shuloolrha pour emmener ses occupants vers leur planète natale.

— Je comprends de moins en moins, avoua Larry Burns. Il est, du moins selon notre esprit, inconcevable que ces êtres ne soient jamais retournés chez eux, une seule fois, après un aussi long séjour sur un monde étranger au leur...

Le *buzzer* du *talkie-walkie*, que Larry Burns portait dans un étui fixé au ceinturon, fit entendre son grésillement sourd. L'ingénieur pilote retira l'appareil et pressa le contacteur latéral enrobé de caoutchouc. La voix de Red Miller nasilla dans le petit haut-parleur :

— Burns ?

— Oui...

— Il se passe à bord des... trucs pas catholiques. Burns. Le X. 39 trépigne de temps à autre sur ses patins d'atterrissage.

— II... *trépigne* ? Qu'entendez-vous par là, Red ?

— Oui, il est secoué de la base au sommet. Ça devient inquiétant. Demandez à Pheldar si la zone de l'aérodrome est, normalement, soumise à des mouvements tectoniques de cette nature.

Burns leva un regard interrogateur vers le vieillard qui avait entendu la question.

— Les séismes ne sont pas rares sur notre planète, mais ceux-ci ne se limiteraient pas à une zone aussi restreinte que celle de l'aérodrome.

— Vous avez entendu, Red ?

— Parfaitement, Burns. Mais cela ne me rassure guère. L'astronef continue d'osciller sur son train d'atterrissage. Le mouvement est de faible amplitude mais les vibrations et les trépidations qui en résultent sont assez violentes.

— Le phénomène est-il permanent ?

— Non ; cela dure dix ou vingt secondes et tout rentre dans l'ordre. Mais une minute après, la gigue recommence !

— C'est bon, Red, nous arrivons tout de suite. Nous verrons

ensemble s'il y a lieu d'évacuer l'appareil... et de le laisser se calmer.

— OK, Burns. Je coupe.

— Si vous le permettez, proposa Pheldar, nous allons vous conduire à l'aérodrome.

*

Les aéromobiles se posèrent en grondant, un peu en retrait de l'astronef X. 39. Rahanlung, le chef des forces de police, interrogea immédiatement l'officier commandant le détachement des gardes postés en cercle autour de l'appareil. Ils s'entretenaient quelques instants dans leur langue chantante puis l'officier supérieur traduisit, en anglais :

— Mes hommes affirment que le sol n'a pas bougé ; aucun des frémissements caractéristiques d'un séisme n'a été observé. Le phénomène est donc propre à votre seul astronef.

Rahanlung hésita avant de formuler cette demande :

— Nous autorisez-vous à... visiter votre appareil en votre compagnie ?

— Mais certainement, agréa Burns en l'invitant, ainsi que Pheldar et Bédélia, à gravir les degrés de l'échelle métallique fixée contre la coque et menant à l'écouille de la soute inférieure.

Ils furent accueillis par un Red Miller passablement agité. L'électronicien leva la main, sans parler, comme pour les inviter à écouter, à constater le phénomène qui, cette fois, refusa de se manifester. Miller finit par hausser les épaules avec agacement :

— Il a suffi que vous arriviez pour que la danse de Saint-Guy s'interrompe !

A peine venait-il d'achever qu'une intense trépidation fit frémir l'astronef et figea ses occupants dans une expression médusée. Saisis, angoissés même, ils prêtaient l'oreille aux faibles craquements provoqués sans doute par de légères distorsions des plaques de blindage. Puis, aussi soudainement qu'elles avaient pris naissance, les trépidations s'arrêtèrent.

Le commandant Rahanlung considéra tour à tour les Terriens :

— Et... toutes vos machines sont arrêtées ?

— Sans exception, confirma Red Miller. Seuls sont branchés le radar panoramique et le téléviseur qui donne une vue d'ensemble de l'aérodrome à mes compagnons restés dans le poste de pilotage. La génératrice qui alimente ces appareils ne pourrait absolument pas engendrer de telles vibrations. En outre, j'ai tout à l'heure interrogé les gardes, par gestes. Nous nous sommes suffisamment compris pour nous rendre compte, réciproquement, qu'il ne s'agissait pas d'un séisme.

— Oui, c'est aussi ce que leur officier m'a confirmé, indiqua Rahanlung.

— Soit, visitons l'appareil de la soute inférieure — celle-ci — jusqu'au poste de pilotage, décréta Burns.

— Nous pouvons commencer par la Deux, déclara Miller. J'ai examiné la Trois, où nous nous trouvons, dans ses moindres recoins.

Grimpant à l'échelle intérieure, ils émergèrent dans la seconde soute encombrée de caisses, de caissons de toutes formes renfermant le matériel technique et scientifique. Leur groupe se faufila entre les empilements de containers et Dean Maxwell se hissa sur les caisses les plus hautes afin de s'assurer qu'aucun engin « étranger » à leur chargement n'avait été dissimulé à bord.

— Cela ne vient donc pas d'ici, grommela Red Miller. Essayons encore la soute supérieure...

Ladite soute se révélant aussi normale que les précédentes, ils gagnèrent le poste de pilotage où les autres membres de l'expédition les attendaient avec une certaine impatience.

— Rien, marmonna Larry Burns en allant se camper devant le grand hublot latéral débarrassé de son blindage extérieur de protection.

Il jeta un coup d'oeil à l'écran téléviseur montrant la partie du terrain opposée à celle du hublot et secoua la tête dans une moue d'incompréhension. Et tout à coup, les trépidations reprurent, avec plus de violence. Burns et les autres sentirent le plancher s'incliner de droite à gauche et ils écartèrent vivement leurs bras pour trouver un appui. Pheldar, perdant l'équilibre, n'avait été retenu que de justesse par Larry Burns, solidement agrippé à un montant de couchette.

— Bon Dieu ! s'exclama Miller, blême. Mais nous... *Nous avons quitté le sol !*

Bouleversés, leurs regards convergèrent vers le hublot et l'écran téléviseur. Sur le terrain, les gardes, ahuris, semblaient rapetisser et s'éloigner rapidement en conservant pourtant leur immobilité, figés par la surprise.

De fait, le X. 39 s'élevait dans le ciel sans le moindre grondement de tuyère ! Le puissant astronef terrien, soulevé par une force mystérieuse, se déplaçait — en position *verticale* — à quelque mille mètres du sol. Etreints par l'anxiété, ses occupants ne se berçaient plus d'illusion. Maintenant l'origine de ce phénomène leur apparaissait clairement.

— Les Tung Bhao !

Ce cri angoissé de la jeune femme traduisait la pensée de chacun.

— Oui, admit Pheldar, eux seuls peuvent être capables de cette prouesse ! Leurs rayons tracto-dégraviteurs ont soulevé cet appareil tout comme ils le firent naguère avec ta première fusée, *Lariburs*.

— Aujourd'hui, nous avons de quoi leur répondre ! repartit Burns, furieux. Nous disposons encore de quatre missiles à cône atomique du calibre de celui qu'ils ont déjà dégusté !

Par le hublot rectangulaire, les Terriens découvraient un paysage à la végétation luxuriante mais fort différente de la flore terrestre : arbres massifs aux branches rectilignes reliées entre elles par des draperies translucides, orange et jaunes, qu'un vent

lourd et chaud flagellait ; monstrueux cônes de mousse bleuâtre qui, brusquement, se gonflaient au point de décupler éphémèrement de volume.

De temps à autre, un énorme insecte doré semblable à ses monstrueux « ancêtres » du carbonifère terrestre, voletait en évitant soigneusement — du moins aurait-on pu le croire — les cônes de mousse bleuâtre.

L'astronef s'éloigna de cette étrange forêt et survola un paysage progressivement plus désertique.

— Je ne vous surprendrai pas, sans doute, en vous signalant que nous nous dirigeons vers les gorges de Shalrunk, soupira Pheldar. Et quand je dis *nous* nous dirigeons, je veux évidemment dire qu'on nous y dirige... Tenez, nous apercevons l'entrée des gorges et, dans la cuvette naturelle, à gauche, nous distinguons l'astronef géant, cette sphère rouge qui...

Le vieillard eut soudain le souffle coupé :

— Oh ! Ils... Ils ont totalement démonté la pyramide ! balbutia-t-il, les yeux rivés sur le sol où se lisaient nettement les marques profondes laissées par la base du gigantesque édifice de métal.

Sur le vaste quadrilatère, d'autres marques subsistaient, laissées par des machines géantes maintenant disparues. Disparu également l'invisible champ de force contre lequel, depuis longtemps, le X. 39 aurait dû s'écraser.

— Je... J'hésite à comprendre, murmura Pheldar, plongé dans l'étonnement.

— Si nous pouvions être certains qu'ils désirent nous faire prisonniers... amorça Dean Maxwell sans préciser tout à fait sa pensée.

Red Miller n'en saisit pas moins la signification :

— Oui, répliqua Red Miller, mais dans ce cas, il nous faudrait prendre *immédiatement* la décision de lancer un missile contre leur base. Dans quelques minutes, nous serons trop près de l'objectif pour l'attaquer à la bombe A ! L'astronef aura dépassé la marge de sécurité.

— Attendons, conseilla Burns. Nous disposons tout de même d'un armement léger susceptible de repousser une attaque si ces créatures s'avisent de projeter sur nous leurs rayonnements hypnotiques. Et nous pouvons, d'ici, commander le tir d'une batterie de mitrailleuses installée au-dessous de notre poste.

Partiellement rassurés, les Shuloolrhans épiaient aux côtés de leurs amis terriens la fébrile activité qui régnait dans la base tung bhao.

De tous les points de l'horizon affluaient des globes rutilants, de faibles dimensions, qui l'un après l'autre venaient plonger dans une sorte d'entonnoir géant permettant d'accéder au cœur du formidable astronef sphérique. Des gorges de Shalrunk débouchaient sans arrêt

des créatures grises chargées d'instruments bizarres dont certains émettaient des reflets d'un violet intense. Leur cohorte, telle une monstrueuse chenille grisâtre, empruntait un tapis roulant qui s'élevait et disparaissait dans une monumentale écoutille ouvrant à la base de l'engin spatial. D'autres Tung Bhao arrivaient, juchés sur des sortes de bulldozers tirant à vive allure de gros véhicules aux roues bardées de pointes acérées.

Sans arrêt, les convois s'engageaient sur un plan incliné côtoyant le tapis roulant et disparaissaient à leur tour dans l'engin globulaire écarlate. La plupart des nains, pourtant, arrivaient à pied en se dandinant sur leurs membres grêles. Quelques-uns levaient la tête, jetaient un regard indifférent sur l'astronef terrien qui descendait du ciel et poursuivaient leur marche vers l'énorme machine volante.

— Eh ! Eh ! gouailla Red Miller, on dirait qu'ils plient bagages !

— Oui, cela ressemble assez à un déménagement... précipité !

Rembruni, l'électronicien regarda Larry Burns :

— Mince ! J'espère qu'ils n'ont pas l'intention de nous emmener en croisière !

Dans le poste de pilotage, Terriens et Shuloolrhans se posaient la question avec la même inquiétude. Bédélia, néanmoins, décerna un faible sourire à l'ingénieur pilote. Celui-ci passa son bras autour de la taille et lui rendit son sourire. Cette étreinte discrète redonna un peu de confiance à la jeune femme qui se serra davantage contre lui.

Guidé par les rayons dégraviteurs, le X. 39 se posa doucement sur le sol uni. A cet instant précis, un ululement lugubre déchira l'air ; plainte lancinante, métallique, différente du mugissement d'une sirène et qui meurtrissait le tympan et écorchait les nerfs. Trois fois cet appel éclata, vibra longuement dans l'atmosphère, puis le silence revint. Mais durant plusieurs minutes, l'écho douloureux de ce hurlement mécanique martela le crâne des occupants du X. 39.

Les derniers Tung Bhao, soit à pied, soit à bord de leurs étranges machines, venaient de pénétrer dans l'astronef globulaire. Un calme total, anormal et lourd de menace s'installa dans cette zone sauvage où, depuis quinze ans, avait régné la bourdonnante activité des nains venus de l'espace.

Dans ce décor insolite où tout semblait soudain figé, quelque chose bougea. Une silhouette menue se découpa sur l'énorme rectangle noir de l'écoutille, à la base de l'astronef géant. Elle s'anima, véhiculée par le tapis roulant dont le sens de déplacement avait été inversé, et sauta finalement sur le sol.

Ses bras grêles levés, ses longs doigts largement écartés, la créature grise s'avança, nue, seule, sans arme, vers l'astronef terrien. Sa taille réduite, la fragilité de ses membres, sa peau luisante la faisaient ressembler à une sorte d'insecte vertical que la masse colossale de son

vaisseau écrasait, écliprait.

Dean Maxwell rumina :

— Ce malbâti m'a tout l'air de venir en parlementaire, mais il a oublié le traditionnel chiffon blanc !

Le Tung Bhao sortit bientôt de leur champ de vision ; il devait se trouver au pied de l'astronef et hors du champ propre couvert par les télécaméras car sa silhouette était également absente de l'écran.

— Nous allons descendre dans la première soute, décida Larry Burns, et vous prendrez les armes légères afin de me couvrir. Je vais rejoindre au sol ce...

— Si vous voulez mon avis, Burns, coupa Miller, c'est prendre là beaucoup de risques. Ces créatures nous ont appris à être très prudents. Dieu seul sait, maintenant, ce qu'elles manigancent. Cette façon de déménager sitôt après notre arrivée ne me plaît guère. Si leur intention est de lever l'ancre, je ne vois pas l'utilité, pour elles, de venir nous dire au revoir... Ou adieu !

— Ces êtres connaissent la puissance des armes dont nous disposons, objecta Burns. Je ne crois pas qu'elles commettent la folie de nous tendre un piège *si près de leur astronef*. Non, Red. Organisez ma couverture, je descends.

— OK, Larry, vous êtes majeur, fit le commandant en second avec un haussement d'épaules.

Burns resserra un instant son bras autour de la taille de Bédélia, puis il emprunta l'échelle métallique, suivi par Miller et ses compagnons. Parvenus dans la soute, ils s'engagèrent dans l'espace ménagé entre les empilements de caisses et de containers. Lorsqu'ils débouchèrent dans la partie dégagée, face à l'écouille entrouverte, ils eurent un bref mouvement de recul : debout dans l'entrebâillement du vantail blindé se tenait la créature grise, haute comme un enfant de douze ans. Ses grands yeux glauques les dévisageaient mais son visage gris et fripé demeurait rigoureusement immobile. Ses bras, toujours écartés, montraient visiblement que l'émissaire était venu sans arme.

La fente mince et sans lèvres qui lui tenait lieu de bouche s'anima et sa voix, fluette, aux étranges résonances, prononça dans un anglais des plus corrects :

— Vous n'avez absolument rien à craindre de moi. Je suis venu sans arme à bord de votre spatonef.

Les Terriens, eux aussi, étaient sans armes ! Leur armement léger — mitraillettes, fusils à répétition, Coïts et bazookas — était plaqué contre les râteliers magnétiques, à droite de l'écouille devant laquelle se tenait la créature grise.

D'un geste, Larry Burns fit comprendre à ses amis de rester en arrière et il s'approcha, seul, du Tung Bhao :

— Quelles étaient vos intentions en vous introduisant à bord de

notre appareil ? questionna-t-il, un peu sèchement.

— Mes intentions ? répondit la créature en levant ses yeux verdâtres sur la haute stature du Terrien. Je n'ai, en venant jusqu'à vous, d'autre but que celui de vous signifier notre départ définitif de ce monde. Peut-être aurions-nous pu — si tels avaient été nos projets — coexister avec le peuple de Shuloolrha. Mais je ne pense pas que la chose eût été possible avec celui de la Terre, Larry Burns.

« Oui, enchaîna vivement le nain grisâtre. Je connais votre nom et parle votre langage.

Nous avons intercepté votre première fusée, lors de son vol circumplanétaire autour de ce globe, voici plus de cinq de vos mois. Nous avons puisé dans votre cerveau l'ensemble de vos connaissances, y compris celle de votre propre langue. Les Shuloolrhans possèdent eux aussi un appareil capable de détecter, d'assimiler le potentiel psychomnémonique d'un cerveau pour le graver ensuite sur un autre.

— Pourquoi m'avez-vous gardé si longtemps prisonnier ?

— Cela tient au fait que nous ne voulions pas avoir avec vous les mêmes déboires — combien regrettables — que nous eûmes à déplorer avec les premiers Shuloolrhans soumis à ce procédé. Nous avons dû agir prudemment, par paliers successifs, afin de préserver l'intégrité de votre esprit à l'issue de l'introspection psychique.

« J'aurais toutefois eu plaisir à vous voir reconnaître que vous n'aviez pas eu à souffrir de cette expérience... ni de votre détention au sein de notre base pendant que nos spécialistes étudiaient votre astronef... Certes, nous avons effacé de votre cerveau ces divers épisodes qui ne *devaient pas* y rester, mais vous avez été ramené sain et sauf sur votre planète et c'est là, je crois, le principal.

Sans attendre une réponse du Terrien, le Tung Bhao poursuivit :

— L'heure est venue, pour nous, d'abandonner ce monde pour regagner le nôtre. Je tiens pourtant à faire une mise au point : malgré tout le ressentiment que nous éprouvons à votre égard, à l'égard de votre agressivité, des destructions et des tueries dont vous vous êtes rendus coupables, Terriens, nous n'userons pas de représailles envers vous. Vous avez détruit l'un de nos appareils de reconnaissance lancé à la rencontre de votre spatonef. Sans doute l'aviez-vous pris pour un engin *ennemi* ? Il s'agissait simplement pour nous de nous assurer temporairement de vos personnes qui auraient été libérées après une investigation psychique analogue à celle que vous avez subie naguère, Larry Burns.

« Nous oublierons aussi l'assassinat de l'un des nôtres, sur la Terre, où il avait pour mission non pas de vous espionner mais d'étudier l'évolution de vos techniques astronautiques.

— Et vous n'appellez pas cela de l'espionnage *vous* ? rétorqua Red Miller.

— Non, car le but de cette mission était uniquement de savoir *dans combien de temps vous seriez à même d'atteindre notre monde...* Sans doute, là aussi, avez-vous pris cette « créature » — terme péjoratif, dans votre esprit — pour un agent ennemi. Cependant, je reconnais volontiers qu'en jugeant sur les apparences vous étiez en droit de vous considérer comme « espionnés ».

— C'est heureux, apprécia Burns, vaguement mal à l'aise pourtant au fur et à mesure qu'il écoutait cette manière de réquisitoire.

— Les Terriens sont extraordinairement impulsifs, continuait le Tung Bhao. Impulsifs et spontanément disposés à faire bon marché de tout ce qui n'est pas *humain*, au sens biologique du terme. Or, nous ne sommes pas humains.

« Nous agissons et pensons différemment, *nous* dont le peuple souffre et dépérit depuis des générations. Nous dont la civilisation se meurt faute de matières premières, à peu près épuisées, que nous sommes obligés d'aller extraire ou exploiter sur d'autres mondes. Et ce, naturellement, à la condition formelle que lesdites matières ne constituent pas pour ces autres mondes une source *vitale* de richesse.

« Si depuis quinze ans, sur Shuloolrha, nous avons exploité ce gisement de *Gurlix*, c'est parce que nous *savions* que celui-ci ne servait pas à autre chose — sur cette planète — qu'à des usages secondaires. En aucun cas le *Gurlix*, ici, n'est utilisé à des fins prioritaires, vitales, indispensables à la maintenance de la civilisation. C'est donc sans scrupules que nous avons entrepris son exploitation.

— Et à quoi destinez-vous donc ces millions de tonnes d'émeraudes extraites depuis si longtemps ? s'informa le géologue Maxwell.

— Nous traitons ce « minerai » afin d'en extraire un métal extrêmement rare... sur notre planète. Un métal blanc que vous nommez glucinium ou béryllium et dont nous tirons des sels indispensables à certaines branches de notre industrie : les fluorures et iodure de glucinium.

— Bon, admit Larry Burns. Mais d'après les observations effectuées par les Shuloolrhans, la totalité des minerais extraits par vos machines était introduite dans la... pyramide que vous avez démontée. Or, pas un seul véhicule n'a jamais évacué le minerai traité. Où passaient donc les colossales quantités de *Gurlix* arrachées à la vallée de Shalrunk ? Et ne me dites pas que vos astronefs les transportaient sur votre monde d'origine.

— L'usage que nous faisons du *Gurlix*, les moyens employés pour le transférer sur notre planète... et l'emplacement de celle-ci ne vous regardent en aucune façon, répondit posément le Tung Bhao. Depuis un demi-siècle — selon votre chronométrie — nous avons adopté et appliqué un vaste plan de régénération de notre civilisation déclinante. Dans les mois à venir, nous serons vraisemblablement en

mesure de redonner à notre société le regain d'énergie, les matières premières dont elle a un impérieux besoin pour survivre et se relever.

« Si nous y parvenons, des millions de Tung Bhao seront sauvés et nous cesserons de limiter le nombre de nos naissances, notre sol régénéré pouvant alors suffisamment produire pour nourrir mes semblables. Si nous échouons dans la dernière phase de nos projets, d'ici à une dizaine de vos années, c'est un monde définitivement mort que sera le nôtre...

La créature grise fit une pause, et promena son regard glauque sur les Terriens et leurs amis shuloolrhans :

— Vous, dont les planètes jeunes sont riches, pleines de ressources naturelles, de denrées comestibles pouvant largement subvenir aux besoins de chacun, vous, Terriens et Shuloolrhans, ne pouvez soupçonner ce qu'est la morne existence des Tung Bhao ! Une existence faite de privations, de souffrances, de peines infinies, voire de désespoir pour beaucoup...

— Mais enfin, je ne comprends pas ! s'étonna Larry Burns. Vous avez atteint le stade astronautique, preuve d'un très haut

niveau technique et culturel. Pourquoi, au lieu de vous cacher, de... dérober à d'autres civilisations des minerais secondaires pour elles mais primordiaux pour vous, pourquoi donc, ne prenez-vous pas contact avec *nous* ? Pourquoi ne pas avoir directement noué des relations cordiales avec les Shuloolrhans ? Eux et nous aurions pu vous aider, vous fournir ces matières vitales...

Le Tung Bhao leva ses yeux verdâtres sur Larry Burns et sa voix aux étranges intonations devint presque mélancolique :

— Nous ne vous croyons pas capables de pratiquer l'altruisme pour lui-même, Terriens. Nous n'avons *rien* à vous offrir et nous avons besoin de TOUT. Du moins de nombreux éléments naturels dont votre monde est amplement pourvu mais en échange desquels nous ne pourrions rien vous proposer. Nous préférons alors — quitte à heurter votre morale — nous emparer de ces éléments naturels pour que survive notre race.

— Votre optique est totalement erronée, objecta Larry Burns. Il n'est pas un pays évolué, sur la Terre, qui ne vous eût offert ce dont vous avez tant besoin, en échange de vos connaissances techniques, par exemple. Et je ne veux citer, à ce propos, qu'un seul exemple de monnaie d'échange : le procédé par lequel vous obtenez ces rayons tracto-dégraviteurs qui vous permettent de déplacer avec une aisance déconcertante des niasses aussi considérables que celle de notre astronef !

— Peut-être aurons-nous finalement recours à ce genre de troc si nous ne parvenons pas à nous procurer par nos propres moyens les éléments naturels indispensables à notre survie. L'avenir seul nous dictera notre conduite.

Sans transition, il prononça quelques paroles dans sa langue gutturale. Un bruit bizarre, derrière ses interlocuteurs surpris, les fit alors se retourner ; au sommet de l'empilement, trois containers métalliques s'étaient mis à vibrer. Une sorte de nébulosité rendait flous leurs contours.

Soudain, les containers s'évanouirent et se métamorphosèrent en Tung Bhao ! Trois de ces êtres omniformes tenant entre leurs longs doigts une espèce de disque brillant hérissé de pointes rosées.

— Ne craignez rien ! lança le Tung Bhao venu en émissaire. C'est par mesure de prudence, pour le cas où vous auriez réagi... avec brutalité à mon intrusion que trois de mes semblables ont pris place dans cette soute...

Il fit un geste et les trois créatures grises s'éclipsèrent par l'entrebâillement du vantail d'écoutille. L'émissaire les suivit, descendit les premiers degrés de l'échelle et s'arrêta pour ajouter, lorsque sa tête fut au niveau du parquet :

— Adieu ! Puissiez-vous agir désormais avec moins d'impulsivité à l'égard des races pensantes — différentes de la vôtre — que vous rencontrerez *inévitablement*, plus tard, sur les mondes innombrables de notre Univers.

Burns esquissa un geste dans sa direction. Il entrouvrit la bouche mais resta muet, la main vainement tendue en signe d'appel.

Confusion ? Sensation de paraître ridicule ? Il abaissa lentement son bras et haussa légèrement les épaules avant d'actionner l'ouverture complète de l'écoutille.

A quelques centaines de mètres, lui et ses compagnons virent les quatre Tung Bhao gravir le plan incliné et s'enfoncer — dérisoires fourmis grises — dans les entrailles du gigantesque appareil sphérique. Les rampes d'accès escamotées, l'énorme écoutille retombée avec un bruit sourd qui résonna longuement dans le silence de la plaine, le formidable engin se mit à briller. Il irradiia une violente lueur rouge — étrange rouge cerise phosphorescent — puis sa masse s'éleva avec lenteur, monstrueux ballon insensible au souffle du vent chaud qui balayait la base maintenant déserte.

Le globe de métal monta, de plus en plus vite, progressivement absorbé, estompé par les nuages qui s'illuminèrent d'une vive clarté pourpre. Cet éclat décrut, s'amenuisa et bientôt le lourd ciel de Shuloolrha reprit son aspect habituel. Un ciel bas, plombé de nuages bizarrement perméables à la lumière — diffuse — du soleil.

Bédélia sentit sur son cou le souffle tiède de Larry Burns.

Elle ne se retourna point et se serra contre lui lorsqu'il prit ses épaules.

Pheldar, Rahanlung, le chef des forces de police, et leurs nouveaux amis terriens se taisaient. Ils éprouvaient un sentiment trouble de frustration, de dépit mais aussi de remords.

Dean Maxwell toussota, conscient de cette sensation de gêne que chacun partageait :

— Après tout, ce n'étaient peut-être pas de mauvais... gars, ces nains gris qui bourlinguent d'un monde à l'autre à la recherche de matières premières. Et, ma foi, je crois qu'en fin de compte nous aurions pu nous entendre avec eux. Si toutefois ils avaient eu l'idée de venir sur la Terre puiser comme ils l'ont fait ici, certains « éléments naturels »... Pour employer le vocabulaire de ces... sacrés petits bonshommes.

Larry Burns se tourna vers ses amis, songeur. L'expression de son visage était bizarre, tout autant que sa voix lorsqu'il leur déclara :

— Rien ne permet d'affirmer qu'ils ne sont pas *déjà* venus, sur la Terre... Ou qu'ils n'y viendront pas *demain*...

*Achevé d'imprimer le 21 septembre 1981
sur les presses de l'Imprimerie
Bussière à Saint-Amand (Cher)*

— N° d'édit. 10881. — N° d'imp. 1529. —
Dépôt légal : 4^e trimestre 1981.
Imprimé en France



Photo A. Viguier et tableau F. Michalicki

Jimmy Guieu est l'un des maîtres de la Science-Fiction européenne. Pionnier de l'Ufologie (étude des OVNI), parapsychologue, spécialiste de l'ésotérisme et des sociétés secrètes, il a déjà écrit près de 80 livres traduits en de nombreux pays. Devenus introuvables, ces romans sont enfin réédités dans la collection « SF Jimmy Guieu ».

La capsule éjectable n'assurait que quinze jours de survie à Larry Burns. Cinq mois plus tard, il revenait pourtant sur la Terre en affirmant avoir séjourné sur Vénus, peuplée d'humanoïdes évolués, planète parfaitement inhabitable.

Des sornettes ? Peut-être pas...

A Cap Kennedy, d'inquiétants phénomènes accompagnèrent bientôt le retour du naufragé de l'Expérimental X-35. Le « miraculé » de l'espace allait vivre une incroyable aventure...

ISBN 2-259-00846-1

[1] Cf. : *Cyrano de Bergerac*.

[2] Située à une vingtaine de kilomètres au sud de

Canaveral (Centre Spatial J. F. Kennedy).

[3] Stratégie Air Command, où sont notamment centralisées les opérations de vol sur l'ensemble du territoire américain.

[4] Compris, dans la terminologie aéronautique.

[5] Eclaircissement de la coloration sanguine consécutif à une diminution du taux d'hémoglobine (anémie).

[6] Authentique.

[7] Authentique.

[8] Authentique.

[9] Ou *4560-R.P.*, plus connue sous le nom de *Largactyl*, est un hypnotique, un calmant des plus efficaces employé en neuropsychiatrie, chirurgie obstétrique et thérapeutique médicale.

[10] Tout ce qui précède concernant le détecteur de mensonge et son procédé d'utilisation est exact.